

août 1970

NOUVELLES

CHRONIQUE

RUBRIQUES

Couverture de Siudmak

Au prochain sommaire de "Fiction":

BRIAN W. ALDISS

Ce petit drame

DEAN R. KOONTZ

Des mains partout

BARRY N. MALZBERG

Il est né, le divin enfant...

JACK VANCE

Les faiseurs de miracles

(suite et fin)

---

ceux de nulle part

les robinsons du cosmos

Deux œuvres telles que Jules Verne aurait pu en écrire s'il avait connu la relativité générale et s'il avait été au fait des derniers progrès de la physique. Deux romans d'aventures des âges à venir, dont les héros affrontent des univers totalement étrangers. Deux œuvres qui ont consacré leur auteur comme l'un des plus brillants écrivains français de science-fiction.



EDITIONS OPTA
club du livre d'anticipation
24 rue de Mogador, Paris 9e - Tél. 874.40.56

Un volume de 370 pages, relié plein toile sable avec fers noirs. Garde originale et illustrations de Moebius.

Prix de vente **37** F

FICTION SPECIAL

BON DE COMMANDE

à adresser aux

Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Fiction Spécial :

☐ 12 — S.F. MADE IN FRANCE
☐ 13 — CHEFS-D'ŒUVRE DE LA SCIENCE-FICTION (2ème série)
☐ 14 — HISTOIRES MACABRES
☐ 15 — HISTOIRES STELLAIRES
☐ 16 — GRANDS CLASSIQUES DE LA SCIENCE-FICTION - (1ère série)

Chaque volume : 6 F *(Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)*

N° 16 - 7 F

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. 31.529.23 La Source

(rayer les mentions inutiles)

Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

JEAN-PIERRE ANDREVON	**174**	La Réserve
	191	Le miroir de Persée
	198	Impossible amour
HARLAN ELLISON	**115**	Paulie et la belle endormie
	192	Le réceptacle
En collaboration avec **Robert Sheckley**	**175**	Je vois un homme assis dans un fauteuil, et le fauteuil lui mord la jambe
En collaboration avec **Roger Zelazny**	**197**	Viens à moi, non dans la blancheur de l'hiver...
THEODORE STURGEON	**7**	La merveilleuse aventure du bébé hurkle
	41	La peur est une affaire
	44	Et voici les nouvelles
	56	Un rien d'étrange
	74	L'homme qui a perdu la mer
	76	Douce-Agile ou la Licorne
	78	Le singe vert
	80	Epitaphe
	102	Les enfants du comédien
	109	Une fille qui en a
	133	L'amour et la mort
	S. 9	Et la foudre et les roses
	S. 10	Compagnon de cellule
	S. 10	Le professeur et l'ours en peluche
	S. 11	Dieu microcosmique
	S. 13	La montagne en marche
	180	Dans la chambre sombre
	185	Celui qui lisait les tombes
	186	Le prodige
	193	Tournure d'esprit
	197	L'homme qui apprit à aimer
JACK VANCE	**124**	Magie verte
	149	Le Monde Supérieur
	150	Les montagnes de Magnatz
	152	Pharesme le sorcier
	154	Les pèlerins
	156	Le castel d'Iucounu
	S. 15	La planète de Sulwen
DANIEL WALTHER	**145**	Les étrangers
	151	Retour dans l'île
	153	Les gants d'écailles
	165	Ténèbres
	166	Canes Caniculae
	168	Comme une poignée de sel
	S. 12	Une longue mémoire
	171	Wilovyi
	178	Les singes
	179	Flinguez-moi tout ça !
	181	La Terre à refaire
	182	Veuve-Plaine des tours chantantes
	187	Je me souviens du vent mauvais de l'espace
	192	La nuit du grand serpent
	197	Le passager de la boule de cristal

EDITORIAL

Au moment où FICTION fête son 200e numéro tout en poursuivant gaillardement sa dix-septième année d'existence, on peut dire que la science-fiction et le fantastique en France se portent bien, et même de mieux en mieux.

Naissance des collections « Ailleurs et Demain » chez Robert Laffont et « Dans l'Epouvante » chez Christian Bourgois, installation de séries de plus en plus régulières chez Marabout et chez Casterman, succès sans cesse accru du Club du Livre d'Anticipation : autant de témoignages de cette vitalité actuelle.

Le temps n'est plus où ces littératures n'étaient lues que par de rares initiés que l'on montrait du doigt. De nombreux éditeurs prennent conscience de l'importance du courant SF actuel et de la nécessité de renouer avec la tradition fantastique. Pour ne rien dire de l'un des plus importants du marché (par le nombre de volumes vendus) qui s'apprête à son tour à se lancer dans la course en 1971.

1970 aura donc été une année-charnière. Celle où la science-fiction sort du ghetto des collections spécialisées. Celle où le public français découvre ce genre en marge : l'« heroic fantasy », qui puise en même temps aux sources de la science-fiction et à celles du fantastique. Celle où FICTION, dans une formule renouvelée, entreprend de se pencher à la fois sur le passé de la SF et sur ses tendances les plus récentes. Celle où, du haut de ces 200 numéros, une pyramide de textes nous contemplent...

Un signe des temps : les austères colonnes du **Monde,** en l'espace de quelques mois viennent de s'ouvrir successivement à une double page sur la science-fiction, une double page sur le roman populaire et une double page sur le fantastique. Il y a quelques années, on aurait cru rêver !

Bref, le cercle de famille s'agrandit, et les vieux lecteurs, les pionniers, ceux qui sont dans le bain depuis vingt ans, doivent se frotter les yeux en se sentant quelque peu incrédules.

Que ceux d'entre eux qui, durant toutes ces années, ont suivi FICTION soient ici remerciés. Et que tous, les anciens lecteurs comme les nouveaux, soient assurés que notre revue continuera de tout mettre en œuvre pour défendre et illustrer les genres que nous aimons.

Alain DOREMIEUX

JACK

VANCE

Les faiseurs de miracles

PREMIERE PARTIE

La récente parution en France de Un monde d'azur *(Robert Laffont, collection « Ailleurs et Demain ») a remis au premier plan Jack Vance, auteur déjà connu et apprécié du public de notre pays.*

Depuis de longues années, Jack Vance exploite avec bonheur un genre difficile que les auteurs évitent d'habitude avec un soin tout particulier : les univers de rêve. Il s'agit de créer de toutes pièces, le temps d'un roman, un monde quasi-féerique n'ayant absolument

aucun rapport avec la réalité. Le moindre oubli, le moindre détail trop « réel », et l'ouvrage perd de sa crédibilité ; aussi n'est-il pas étonnant que le nombre des spécialistes soit restreint. Nous ne voyons qu'un Lyon Sprague de Camp et, dans une certaine mesure, un Philip José Farmer pour concurrencer Vance en ce domaine.

Le héros d'un roman comme Big Planet *(1957) n'est pas Claude Glystra, chef de l'expédition terrienne, mais Big Planet, monde gigantesque à côté duquel Jupiter ferait figure d'astéroïde, ses paysages toujours renouvelés, ses populations aux coutumes baroques. Les livres de Jack Vance sont alors pour la plupart des récits de voyages où la trame est assez lâche ; qu'il s'agisse de* The dying Earth *(1949) ou des aventures de Cugel l'Astucieux (cinq nouvelles dans* Fiction *à partir du numéro 149), l'accent est mis sur les contrées pittoresques que traversent les personnages et sur les aventures épicoburlesques qu'ils y rencontrent tous les trois pas.*

Il y a tout de même des exceptions à cette règle : les œuvres de Jack Vance parues dans Galaxie *se rapprochent quelquefois plus du* space opera *que de l'*heroïc fantasy, *telle la trilogie des « Princes-Démons » :* Le Prince des Etoiles (Galaxie, *n°ˢ 10 et 11*), La Machine à Tuer (*Galaxie-Bis*), Le Palais de l'Amour (Galaxie, *n°ˢ 43 à 45*). *Plus typique de Vance sont le roman qui l'a fait connaître dans notre pays :* Les Maîtres des Dragons (Galaxie *n° 14*) *et une novelette aussi magnifique que* Le Papillon de Lune (Galaxie *n° 22*).

Ce qui est en tout cas constant chez cet auteur, c'est la qualité de tous ses récits : depuis 1945, date de sa première histoire, The world-thinker (Thrilling Wonder Stories, *Summer 1945*), *jusqu'en 1969, avec son dernier roman* Emphyrio (Fantastic, *juin et août 1969*), *Jack Vance a produit avec parcimonie une soixantaine de romans et nouvelles d'un niveau toujours égal ; et si leur popularité n'a cessé d'augmenter aux Etats-Unis, cela doit plus être attribué aux fluctuations des goûts du public qu'à un quelconque changement dans la manière de Vance.*

De cette œuvre quantitativement assez restreinte (de temps en temps, Jack Vance s'embarque pour une croisière autour du monde et se fait oublier pendant quelques années !), on peut extraire deux nouvelles qui ont reçu chacune un Hugo : Les Maîtres des Dragons *(1963) et* Le dernier château (Galaxie *n° 31*) *(1967). Le court roman que nous vous présentons aujourd'hui se rattache par plusieurs points au* Dernier château.

*Publié dans le numéro de juillet 1958 d'*Astounding, Les faiseurs de miracles *aurait pu être écrit en même temps que* Le dernier château. *Dans l'un comme dans l'autre récit, nous assistons à la confrontation, située dans un futur lointain, d'une race humaine qui a oublié la science avec celle qui sera peut-être un jour maîtresse de la planète. Dans* Les faiseurs de miracles, *les Seigneurs d'une humanité féodale se livrent à des guerres fratricides, aidés par leurs magiciens personnels, mais leur individualisme forcené ne pourra que se retourner contre eux lorsqu'un ennemi bien plus terrible se révélera. Et même si le récit semble se terminer sur ce qu'en langage d'échecs on appellerait un pat, que sera l'avenir de l'Homme ? A chaque lecteur de se prononcer.*

M. T.

1

Le détachement en provenance de Faide Keep avançait vers l'est à travers les dunes. En tête venait Lord Faide, un grand homme dans la force de l'âge, maigre et félin, à la face blafarde de dyspeptique. Il pilotait le char ancestral des Faide, un véhicule profilé comme un bateau qui flottait à soixante centimètres au-dessus de la mousse. Près de lui étaient posées son épée, sa dague et son arme ancestrale. Derrière chevauchaient cent chevaliers en armure suivis d'une troupe de cinq cents hommes d'armes à pied. Un long convoi de fourgons et chariots fermait la marche.

Une heure avant le coucher du soleil, deux éclaireurs firent leur apparition, venant de l'est. Ils montaient des chevaux à tête massive qui galopaient à la manière des chiens. Lord Faide arrêta son véhicule. Derrière lui les membres de son clan, les chevaliers d'un rang inférieur et les hommes d'armes s'immobilisèrent. Un peu plus loin les fourgons à bagages et les chariots à grandes roues des sorciers freinèrent en grinçant et s'arrêtèrent à leur tour.

Les éclaireurs s'approchèrent à bride abattue et au dernier moment jetèrent leurs bêtes sur le côté. Ils sautèrent sur le sol, laissant leurs chevaux aux longues jambes velues griffer la mousse du sabot, et se précipitèrent vers Lord Faide en criant : « Le chemin de Ballant Keep est bloqué ! »

Lord Faide se dressa dans son véhicule et son regard se tourna vers l'est, où moutonnaient les dunes tachées de gris et de vert. « Combien de chevaliers ? Combien d'hommes ? » demanda-t-il.

— « Ni chevaliers ni hommes, Seigneur. Le Premier Peuple a fait pousser une nouvelle forêt entre Wildwood Nord et Wildwood Sud. »

Lord Faide demeura un moment silencieux, réfléchissant, puis il reprit sa place sur le siège et manœuvra le levier de démarrage. Le char émit un sifflement puis s'ébranla avec une secousse. Les chevaliers éperonnèrent leurs chevaux et les hommes d'armes reprirent leur marche penchée. Le convoi de fourgons se remit en branle à son tour, et les six chariots des sorciers l'imitèrent.

Le grand disque du soleil, légèrement teinté de rose, plongea vers l'ouest et commença à s'engloutir derrière les dunes. Wildwood Nord apparut vaguement sur la gauche, séparée de Wildwood Sud par une étendue de terre caillouteuse parsemée de rares touffes de mousse. Au moment où le soleil disparaissait entièrement derrière l'horizon, la nouvelle plantation devint visible, long alignement de

jeunes arbres unissant les deux étendues boisées comme un canal relie deux mers.

Lord Faide immobilisa à nouveau son char et sauta sur la mousse. Il jaugea l'emplacement d'un regard circulaire, puis donna l'ordre d'installer le camp. Fourgons et chariots furent disposés en un vaste demi-cercle et leur contenu déchargé. Pendant un moment, Lord Faide observa l'activité d'un œil aigu et critique, puis il tourna le dos au camp et se mit à marcher lentement dans le crépuscule naissant, foulant sous ses semelles la mousse et la lavande des dunes. A quinze milles dans l'est se tenait son dernier ennemi, Lord Ballant de Ballant Keep. Considérant le combat qui l'attendait le lendemain, Lord Faide se sentait raisonnablement confiant et optimiste. Les membres de son clan étaient loyaux et francs, et ses troupes aguerries par une douzaine de campagnes ; le Chef Sorcier de Faide Keep était Hein Huss, et il avait pour associé trois des plus puissants sorciers de Pangborn : Isak Comandore, Adam McAdam et le remarquable Enterlin, chacun assisté de ses propres sorciers en second, jeteurs de sorts et apprentis. Ensemble, ils formaient un groupe impressionnant et redoutable.

Il y aurait certes des obstacles à surmonter : Ballant Keep était une forteresse puissante ; Lord Ballant combattrait obstinément et avec détermination ; Anderson Grimes, le sorcier de Ballant, était redouté et respecté. Il y avait aussi cette gêne causée par le Premier Peuple et ses plantations nouvelles qui obstruaient la trouée existant entre Wildwood Nord et Wildwood Sud. Le Premier Peuple était une race faible et anémique, incapable de résister aux hommes en combat normal, mais il protégeait ses forêts au moyen de trappes et de traquenards mortels.

Lord Faide jura doucement entre ses dents. Tourner l'une ou l'autre des deux forêts représentait trois jours de marche supplémentaires, ce qui était proprement intolérable.

Lord Faide regagna le camp. Les feux étaient allumés, la soupe cuisait dans de grandes marmites, et des rangées de trous individuels avaient été creusés dans la mousse. Les chevaliers étaient occupés à panser leurs chevaux à l'intérieur de l'enclos formé par les fourgons et les chariots. La tente de Lord Faide avait été dressée sur une éminence, tout près de son antique char.

Lord Faide procéda à un rapide tour d'inspection, notant silencieusement chaque détail. Les sorciers campaient séparément, un peu

à l'écart des hommes d'armes. Les apprentis et les jeteurs de sorts de rang inférieur préparaient la nourriture, pendant que les sorciers et leurs assistants de haut rang étaient occupés sous leur tente à installer leurs coffres à figurines et leurs bagages, réparant le désordre causé par les cahots et les secousses du chemin.

Lord Faide pénétra sous la tente de son Chef Sorcier. Hein Huss était un homme énorme, avec des bras et des jambes gros comme des troncs d'arbres et un corps de la dimension d'une barrique. Il avait un visage rond, rose et placide, et des yeux d'une limpidité de cristal. Son crâne était recouvert de raides poils gris taillés en brosse, qu'il ne prenait pas la peine de dissimuler sous la coiffe que les sorciers portaient habituellement afin de se prémunir contre toute attaque portée à leur chevelure. Hein Huss dédaignait les précautions de ce genre. Il avait l'habitude de dire, en montrant ses dents dans un rire qui lui partageait la figure en deux : « Qui donc s'aviserait de jeter un sort au pauvre vieux Hein Huss ? Il est si inoffensif ! Celui à qui viendrait cette idée mourrait certainement de honte et de remords. »

Lord Faide trouva Huss occupé à ranger son coffre à figurines dont les portes ouvertes révélaient des centaines de petits personnages alignés sur des étagères. Certains d'entre eux étaient enchaînés au Chef Sorcier au moyen d'une mèche de cheveux, d'un fragment de vêtement ou de rognures d'ongles ; d'autres étaient enduits de graisse, de salive, d'excréments, de sang. Lord Faide savait parfaitement qu'une représentation de lui-même figurait dans la collection de figurines, et il savait aussi que sur simple demande de sa part, Hein Huss le délivrerait sans hésitation de toute entrave. Une partie de la *mana* de Huss venait de son énorme confiance, et aussi de l'aisance de son pouvoir dont l'exercice ne lui demandait qu'une infime dépense d'énergie.

Le Chef Sorcier regarda Lord Faide et lut une pensée dans son esprit. « Lord Ballant ne connaissait pas l'existence de cette nouvelle plantation, » dit-il. « Il en a été informé il y a peu de temps par Anderson Grimes, et il espère que cela vous retardera. Grimes est entré en communication avec Gisborne Keep et Castle Cloud, et trois cents hommes quittent ces deux forteresses ce soir afin d'aller renforcer la garnison de Ballant Keep. Ils arriveront dans deux jours. Lord Ballant exulte. »

Lord Faide se mit à marcher de long en large, les mains dans le dos. « Pouvons-nous franchir cette plantation ? » demanda-t-il.

Hein Huss émit un grognement de désapprobation. « Il existe

de nombreux futurs. Dans certains, vous passez. Dans d'autres, vous ne passez pas. Préciser quels sont les futurs propices dépasse mes possibilités. »

Lord Faide avait appris depuis longtemps à maîtriser son impatience en face de ce qui lui semblait parfois être pure pédanterie de la part de son Chef Sorcier. Il grommela : « Etablir des plantations dans les dunes de cette façon est à la fois complètement stupide et très hardi. Je n'arrive pas à imaginer ce que ces sauvages ont l'intention de faire. »

Hein Huss réfléchit puis, à contrecœur, offrit une idée : « Supposons que maintenant, ils continuent en plantant une nouvelle forêt entre Wildwood Nord et Sarrow Copse, et une autre entre Wildwood Sud et Old Forest ? »

— « Faide Keep se trouverait alors presque cerné par la forêt. »

— « Et si, pour conclure, ils établissaient une dernière plantation entre Sarrow Copse et Old Forest ? »

Lord Faide s'arrêta de marcher et demeura aussi immobile qu'une statue, pensif et les yeux étrécis. « Alors, nous serions emprisonnés... Ces nouvelles plantations, ils les ont déjà commencées ? »

— « On le prétend. »

— « Qu'en attendent-ils ? »

— « Je ne sais pas. Peut-être leur intention est-elle d'isoler les forteresses et ensuite de débarrasser la planète des hommes qui l'occupent. Peut-être veulent-ils plus simplement renforcer leur protection en s'emparant des passages entre les forêts. »

Lord Faide réfléchit. La dernière suggestion de Huss lui semblait la plus raisonnable. Durant les premiers siècles de l'établissement de l'homme, des jeunes gens sportifs avaient organisé des parties de chasse à l'autochtone, obligeant à coups de lances et de massues le Premier Peuple à abandonner ses dunes natales et à se réfugier dans les forêts. « Evidemment, ils sont plus intelligents que nous le supposons. Adam McAdam assure qu'ils ne pensent pas, mais il semblerait qu'il commette une erreur. »

Hein Huss haussa les épaules. « Leur processus cérébral est différent de celui des humains, voilà tout. Comme Adam McAdam ne réussit pas à entrer en communication télépathique avec eux, il en déduit tout naturellement qu'ils ne « pensent » pas. C'est un raisonnement simpliste. Je les ai observés à Forest Market. Je puis vous assurer qu'ils commercent intelligemment. »

Il leva la tête, parut écouter, puis se pencha et fouilla dans son coffre. Il prit une des figurines et serra délicatement le fil qui était

noué autour de son cou. A l'extérieur de la tente quelqu'un toussa, puis avala l'air avec un bruit déchirant. Huss fit une légère grimace et desserra le nœud. « C'est l'apprenti d'Isak Comandore, » dit-il. « Il espère parfaire le simulacre de Hein Huss sur lequel il travaille. Je dois dire qu'il est plein de zèle et d'application ; il s'efforce de mettre ses pieds dans les empreintes de mes pas chaque fois que cela est possible. »

Lord Faide se dirigea vers l'abattant de la tente. « Nous lèverons le camp de bonne heure. Soyez sur le qui-vive, il se peut que je requière votre aide. »

Il laissa retomber le panneau de toile et disparut dans l'obscurité.

Hein Huss reprit son travail de rangement interrompu. Presque aussitôt il sentit nettement l'approche de son rival, le sorcier Isak Comandore, qui convoitait le poste de Chef Sorcier avec une envie dévorante. Huss referma le coffre et se redressa.

Comandore pénétra sous la tente. C'était un homme de haute taille, squelettique et voûté, dont la tête de forme triangulaire était à demi dissimulée sous un capuchon de bure grossière. Il avait des yeux rouge-brun au regard brûlant sous des sourcils roux.

— « J'offre tous les droits que je détiens sur Keyril, et cette proposition inclut les masques, la robe de cérémonie et les amulettes. De tous les démons jamais imaginés, Keyril est certainement le plus redoutable et le plus respecté. Le simple fait de prononcer son nom équivaut à la moitié de l'effort qu'il est nécessaire de fournir pour réaliser une possession. Keyril est un cadeau inappréciable. Je ne puis offrir plus. »

Huss secoua la tête. Ce que Comandore désirait en échange, c'était le simulacre de Tharon Faide, le fils aîné de Lord Faide, complet avec vêtements, cheveux, peau, cils, larmes, déjections, sueur et expectorations — la seule représentation existante car Lord Faide gardait son fils plus jalousement que sa propre personne. « Je ne mésestime pas votre offre, » dit-il, « mais mes propres démons me suffisent. Après tout, le nom de Dant est chargé d'autant de terreur que celui de Keyril. »

— « J'ajoute cinq cheveux de la tête du sorcier Clarence Sears. Ce sont les derniers, car il est maintenant complètement chauve. »

— « N'insistez pas. Je garde le simulacre. »

— « Comme vous voudrez, » dit Comandore avec âpreté. Il tourna la tête et jeta un regard vers l'entrée de la tente. « C'est encore mon

idiot d'apprenti. Il marche à reculons en plaçant les pieds de sa figurine dans vos empreintes. »

Huss ouvrit le coffre et donna une chiquenaude à l'une des figurines. Une exclamation étouffée lui parvint de l'extérieur de la tente. Huss sourit. « Il est jeune et ardent et, qui sait, peut-être intelligent. » Il marcha vers l'entrée de la tente et appela : « Hé ! Sam Salazar ! Que fais-tu ? Viens ici ! »

L'apprenti Sam Salazar entra en clignant des yeux. C'était un jeune homme trapu aux joues vermeilles, dont la tête était surmontée d'une masse plutôt hirsute de cheveux couleur de paille. Dans une main, il tenait une figurine ventrue à peine ébauchée, qui était de toute évidence supposée représenter Hein Huss.

« Tes agissements intriguent à la fois ton maître et moi-même, » dit Huss. « Il doit y avoir une certaine méthode à la base de tes bêtises, mais nous n'arrivons pas à la percevoir. Un exemple : au moment où tu places mon simulacre dans les empreintes de mes pas et le fais voyager à reculons, je sens une traction sur mes chevilles. Automatiquement, tu es puni pour ta maladresse, mais cela ne t'empêche pas de recommencer. »

Sam Salazar montra quelques signes de confusion. « Le Sorcier Comandore nous a enseigné que la réalisation de nos ambitions n'irait pas sans souffrances. »

— « Si ton ambition est de devenir Sorcier, » dit sèchement Comandore, « tu ferais bien d'améliorer tes méthodes. »

— « Ce garçon est plus habile que vous ne le supposez, » dit Hein Huss. Il prit la figurine de Sam Salazar, cracha dans sa bouche, puis arracha un de ses cheveux et l'introduisit dans l'orifice approprié. « Il possède maintenant un simulacre efficace, réalisé à peu de frais. Maintenant, apprenti Salazar, comment as-tu l'intention de t'y prendre pour m'envoûter ? »

— « Oh ! je n'oserais jamais, » bredouilla Sam Salazar en reprenant la statuette que Hein Huss lui tendait. « Je désire simplement combler les espaces vides dans mon coffre à figurines. »

Hein Huss hocha la tête d'un air approbateur. « C'est une raison qui en vaut une autre. Evidemment, tu possèdes une représentation d'Isak Comandore ? »

Mal à l'aise, Sam Salazar jeta un regard de côté à son maître. « Il ne laisse ni traces ni empreintes. S'il y a une bouteille vide et débouchée dans la pièce où il se trouve, il respire à l'abri de sa main. »

— « Mais c'est ridicule ! » s'exclama Hein Huss. « De quoi avez-vous peur, Comandore ? »

— « J'assure ma protection éventuelle, » dit sèchement Comandore. « Vous venez d'avoir un geste amical vis-à-vis de cet apprenti, mais il se peut qu'un jour un ennemi mette la main sur votre simulacre. Alors, vous regretterez cette bravade. »

— « Bah ! Mes ennemis sont tous morts, à l'exception de deux ou trois qui n'osent pas se démasquer. » Huss assena une grande claque dans le dos de Sam Salazar. « Demain, apprenti Salazar, de grandes choses t'attendent. »

— « Quelle sorte de grandes choses ? »

— « L'honneur et le noble sacrifice de soi-même. Bien que cela l'humilie profondément, Lord Faide est contraint de solliciter du Premier Peuple, l'autorisation de franchir la nouvelle plantation. Demain, Sam Salazar, tu prendras la tête de ceux qui seront chargés de tracer un chemin aux parlementaires au milieu des pièges et des traquenards de tous ordres qui sont dissimulés sous la mousse. »

Sam Salazar secoua la tête et recula. « D'autres sont plus dignes que moi d'accomplir cette mission. Je préfère voyager à l'arrière avec les chariots. »

Comandore fit un geste menaçant dans la direction du jeune homme. « Tu feras ce qu'on t'ordonnera de faire. Maintenant, laisse-nous. Ton bavardage nous fatigue. »

Lorsque Sam Salazar eut disparu, Comandore se tourna vers Hein Huss. « Pour en venir au combat de demain, je ne vous apprendrai rien en vous disant qu'Anderson Grimes est un spécialiste chevronné des démons. Si j'ai bonne mémoire, il a créé Pont, qui plonge dans l'inconscience, Everid, dont la colère est redoutable, et Deigne, un monstre qui répand la terreur. Il faudra que nous prenions garde, en leur ripostant, de ne pas nous neutraliser mutuellement. Ce serait catastrophique. »

— « C'est vrai, » gronda Huss. « Je soutiens depuis une éternité qu'un sorcier unique — en fait, le Sorcier en Chef — est plus efficace qu'un groupe composé d'éléments dont les desseins sont parfois opposés, mais Lord Faide est dévoré d'ambition et il ne m'écoute pas. »

— « Son Chef Sorcier avance en âge. Peut-être veut-il parer à toute éventualité en s'assurant qu'il a à la portée de la main d'autres sorciers tout aussi efficaces. »

— « Plusieurs chemins conduisent au futur, » accorda Hein Huss. « Lord Faide est parfaitement avisé en s'intéressant de bonne heure

à ma succession. Plusieurs années d'entraînement sont nécessaires à celui qui un jour prendra ma place. J'envisage de jauger les aptitudes de tous les sorciers de second rang et de sélectionner le plus prometteur. Demain, c'est vous seul qui serez chargé de combattre les démons d'Anderson Grimes. »

Isak Comandore hocha poliment la tête. « Vous faites preuve de sagesse en renonçant aux responsabilités. Lorsque je sentirai venir le poids des ans, j'espère que j'agirai avec la même clairvoyance. Bonne nuit, Hein Huss. Je dois préparer mes masques de démons. Demain, il faut que Keyril combatte comme un géant. »

— « Bonne nuit, Isak Comandore. »

• •

Hein Huss venait à peine de s'asseoir sur son escabeau lorsqu'on gratta doucement au panneau de toile qui masquait l'entrée de la te. Il tourna la tête et vit Sam Salazar qui le regardait par l'entrebâillement.

— « Qu'est-ce qu'il y a, mon garçon ? » grogna Hein Huss. « Qu'est-ce que tu as encore à rôder par ici ? »

Sam Salazar pénétra sous la tente et posa sur la table la figurine représentant Hein Huss. « Je ne désire pas garder ce simulacre, » dit-il.

— « Alors, jette-le dans un fossé, » dit Huss d'un ton bourru. « Et cesse de m'ennuyer avec tes tours stupides. Tu as réussi à à t'imposer efficacement bien que d'une manière importune à mon attention, mais tu sais parfaitement que tu ne peux pas quitter l'équipe de Comandore sans son consentement formel. »

— « Et si j'obtiens ce consentement ? »

— « Tu t'attireras son inimitié, et il se servira de ton simulacre contre toi. Contrairement à moi, tu es très vulnérable et tu ne résisterais pas à un envoûtement. Au fait, pourquoi veux-tu quitter Comandore ? C'est un homme d'une grande compétence et d'une grande habileté, et tu ne peux trouver meilleur professeur. »

Sam Salazar hésita, puis dit : « Le Sorcier Comandore, bien qu'expérimenté, est hostile aux idées nouvelles. »

Hein Huss bougea lourdement sur son siège et examina Sam Salazar avec ses yeux limpides. « Quelles idées nouvelles ? Les tiennes ? »

— « Des idées qui sont nouvelles pour moi et, pour autant que je le sache, qui le sont également pour Isak Comandore. Mais il ne dit ni oui ni non. »

Hein Huss soupira et installa sa masse monumentale plus confortablement. « Vas-y, expose-moi ces idées. Je jugerai de leur nouvauté. »

— « Tout d'abord, je me suis posé des questions au sujet des arbres. Ils sont sensibles à la lumière, à l'humidité, au vent, à la pression. La sensitivité implique la sensation. Pourquoi un homme ne serait-il pas capable de pénétrer dans l'âme d'un arbre afin de juger de la qualité de ses sensations ? Si un arbre était capable de conscience, cette faculté pourrait s'avérer utile. On choisirait des arbres situés à des emplacements stratégiques et on pénétrerait en eux quand on le désirerait. Ce seraient en somme des sentinelles végétales. »

Hein Huss eut une moue sceptique. « C'est une idée amusante, mais en pratique irréalisable. La lecture de pensée, la possession, la télévoyance et autres phénomènes similaires nécessitent un accord psychique comme condition de base. Il est indispensable qu'à un niveau ou à un autre, les esprits puissent s'identifier. S'il n'y a pas identité, il ne peut y avoir communication. L'arbre et l'homme sont situés à des pôles opposés. Il n'existe entre eux aucun point de comparaison. Il s'ensuit que la plus infime lueur de compréhension mutuelle devrait être considérée comme un vrai miracle de la sorcellerie. »

Sam Salazar hocha tristement la tête. « A un certain moment, j'ai espéré pouvoir réussir à m'identifier à un arbre. »

— « Pour cela, il faudrait que tu puisses devenir un végétal. Quant à l'arbre, il est exclu qu'il puisse jamais devenir un homme. »

— « C'est ainsi que j'ai raisonné, » dit Sam Salazar. « Je suis allé seul au milieu d'un bouquet d'arbres, et j'ai choisi un haut conifère. J'ai enfoncé mes pieds dans la terre et je suis resté là, nu et silencieux, sous le soleil et sous la pluie, du matin au soir et du crépuscule à l'aube. J'ai fermé mon esprit à toute pensée humaine, mes oreilles aux sons, mes yeux à toute vision. Je n'ai pris d'autre nourriture que le soleil et la pluie, et j'ai projeté mentalement des racines à partir de mes pieds et des branches à partir de mon torse. Je suis demeuré ainsi trois fois trente heures, en ménageant entre chaque période un intervalle de deux jours. Je me suis approché de l'état d'arbre aussi près que cela est possible à un être fait de chair et de sang. »

Hein Huss manifesta son amusement par un long gloussement intérieur. « Et tu as réussi à t'identifier à l'arbre ? »

— « Non, » admit Sam Salazar. « Il m'est simplement arrivé

d'éprouver des sensations d'arbre — sous l'activité du soleil, à la fraîcheur de la pluie et dans l'incomparable paix de la nuit, mais mon expérience a été négative du point de vue visuel et auditif. Cependant, je ne regrette pas de m'être livré à cette tentative. Ç'a été une discipline utile. »

— « Et un effort intéressant, même s'il est demeuré stérile. Ton idée n'est pas d'une originalité extrême, loin de là, mais l'empirisme de la méthode — pour employer un terme archaïque — est indiscutablement courageux. Il a sans doute contrarié Isak Comandore, qui professe le plus profond mépris à l'égard des superstitions de nos ancêtres. Je suppose qu'il t'a sermonné en te mettant en garde contre la futilité, la métaphysique et l'inspirationnisme. »

— « Oui, » dit Sam Salazar. « Il a exprimé son opinion en détail. »

— « Tu devrais apprendre la leçon par cœur. Isak Comandore est parfois incapable de rendre crédible la vérité la plus évidente. Néanmoins, je te citerai le cas de Lord Faide qui, bien que se considérant comme un homme éclairé et libre de toute superstition, voyage toujours dans son char antédiluvien, porte sur lui une arme vieille de seize cents ans et fait confiance à son vieux canon Hellmouth pour protéger Faide Keep. »

— « Peut-être qu'inconsciemment il a la nostalgie des anciens temps magiques, » suggéra pensivement Sam Salazar.

— « Peut-être, » accorda Hein Huss. « Et tu éprouves la même nostalgie ? »

Sam Salazar hésita. « Il flotte autour du passé une aura de merveilleux, et il s'en dégage une sorte de grandeur sauvage. Mais naturellement, » ajouta-t-il vivement, « le mysticisme ne doit être en aucun cas le substitut de la logique orthodoxe. »

— « Naturellement, » dit Hein Huss. « Maintenant, laisse-moi. Il faut que je me penche sur les événements de demain. »

Une fois seul, Hein Huss se remit sur ses pieds en soufflant et en grognant. Il marcha jusqu'à l'entrée de la tente, souleva un pan de l'abattant de toile et embrassa le camp du regard. Tout paraissait tranquille. Les feux mourants rougeoyaient et les soldats dormaient, allongés dans leurs trous individuels. Au loin, du nord jusqu'au sud, les forêts formaient une masse imprécise. De légères lueurs vacillaient sous les arbres et au-delà sur les dunes, là où les autochtones ramassaient dans la mousse les gousses contenant les spores qui constituaient la base de leur alimentation.

Hein Huss eut soudain conscience d'une présence à proximité. Il

tourna la tête et vit s'approcher une forme emmitouflée et encapuchonnée. C'était le sorcier Enterlin qui, afin de réduire au maximum sa vulnérabilité à toute sorcellerie hostile, dissimulait son visage, ne parlait qu'en murmurant et déguisait sa démarche naturelle en marchant à raides pas d'échassier. Lors de l'admission, l'on négligeait de tenir compte des déficiences physiques éventuelles des candidats sorciers, qui pouvaient sans inconvénient être affligés d'une vue faiblissante, d'articulations raides, de défaillance de mémoire, d'hypocondrie et autres infirmités. Or, le fait de détenir des informations de cet ordre pouvant être d'une signification critique à l'occasion d'un différend entre collègues, les sorciers s'efforçaient de donner l'impression d'une santé et d'une virilité sans défaillances même si en réalité ils devaient tâtonner en aveugles et se plier en deux sous l'effet des crampes.

Hein Huss souleva l'abattant de la tente et invita Enterlin à entrer. Puis il se dirigea vers l'endroit où étaient rangés ses bagages, produisit un flacon et remplit deux coupes. « C'est un simple cordial, exempt de toute signification déguisée, » précisa-t-il.

— « Bon, » dit Enterlin en prenant la coupe la plus éloignée de lui. « Après tout, il nous est permis de nous relaxer en redevenant de temps en temps des hommes comme les autres. » Tournant le dos à Huss, il souleva légèrement le bord de son capuchon et avala le breuvage. « C'est rafraîchissant, » dit-il. « Nous avons besoin de nous rafraîchir, avec la tâche qui nous attend demain. »

Huss émit son gloussement intérieur. « Demain, le combat principal aura lieu entre les démons d'Isak Comandore et ceux d'Anderson Grimes. En ce qui nous concerne, nous n'aurons à accomplir que des besognes secondaires. »

Enterlin parut se livrer à une inspection railleuse de Hein Huss à travers le voile de soie noire qui dissimulait son visage. « Comandore se réjouira de l'occasion qui lui est offerte. Son pouvoir a besoin de se nourrir de succès. C'est un homme de feu, vous êtes un homme de glace. »

— « La glace éteint le feu. »

— « Le feu fait parfois fondre la glace. »

Hein Huss haussa les épaules. « Peu importe. Je suis de plus en plus las. Le temps nous a tous durement marqués. Il y a un instant, un jeune apprenti m'a révélé à moi-même. »

— « En tant que puissant sorcier — le Chef Sorcier des Faide — vous avez le droit d'être fier. »

Hein Huss vida sa coupe d'un trait et la reposa. « Non. Je trône

au sommet de ma profession, sans un endroit où aller. Seul l'apprenti Sam Salazar pense à faire des recherches en vue d'augmenter la somme des connaissances universelles. Il est venu me demander conseil, et je n'ai su que lui répondre. »

— « Vos paroles sont étranges, » murmura Enterlin en se dirigeant vers l'entrée de la tente. « Je m'en vais, maintenant. » Il ajouta dans un chuchotement : « Je vais jusqu'aux dunes. Peut-être réussirai-je à entrevoir le futur. »

— « Il y a plusieurs futurs possibles. »

Enterlin laissa retomber l'abattant de la tente et s'enfonça dans la nuit. En grognant et en soufflant, Hein Huss s'allongea sur sa couche et s'endormit instantanément.

2

La nuit s'écoula. Le ciel blanchit et le soleil, voilé de rose et de vert, apparut lentement derrière l'horizon. La nouvelle plantation du Premier Peuple, une vaste étendue de jeunes arbres plantés en rangs serrés, se silhouetta contre le ciel vert et lavande. Le détachement leva le camp avec l'efficacité que confère une longue pratique. Lord Faide se dirigea vers son char et prit place aux commandes. Il manœuvra un levier et le char dériva lentement vers la nouvelle plantation.

A un mille de la lisière, Lord Faide arrêta l'engin et dépêcha un messager vers les chariots des sorciers. Hein Huss sauta lourdement sur la mousse et remonta la colonne, suivi d'Isak Comandore, d'Adam McAdam et d'Enterlin.

— « Envoyez quelqu'un prendre contact avec le Premier Peuple, » demanda Lord Faide. « Dites à ces sauvages que nous désirons passer. Dites-leur que nous ne leur voulons aucun mal, mais prévenez-les que tout acte d'hostilité de leur part entraînerait une réaction brutale. »

— « Je vais y aller moi-même, » dit Hein Huss. Il se tourna vers Comandore. « Voulez-vous m'envoyer votre jeune insolent d'apprenti ? Il pourra m'être utile. »

— « S'il démasque une trappe à orties en dégringolant dedans, ce sera le premier travail utile qu'il aura jamais accompli, » grommela Comandore. Il adressa un signe impératif à Sam Salazar qui s'approcha des sorciers avec répugnance.

— « Tu vas marcher devant le Chef Sorcier Hein Huss, » ordonna Isak Comandore. « Prends une lance afin de sonder la mousse devant toi. »

Sans enthousiasme, Sam Salazar emprunta une lance à l'un des hommes d'armes. Précédant Huss, il se dirigea vers ce qui naguère avait constitué un passage entre les deux forêts, Wildwood Nord et Wildwood Sud. De ci, de là, des affleurements de roc crevaient la mousse. Des lauriers nains, des arbres-à-goudron, des touffes de gingembre et des rosiers sauvages émergeaient au hasard sur les dunes. A un demi-mille de la nouvelle plantation, Huss s'arrêta. « A partir de maintenant, prends garde, car c'est ici que les pièges commencent. Evite les tertres, ils recèlent souvent des pièges à faux tournoyantes ; évite également de marcher là où la mousse a une coloration bleu pâle : elle végète et dissimule généralement un piège à épines ou à orties. »

— « Pourquoi n'essayez-vous pas de localiser les traquenards en vous servant de votre don de clairvoyance ? » demanda Sam Salazar d'une voix plutôt lugubre. « Il me semble que c'est une excellente occasion d'utiliser cette faculté. »

— « La question est naturelle, » dit Hein Huss d'une voix tranquille, « cependant tu devrais savoir que, lorsque c'est la sécurité ou le profit personnels du Sorcier qui sont en jeu, ses émotions peuvent lui jouer de mauvais tours. Si je me servais de ma double vue, je verrais des pièges partout et je ne saurais jamais si c'est la clairvoyance ou la peur qui m'ont inspiré. Dans le cas qui nous occupe présentement, ta lance est un instrument plus digne de confiance que mon esprit. »

Sam Salazar enregistra l'explication avec un petit salut. Il se remit en marche, Hein Huss clopinant lourdement sur ses talons. Tout d'abord, le jeune homme sonda la mousse avec soin, découvrant successivement deux trappes, puis à mesure qu'il marchait son pas s'accéléra. En définitive il avança si rapidement que Huss cria avec exaspération : « Fais attention, imbécile ! On dirait que tu recherches la mort ! »

Obligeamment, Sam Salazar ralentit le pas. « Il y a des pièges partout, mais j'ai découvert un moyen presque infaillible de les détecter. Du moins je le pense. »

— « Ah oui ? Eclaire-moi, s'il te plaît. Je ne suis que le Chef Sorcier de Faide Keep, un ignorant. »

— « Regardez. Si nous marchons là où les indigènes ont récemment cueilli des cosses à spores, nous ne risquons rien. »

Hein Huss grommela entre ses dents puis dit : « Avance, alors. Pourquoi flânes-tu ? Nous devons attaquer Ballant Keep aujourd'hui même. »

Deux cents mètres plus loin, Sam Salazar s'arrêta court. « Avance, avance ! » gronda Hein Huss.

— « Les sauvages nous menacent. Regardez-les, à l'orée de la plantation. Ils pointent des tubes sur nous. »

Hein Huss regarda, puis il mit ses mains en porte-voix et cria quelque chose dans le langage sifflant du Premier Peuple.

Une minute s'écoula, puis l'un des indigènes avança vers eux. C'était un humanoïde à la peau livide, entièrement nu, aussi laid qu'un démon. Chacun de ses flancs comportait un sac à écume, dont les évents aux lèvres orange étaient pointés sur les deux hommes. La peau de son dos était ridée sur toute sa longueur ; c'était en réalité un soufflet servant à propulser l'air à l'intérieur des sacs à écume. Sa tête ronde gainée de chitine comportait de chaque côté un gros œil protubérant à un million de facettes, luisant comme une opale noire, qui se fondait dans la chitine sans limites définies. Il avait d'énormes mains dont chaque doigt se terminait en lame de ciseaux. C'était un représentant des habitants originels de la planète qui, jusqu'à l'arrivée de l'homme, avaient vécu dans la mousse des dunes, se protégeant eux-mêmes derrière des masses d'écume jaillissant de leurs poches.

La créature s'immobilisa tout près d'eux. « Je parle au nom de Lord Faide de Faide Keep, » dit Hein Huss. « Votre nouvelle plantation lui barre le chemin. Il désire que vous les guidiez de l'autre côté, lui et ses troupes, afin qu'ils ne soient pas victimes des pièges que vous avez placés contre vos ennemis. »

— « Les hommes sont nos ennemis, » répondit l'autochtone. « C'est à leur intention que les trappes ont été placées. » Il recula.

— « Un moment, » dit sèchement Hein Huss. « Lord Faide doit passer. Il va combattre Lord Ballant. Il n'a aucune hostilité envers le Premier Peuple, mais il est prudent que vous consentiez à le guider. Vous avez la promesse que vos arbres ne seront pas endommagés. »

L'indigène réfléchit durant quelques secondes, puis il dit : « Je le guiderai. » Il se dirigea vers le détachement, suivi de Hein Huss et de Sam Salazar. Se déplaçant sur ses jambes articulées plus flexibles que celles d'un homme, il avança en changeant plusieurs fois de direction, s'arrêtant occasionnellement pour examiner la mousse devant lui.

— « Je suis intrigué, » dit Sam Salazar à Hein Huss. « Je n'arrive pas à comprendre les agissements de la créature. »

— « C'est normal, » grommela Hein Huss. « Tu es un humain, et il appartient au Premier Peuple. Il n'existe aucune base de compréhension entre vous. »

— « Je ne suis pas d'accord, » dit Sam Salazar d'une voix grave.

— « Pardon ? » Hein Huss regarda attentivement l'apprenti qui osait le contredire. « Tu contestes ce que j'affirme, moi, Hein Huss, Chef Sorcier de Faide Keep ? »

— « Dans un sens limité, je vois une base de compréhension entre le Premier Peuple et nous, » dit Sam Salazar. « C'est notre commun désir de survivre. »

— « Truisme ! » grommela Hein Huss en haussant les épaules. « Cette communauté d'intérêt avec le Premier Peuple admise, qu'est-ce qui te rend perplexe ? »

— « Le fait qu'il ait tout d'abord refusé de nous guider, et ensuite qu'il ait accepté. »

Hein Huss hocha la tête. « Evidemment, le changement est intervenu lorsque je l'ai informé que nous avions l'intention d'attaquer Ballant Keep. »

— « Oui, c'est clair, » dit Sam Salazar. « Mais pensez... »

— « Tu m'exhortes à penser ? » rugit Hein Huss.

— « ...que nous avons là un représentant du Premier Peuple, apparemment sans distinction, qui a pris une importante décision instantanément, sans en référer à quiconque. Est-ce un de leurs chefs ? Vivent-ils dans l'anarchie ? »

— « Il est aisé de poser des questions, » dit Hein Huss d'un ton bourru. « Il n'est pas aussi facile d'y répondre. »

— « En résumé... »

— « En résumé, je ne sais pas. Mais une chose est certaine : en toutes circonstances, ils sont heureux de nous voir nous entretuer. »

3

Le franchissement de la nouvelle plantation s'opéra sans incident. A un mille de sa lisière Est, l'autochtone s'écarta de la colonne et, sans formalité, rejoignit ses congénères. Le détachement, qui avait traversé la jeune forêt en simple file, reprit sa formation de campagne. Lord Faide fit appeler Hein Huss et, chose inhabituel-

le, l'invita à prendre place à ses côtés dans son char ancestral. Le vieux véhicule s'inclina sur le côté, et son mécanisme moteur émit des grincements et des gémissements. Lord Faide, qui était d'excellente humeur, ignora ses protestations.

— « J'ai craint un moment que nous ne fussions obligés à une discussion mortellement longue, » dit-il. « Quelles nouvelles de Lord Ballant ? Pouvez-vous lire dans ses pensées ? »

Hein Huss projeta son esprit dans l'espace. « Pas clairement. Il est averti de notre passage à travers la nouvelle plantation. Cela l'inquiète. »

Lord Faide eut un petit rire sardonique. « Pour une excellente raison ! Ecoutez-moi bien, maintenant. Je vais vous exposer mon plan stratégique, de manière que vous puissiez tous coordonner vos efforts en vue de l'attaque. »

— « Je vous écoute, Lord Faide. »

— « Nous approcherons de Ballant Keep en nous déployant sur un large front. L'arme principale de Lord Ballant est naturellement Volcano. Un figurant revêtira mon armure et avancera en tête — cet apprenti à cheveux jaunes qui est probablement le membre le moins utile de la troupe. De cette façon, nous pourrons jauger les potentialités de Volcano. Comme notre vieil Hellmouth, il a été fabriqué pour repousser les attaquants venus de l'espace, et il ne couvre pas le terrain qui se trouve à proximité de la forteresse. Nous avancerons donc en formation dispersée jusqu'à deux cents mètres des murailles, et là nous nous regrouperons. Une fois le regroupement effectué, les sorciers obligeront Lord Ballant et ses troupes à sortir de Ballant Keep. Je suppose que vous avez établi des plans en ce sens ? »

Hein Huss admit d'un ton bourru que tel était le cas. Comme les autres sorciers, il s'enorgueillissait de posséder un pouvoir suffisant pour contrôler n'importe quelle situation, fût-elle impromptue.

Lord Faide n'était pas d'humeur à demeurer dans le vague, et il pressa son Chef Sorcier de lui fournir de plus amples détails. Disant chaque mot à contrecœur, Hein Huss lui dévoila sa tactique. « J'ai préparé certaines influences afin de déconcerter les défenseurs de Ballant Keep. Le Sorcier Enterlin s'installera devant son coffre, prêt à riposter si Lord Ballant ordonne de vous envoûter. Anderson Grimes lancera sans aucun doute un démon — probablement Everid — au milieu de ses hommes d'armes ; en retour, le Sorcier Comandore s'arrangera pour qu'un nombre égal ou plus grand de nos

propres guerriers soient possédés par son démon Keyril — un monstre encore plus horrible et effrayant qu'Everid. »

— « Bien. Quoi d'autre ? »

— « Il n'y aura besoin de rien d'autre si nos soldats combattent bien. »

— « Pouvez-vous voir le futur ? Comment la journée s'achèvera-t-elle ? »

— « Il y a de nombreux futurs possibles. Certains sorciers, Enterlin par exemple, se prétendent capables de suivre le fil qui guide à travers le labyrinthe. Leurs prédictions sont rarement exactes. »

— « Faites venir Enterlin. »

Hein Huss grommela sa désapprobation. « C'est imprudent, si vous désirez vaincre. »

Lord Faide examina le sorcier massif sous ses sourcils d'un noir de jais. « Pourquoi dites-vous cela ? »

— « Si Enterlin prédit la défaite, vous serez découragé et vous combattrez sans conviction. S'il prédit la victoire, vous aurez une confiance exagérée en vos forces et vous combattrez également mal. »

Lord Faide eut un geste d'irritation. « Les sorciers sont toujours catégoriques dans leurs fanfaronnades. Après l'épreuve, si la situation leur donne tort, ils trouvent toujours d'excellentes raisons pour se justifier. »

— « Ha, ha ! » aboya Hein Huss, « vous comptez sur des miracles, et non pas sur le résultat d'une sorcellerie honnête. Je crache... » (il cracha) « et je prédis que mon crachat atteindra la mousse. Les probabilités sont élevées. Néanmoins un insecte peut toujours se trouver sur le chemin du crachat ou un indigène peut émerger d'un piège dissimulé sous la mousse et le recevoir sur la tête — là, les probabilités sont presque inexistantes. Dans l'instant à venir, il n'existe qu'un futur possible. Dans une minute d'ici, il y en aura quatre. Dans cinq minutes, vingt. Un million de futurs ne peuvent pas exprimer les possibilités de demain. Parmi ce million de futurs possibles, certains sont plus probables que d'autres. Il est exact que ces futurs probables exercent parfois une légère influence sur l'esprit du sorcier, mais à moins qu'il ne soit complètement impersonnel ou désintéressé, ses propres souhaits submergent cette influence. Enterlin est un homme étrange. Il se dissimule aux regards, il n'a pas d'appétits. Occasionnellement, ses augures se révèlent exacts mais malgré cela, je vous déconseille de le consulter. Vous feriez mieux de vous en tenir à la pratique et à l'utilisation réelle de la sorcellerie. »

Lord Faide ne répondit pas. La colonne atteignit le bas d'une longue pente douce. Le char avait glissé aisément jusqu'au fond de la cuvette mais, au moment d'attaquer le versant opposé, le mécanisme moteur se plaignit si vigoureusement que Lord Faide fut contraint d'arrêter le véhicule et d'en faire descendre le Chef Sorcier. Il réfléchit un instant puis dit : « Une fois au sommet de la crête, nous serons en vue de Ballant Keep. Il nous faut maintenant nous disperser. Envoyez-moi le moins valable de vos hommes, ce jeune apprenti qui a testé la mousse devant vous. Il revêtira mon armure et coiffera mon heaume et partira en avant aux commandes du char. »

Hein Huss se dirigea vers les chariots des sorciers et presque aussitôt Sam Salazar remonta la colonne en direction du char. Lord Faide regarda la figure ronde aux joues vermeilles avec une expression dégoûtée. « Approche ! » dit-il d'un ton tranchant. Sam Salazar obéit. « Tu vas prendre ma place à bord du char. Ecoute attentivement. Ce levier commande la marche en avant. En manœuvrant celui-ci, tu obliques vers la droite ou vers la gauche. Pour arrêter le véhicule, manœuvre le premier levier en sens inverse. »

— « Et ça ? » demanda Sam Salazar en montrant les autres leviers, boutons et interrupteurs qui constellaient le tableau de bord.

— « On ne s'en sert jamais. »

— « Et tous ces cadrans, quelle est leur utilité ? »

Lord Faide arrondit les lèvres, à deux doigts d'une de ses colères subites. « Etant donné que leur fonction est pour moi sans importance, elle l'est vingt fois moins pour toi. Maintenant, coiffe cette calotte et mets le heaume par-dessus. Je t'informe que tu ne dois pas transpirer. »

Avec précaution, Sam Salazar coiffa le heaume surmonté du magnifique cimier des Faide, orné de plumes noires et vertes.

« A présent, mets ce corselet. »

L'armure était un splendide assemblage d'écailles vertes et noires, dont le plastron était orné de deux têtes de dragon écarlates.

« Maintenant, le manteau. » Lord Faide jeta son long manteau noir sur les épaules de Sam Salazar, puis il recula de deux pas pour juger de l'effet obtenu.

« Ta mission consiste à attirer le feu de Volcano. N'approche pas trop près de Ballant Keep. Déplace-toi latéralement, hors de portée des traits d'arbalètes. Si tu étais tué par une flèche, le but de la supercherie ne serait pas atteint. »

— « Vous préférez me voir tué par Volcano ? » s'enquit Sam Salazar.

— « Ni l'un ni l'autre, » dit Lord Faide. « Je désire préserver le char et le cimier des Faide. Ce sont des reliques de grande valeur. Evite la destruction par tous les moyens possibles. La ruse n'abusera vraisemblablement personne, mais si elle réussit et attire le feu de Volcano, il faudra que je consente au sacrifice du char ancestral des Faide. Maintenant, installe-toi aux commandes. »

Sam Salazar grimpa dans le véhicule et s'assit sur le siège.

« Tiens-toi droit ! » vociféra Lord Faide. « Et redresse la tête ! Tu es censé être moi. Un Faide ne se tient pas dans cette attitude honteuse ! »

Sam Salazar se redressa de toute sa taille. « Pour simuler Lord Faide plus efficacement, je pourrais marcher au milieu des hommes d'armes. Quelqu'un d'autre piloterait le char à ma place. »

Lord Faide lui lança un regard aigu puis eut un petit rire aigre. « Il n'en est pas question. Fais ce qui t'a été ordonné. »

4

SEIZE siècles auparavant, alors que la guerre faisait rage dans l'espace, un groupe de capitaines de vaisseaux spatiaux dont les bases de départ avaient été anéanties avait trouvé refuge sur Pangborn. Afin de se protéger contre la vengeance de leurs ennemis, ils avaient érigé de puissantes forteresses qu'ils avaient équipées avec les armes récupérées sur leurs vaisseaux démantelés.

La guerre s'éloignant de cette partie de l'espace, on oublia Pangborn. Les nouveaux arrivants contraignirent le Premier Peuple à quitter les plaines et à se réfugier dans les forêts, puis ils cultivèrent et ensemencèrent les vallées au bord des rivières. Ballant Keep, comme Faide Keep, Castle Cloud, Boghoten et les autres forteresses, dominait l'une de ces vallées. Quatre tours trapues faites d'une substance noire et dense supportaient un immense toit en parasol ; elles étaient reliées par des murs massifs dont la hauteur atteignait les deux tiers de celle des tours. Au point culminant du toit, une coupole hébergeait Volcano, une arme analogue à Hellmouth qui protégeait Faide Keep.

Ballant Keep apparut aux regards des attaquants dès que le détachement eut atteint le haut de la crête. Les grandes portes d'accès à l'intérieur de la forteresse étaient déjà condamnées, et des archers occupaient chaque créneau au sommet des murailles. Conformément

au plan de Lord Faide, le détachement rompit sa formation compacte et entreprit de se déployer sur un large front. Un peu en avant et au centre, resplendissant dans l'armure et sous le heaume de Lord Faide, Sam Salazar avançait aux commandes du char — un Sam Salazar qui faisait peu d'efforts pour ressembler à l'original. Au lieu de se tenir fièrement dressé dans l'attitude d'un chef digne de ce nom, il était tassé sur un côté du siège et son orgueilleux cimier faisait avec le sol un angle honteux. Lord Faide le regarda avec dégoût. La répugnance de Sam Salazar à mourir était compréhensible et Lord Faide se consola en pensant que si le subterfuge ne réussissait pas à abuser Lord Ballant, le char ancestral des Faide serait au moins épargné. Il était visible que Volcano était prêt à tirer, car ses servants se détachaient sous la coupole de part et d'autre de son affût, et son tube était braqué à un angle menaçant.

De toute évidence, la tactique de dispersion, qui permettait de n'offrir aucun but tentant, était efficace. Les troupes de Lord Faide atteignirent rapidement une ligne située à deux cents mètres de la forteresse, à l'intérieur des limites de la portée de Volcano, sans que la pièce ait craché le feu. Le lent char des Faide se trouva légèrement distancé. Toute espérance en la réussite de la ruse pouvait maintenant être abandonnée.

L'apprenti Salazar, que cet isolement rendait plutôt nerveux, voulut augmenter la vitesse du véhicule. Il tripota un levier, puis un autre. Sous ses pieds naquit un léger son aigu, puis le char frémit et, lentement, se mit à s'élever. Sam Salazar jeta un regard épouvanté par-dessus la lisse et lança une jambe par-dessus bord avec l'intention de sauter. Lord Faide se précipita vers lui en gesticulant et en criant. Sam Salazar ramena vivement sa jambe et remit les leviers à leur position antérieure. Le char tomba comme une pierre. Sam Salazar manœuvra à nouveau les leviers, réussissant miraculeusement à amortir la chute.

— « Sors de ce char ! » hurla Lord Faide. Il arracha le heaume de la tête de l'apprenti avant de lui administrer une bourrade qui l'envoya rouler dans la mousse cul par-dessus tête. « Enlève cette armure ! Et disparais de mon regard ! » Sam Salazar ne se le fit pas dire deux fois et rejoignit en courant les chariots des sorciers.

Il aida à dresser la tente noire d'Isak Comandore. A l'intérieur, un tapis noir à motifs rouges et jaunes fut étendu, sur lequel on disposa le coffre, le siège et les autres bagages du sorcier. Ensuite, un encensoir fut garni d'encens qu'on alluma. De son côté Hein Huss, directement installé en face des portes de la forteresse, surveillait

l'assemblage d'un échafaudage roulant de douze mètres de haut et dix-huit mètres de large. La surface faisant face à Ballant Keep était dissimulée aux regards des défenseurs de la forteresse au moyen d'une bâche.

Pendant que s'opéraient ces préparatifs, Lord Faide avait dépêché un émissaire à Ballant Keep avec pour mission d'enjoindre à Lord Ballant à se rendre. Lord Ballant différait sa réponse, espérant retarder l'attaque aussi longtemps que possible. S'il pouvait tenir ainsi un jour et demi, les renforts attendus de Gisborne Keep et de Castle Cloud obligeraient Lord Faide à battre en retraite.

Lord Faide attendit que les sorciers aient terminé leurs préparatifs, puis il envoya un deuxième messager à Lord Ballant, lui offrant deux minutes supplémentaires pour prendre une décision. Une minute s'écoula, puis une deuxième. L'émissaire sortit de la forteresse et rejoignit le camp des assiégeants.

— « Lord Ballant refuse de se rendre ! »

Lord Faide se tourna vers Hein Huss. « Vous êtes prêt ? » lui demanda-t-il.

— « Je suis prêt, » gronda Huss.

— « Alors, contraignez-les à sortir. »

Huss leva le bras. La bâche glissa le long de l'échafaudage, démasquant une représentation peinte de Ballant Keep. Huss se retira sous sa tente, où brûlaient furieusement plusieurs brasiers illuminant les visages d'Adam McAdam, de huit assistants-sorciers et de six jeteurs de sorts choisis parmi les plus compétents. Chacun d'eux était installé devant un pupitre supportant plusieurs douzaines de figurines et un petit feu crépitant. Les assistants-sorciers travaillaient sur des statuettes représentant des hommes d'armes de Ballant Keep, tandis que Hein Huss et Adam McAdam manipulaient des simulacres de chevaliers. Lord Ballant lui-même ne serait pas envoûté, à moins qu'il n'ordonnât de jeter un sort à Lord Faide. C'était là une courtoisie traditionnelle entre seigneurs.

— « Sebastian ! » appela Huss.

Sebastian, l'un des jeteurs de sorts, attendait un peu à l'écart près de l'entrée de la tente. « Je suis prêt, » dit-il.

— « Boutez le feu à Ballant Keep. »

Sebastian se précipita vers l'échafaudage et alluma une mèche. Les observateurs placés aux créneaux de Ballant Keep virent la représentation peinte de la forteresse prendre feu. Les flammes firent irruption de toutes parts, et le toit rougit et éclata en morceaux.

Sous la tente de Hein Huss, les deux sorciers, leurs assistants et les jeteurs de sorts saisissaient méthodiquement les figurines, les plongeaient dans les flammes et, se concentrant, cherchaient à pénétrer l'esprit de l'homme dont ils brûlaient le simulacre. Le malaise s'instaura bientôt parmi les défenseurs de Ballant Keep. De nombreux chevaliers et hommes d'armes commencèrent à imaginer qu'ils ressentaient des brûlures, qui devinrent plus douloureuses à mesure que leur esprit devenait plus sensible à l'idée de la chaleur et du feu. Lord Ballant nota leur trouble. Il fit un geste à l'adresse de son Chef Sorcier Anderson Grimes et ordonna : « Passez à la contre-attaque. »

Depuis le haut des murailles de Ballant Keep se déroula une toile encore plus gigantesque que celle de Hein Huss, sur laquelle était peinte une bête hideuse. Elle se dressait sur quatre pattes et tenait entre les griffes de chacun de ses antérieurs deux hommes d'armes dont elle dévorait la tête. Au même moment, les assistants d'Anderson Grimes saisirent des figurines représentant des soldats de Lord Faide et se mirent à les introduire entre les mâchoires articulées de modèles réduits de l'horrible animal tout en projetant des idées de peur et de dégoût. Les soldats de Lord Faide qui regardaient le monstre peint se sentirent soudain envahis par un sentiment d'effroi et de faiblesse.

Sous la tente de Huss les brasiers dégageaient une fumée qui empuantissait l'air ; les figurines grésillaient, les fronts luisaient, les regards étincelaient. De temps à autre un des sorciers poussait un cri, signalant ainsi qu'il venait de pénétrer l'esprit d'un ennemi. Dans la forteresse assiégée les hommes d'armes commencèrent à murmurer, à frotter de la paume leur peau douloureuse, à s'entreregarder en notant avec angoisse les symptômes de leurs voisins. Finalement un homme poussa un gémissement étranglé et arracha un élément de son armure, puis un autre. Il se mit à crier : « Je brûle ! Ces abominables sorciers me brûlent ! » Sa souffrance aggrava l'état d'inconfort de ses camarades, et un long murmure ponctué d'exclamations courut tout au long des créneaux.

Le fils aîné de Lord Ballant, l'esprit pénétré par Hein Huss en personne, frappa son écu avec son poing ganté de métal. « Ils me brûlent ! Ils nous brûlent tous ! Mieux vaut combattre que périr brûlé ! »

— « Oui ! Combattons ! » crièrent les hommes tourmentés.

Lord Ballant jeta un regard aux faces tordues de ses soldats,

dont plusieurs présentaient des cloques et des marques de brûlures. « Notre propre envoûtement les terrifie ; attendez encore un moment, » implora-t-il.

Son frère cria d'une voix rauque : « Ce n'est pas ton ventre que Hein Huss rôtit, c'est le mien ! Nous ne pouvons pas gagner une bataille de sorciers, mais nous pouvons vaincre les armes à la main ! »

— « Nos propres sortilèges commencent à produire leur effet ! » cria désespérément Lord Ballant. « Ils vont bientôt fuir, au comble de la terreur ! Attendez ! Attendez ! »

Son cousin arracha sa cotte de mailles et son corselet de métal. « C'est Hein Huss ! Je le sens ! Ma jambe brûle, et ce démon me rit au nez ! Il dit qu'ensuite, ce sera le tour de ma tête ! Donnez l'ordre d'attaquer, sinon je descends les combattre seul ! »

— « Très bien, » dit Lord Ballant avec fatalisme. « Descendons nous battre. La bête d'abord — et nous ensuite. Châtions-les ! Faisons-leur rentrer leur sorcellerie dans la gorge ! »

Les portes de la forteresse s'ouvrirent soudain au large. Quelque chose bondit en avant, qui ressemblait à la bête peinte : un monstre dont les pattes bougeaient, dont les bras fouettaient l'air, dont les yeux roulaient dans les orbites et qui émettait des sons horrifiants. En temps ordinaire, les assiégeants auraient pris le monstre pour ce qu'il était en réalité — une effigie de carton-pâte portée par trois chevaux ; mais leur esprit avait subi l'influence d'Anderson Grimes et de ses sorciers, et sous cette contamination ils se sentirent gagnés par l'horreur. Leurs bras s'abaissèrent sans force et ils commencèrent à refluer en désordre. De part et d'autre de la bête apparurent les chevaliers de Lord Ballant qui chargèrent, suivis des hommes d'armes. La charge s'enfonça comme un coin au centre du dispositif des assiégeants. Lord Faide hurla un ordre, et la discipline agit d'elle-même. Les chevaliers se divisèrent en trois pelotons qui engloutirent la charge de cavalerie, tandis que les hommes d'armes criblaient de flèches la masse des fantassins de Lord Ballant sortant de la forteresse.

La bataille fit rage, au milieu du choc des armes et des cris des combattants. Lord Ballant, constatant que sa sortie n'avait pas eu l'effet escompté et désireux de conserver l'essentiel de ses forces, ordonna la retraite. Tout en combattant, ses troupes commencèrent

à reculer vers les portes de Ballant Keep. Les chevaliers de Lord Faide s'efforcèrent de maintenir le contact, espérant vaincre dans la cour de la forteresse. Derrière eux s'avança un chariot lourdement chargé, poussé par des chevaux caparaçonnés de métal et destinés à enfoncer les portes.

Lord Faide cria un ordre. Un peloton de dix chevaliers, qui jusque-là avait été tenu en réserve, chargea de biais et s'enfonça au milieu des fantassins de Lord Ballant. Il réussit à franchir les portes, hachant ses défenseurs au passage, et pénétra dans la cour de la forteresse.

Lord Ballant rugit à l'adresse d'Anderson Grimes : « Ils ont réussi à entrer ! Vite, déchaînez sur eux votre démon ! S'il est capable de nous aider, c'est le moment ou jamais ! »

— « La possession démoniaque ne s'improvise pas, » murmura le sorcier. « J'ai besoin de temps. »

— « Dans dix minutes, il sera trop tard ! Nous serons tous morts ! »

— « Je fais de mon mieux, Lord Ballant. Everid ! Everid, viens vite ! »

Anderson Grimes se précipita vers sa salle de travail, mit son masque de démon et lança plusieurs poignées d'encens dans le brasier qui y brûlait. Presque aussitôt une grande forme sombre, dépourvue de nez, aux yeux bridés, se silhouetta contre un mur. Elle se tenait debout sur de lourdes pattes torses, les bras tendus en avant comme pour agripper et déchirer. De redoutables crocs blancs sortaient de son mufle noir. Anderson Grimes avala une coupe de sirop puis se mit à marcher lentement de long en large. Plusieurs minutes s'écoulèrent.

— « Grimes ! » appela Lord Ballant depuis l'extérieur. « Grimes ! »

— « Entrez sans crainte, » répondit une voix.

Lord Ballant, son arme ancestrale au côté, pénétra dans la pièce. Il recula avec un cri sourd involontaire. « Grimes ! » murmura-t-il.

— « Non, ce n'est pas Grimes, » dit la voix. « Je suis ici. Entrez. »

Lord Ballant s'avança d'un pas raide. La pièce était sombre, à peine éclairée par la lueur du brasier. Anderson Grimes était accroupi dans un coin, la tête courbée sous son masque de démon. Sur les murs, des ombres semblaient pulser, dessinant des silhouettes et des visages qui donnaient l'impression de se débattre et de lutter pour devenir matériels. La grande forme noire sur le mur paraissait vibrer de vie.

— « Faites entrer vos hommes d'armes, » dit la voix. « Introdui-

sez-les par groupes de cinq et recommandez-leur de regarder le sol jusqu'à ce que je leur dise de lever les yeux. »

Lord Ballant se retira, et la pièce devint étrangement silencieuse. Une minute s'écoula, puis cinq soldats exténués s'avancèrent en titubant, le regard baissé.

— « Levez lentement les yeux, » dit la voix. « Regardez tout d'abord le feu, puis tournez la tête vers moi. Je suis Everid, le Démon de la Haine. Regardez-moi. Qui suis-je ? »

— « Everid, le Démon de la Haine, » balbutièrent les soldats.

— « Je suis autour de vous, sous une douzaine de formes différentes. Je m'approche. Où suis-je ? »

— « Vous nous entourez. »

— « Et maintenant... je suis vous. Vous et moi, nous ne formons plus qu'un seul être. »

Il y eut soudain une sorte de palpitation, de frémissement dans l'air. Les soldats se redressèrent, la face convulsée.

« Allez, » dit la voix. « Retournez tranquillement dans la cour. Dans quelques minutes nous marcherons sur l'ennemi et nous le massacrerons. »

Les cinq hommes sortirent. Un autre groupe de soldats leur succéda dans la pièce.

Sur le glacis, à l'extérieur de la forteresse, les chevaliers de Lord Ballant qui battaient en retraite atteignirent les portes. A l'intérieur de la cour, sept des chevaliers de Lord Faide qui avaient réussi à forcer l'entrée combattaient encore. Le dos au mur, ils empêchaient les défenseurs de s'approcher du mécanisme commandant la fermeture des portes.

Dans le camp des assiégeants, Huss appela Comandore. « Anderson Grimes vient de faire apparaître Everid. A votre tour. Keyril est prêt ? »

— « Je suis Keyril, » dit la voix basse et rude d'Isak Comandore. « Envoyez-moi les hommes. »

Dans la cour de Ballant Keep, vingt soldats se mirent en marche. Leur pas était lent, prudent, hésitant. Leurs faces avaient perdu toute individualité ; elles étaient tordues et convulsées, et curieusement semblables.

— « Des possédés ! » murmurèrent leurs camarades en reculant. Les sept chevaliers de Lord Faide les regardèrent avec un soudain effroi, et se collèrent à la muraille. Sans leur prêter la moindre attention, les vingt soldats franchirent les portes.

Il y eut un bref répit dans les rangs des combattants. Puis les

vingt soldats possédés bondirent comme des tigres, dessinant avec leurs épées des arcs étincelants. Plongeant dans les rangs ennemis, ils virevoltèrent, s'accroupirent, sautèrent. Des têtes, des bras et des jambes volèrent en l'air. En moins d'une minute les vingt soldats furent percés de mille coups, mais les blessures ne parurent avoir aucun effet sur eux.

La défense des assiégeants devint hésitante, puis cessa presque entièrement. Les chevaliers, dont l'armure ne présentait aucune protection contre les épées diaboliques, battirent en retraite. Les vingt guerriers possédés s'enfoncèrent dans les rangs des fantassins, frappant furieusement autour d'eux d'estoc et de taille. Les hommes d'armes de Lord Faide leur résistèrent un moment, puis ils battirent en retraite et se retournèrent pour fuir.

De la tente d'Isak Comandore émergèrent trente hommes d'armes, qui marchaient lentement d'un pas raide. Comme les vingt soldats possédés de Lord Ballant, ils avaient tous des faces convulsées et identiques.

Keyril et Everid engagèrent le combat, utilisant les hommes comme armes, sans reculer, sans peur, sans merci. Les épées tourbillonnantes tranchèrent des têtes, des bras, des torses. Des corps décapités combattaient un moment avant de s'écrouler. Ce n'était que lorsqu'un corps était haché, réduit en pièces que la vitalité démoniaque qui l'habitait le quittait. Bientôt il n'y eut plus un seul des combattants d'Everid debout. Les quinze survivants des possédés de Keyril firent demi-tour et, en dépit de leurs horribles blessures, se dirigèrent en clopinant, en sautillant et en boitant vers la forteresse dont les sept chevaliers de Lord Faide contrôlaient toujours l'entrée. Au moment où ils allaient franchir les portes, les chevaliers de Lord Ballant, sentant que l'instant décisif de la bataille était arrivé, se précipitèrent sur eux en une charge désespérée. Le regard chargé de haine dans leurs faces sanglantes, les soldats possédés résistèrent à l'assaut, taillant dans le fer des armures comme si elles n'avaient pas existé. Poussant des hurlements de victoire, les chevaliers de Lord Faide s'enfoncèrent à leur suite. Une brève bataille s'engagea dans la cour, mais son issue ne faisait pas de doute. Ballant Keep était pris.

De retour sous sa tente, Isak Comandore prit une profonde inspiration, frissonna et ôta son masque de démon. Vingt des survivants des troupes de Lord Ballant qui luttaient dans la cour se contractèrent, lâchèrent leurs armes et se mirent à haleter. Le sang jaillit de leur bouche et ils moururent.

Dans un dernier acte de bravoure, Lord Ballant prit son arme ancestrale dans l'étui qui pendait sur sa hanche et s'avança vers Lord Faide. Par-dessus l'amoncellement de morts et de blessés qui jonchaient la cour, il visa son vainqueur et appuya sur la gâchette. L'arme cracha un bref éclair lumineux. Lord Faide sentit un picotement sur toute sa peau et ses cheveux se hérissèrent. L'arme crépita, son canon vira au rouge cerise et se mit à fondre. Lord Ballant la jeta rageusement à ses pieds, puis il dégaina son épée, et marcha sur Lord Faide.

Lord Faide, peu enclin à accepter un combat singulier dont la nécessité ne se faisait pas sentir, fit un geste à l'adresse de ses hommes d'armes. Une volée de flèches mit fin à l'existence de Lord Ballant, lui épargnant les affres d'une exécution dans les formes.

Toute résistance avait cessé dans Ballant Keep. Au milieu des gémissements et des lamentations des femmes enfermées dans la forteresse, les survivants vinrent l'un après l'autre ployer le genou devant Lord Faide.

5

LORD FAIDE n'avait nulle envie de s'attarder à Ballant Keep, car ses victoires ne lui procuraient aucun plaisir. Inévitablement, de nombreuses décisions avaient à être prises. Six des plus proches parents de Lord Ballant furent sommairement exécutés, et le titre fut déclaré éteint. Aux autres membres du clan il fut offert un choix : un serment de fidélité assorti d'une rançon raisonnable, ou la mort. Deux membres seulement du clan choisirent la deuxième solution, les yeux luisants de haine, et ils furent immédiatement poignardés.

Lord Faide avait maintenant atteint son but. Depuis plus de mille ans, les Seigneurs des forteresses luttaient pour la conquête du pouvoir. L'un ou l'autre d'entre deux avait parfois réussi à prendre pour un temps l'ascendant sur les autres, mais aucun jusqu'alors n'était parvenu à étendre son autorité sur le continent — ce qui signifiait sur la planète tout entière car le reste n'était constitué que d'étendues désertiques brûlées par le soleil ou de glaces éternelles.

Pendant longtemps Ballant Keep avait barré la route du pouvoir à Lord Faide, mais maintenant c'était le succès, total et absolu. Il restait bien sûr à châtier les seigneurs de Castle Cloud et de Gisborne Keep qui tous deux, entrevoyant la possibilité d'écraser Lord Faide, s'étaient rangés sous la bannière de Lord Ballant, mais c'était là une tâche qui incombait à Hein Huss.

Lord Faide, pour la première fois de son existence, éprouva un sentiment d'incertitude. Il ne lui restait plus aucun adversaire digne de ce nom. Le Premier Peuple devait être mis hors d'état de nuire, mais c'était là un problème facile à résoudre ; les autochtones, bien que nombreux, n'étaient rien de plus que des sauvages. Il savait que l'insatisfaction et la controverse finiraient un jour par s'instaurer parmi ses proches et ses alliés. L'inaction, génératrice d'ennui, engendrerait l'irritabilité ; des esprits inoccupés étudieraient le pour et le contre d'une action violente et nuisible. Même le plus loyal de ses sujets se rappellerait avec nostalgie les campagnes d'antan et le relâchement et la licence du temps de guerre. D'une façon ou d'une autre, il lui faudrait trouver le moyen d'absorber le surplus d'énergie de chacun ; où et de quelle manière, là résidait le nœud du problème. Construction de routes ? De nouvelles fermes dans la plaine ? Organisation de tournois périodiques ? Lord Faide fronça les sourcils à l'insuffisance de ces solutions, mais le manque d'expérience rendait son imagination stérile. Les premiers colons de Pangborn, exclusivement hommes de guerre, avaient amené avec eux un certain nombre de connaissances pratiques empiriques mais très peu d'autres choses. Les récits qui s'étaient transmis de génération en génération décrivaient les grands navires de l'espace qui se déplaçaient magiquement à une vitesse inimaginable, les armes prodigieuses, les combats de titans dans le vide, mais ne faisaient aucune allusion à l'histoire de l'homme et à son œuvre civilisatrice. Aussi Lord Faide, auréolé de succès, au comble de la puissance mais sans but vers lequel diriger sa force, se sentait plus morose et plus taciturne que jamais.

Il inspecta d'un air sombre le butin récolté dans la forteresse. Il ne présentait pas grand intérêt à ses yeux. Le char ancestral du défunt Lord, depuis longtemps hors d'état de fonctionner, était exposé dans une cage de verre. Il alla examiner l'arme Volcano, mais elle ne pouvait pas être déplacée. De toute manière, sa magie perdue à jamais, elle était devenue inutile. (Lord Faide avait appris que Lord Ballant avait ordonné de tourner le canon vers son char ancestral mais que Volcano avait refusé de vomir son feu orgueil-

leux.) Lord Faide constata avec un dédain amusé que l'arme avait été fâcheusement négligée. Un peu partout le métal était troué par la corrosion, et un entretien sans précaution avait tordu certaines pièces du délicat mécanisme extérieur, diminuant sans aucun doute la puissance de la magie de Volcano. Ce n'était pas à Faide Keep que l'on eût pu constater une pareille négligence ! Jambart, le servant d'Hellmouth, éprouvait envers son arme un sentiment de dévotion absolu.

Lord Faide continua son inspection. Un peu partout étaient empilés d'antiques dispositifs, intéressants mais sans la moindre utilité — des curiosités du même genre que celles qui s'amoncelaient sur des étagères et remplissaient des caisses à Faide Keep. C'étaient des êtres bizarres que ces hommes d'autrefois, pensa Lord Faide ; à la fois si intelligents et si primitifs et manquant totalement de sens pratique. Quel immense progrès avait été réalisé depuis les temps anciens, seize siècles auparavant ! Pour ne citer qu'un exemple, les anciens utilisaient, pour communiquer à distance entre eux, des fétiches compliqués faits de verre et de métal ; Lord Faide n'avait simplement qu'à exprimer ses désirs et Hein Huss, projetant son esprit à des centaines de milles, lui communiquait au moyen de mots ce qu'il avait vu et entendu. Les anciens avaient inventé des douzaines d'appareillages similaires, mais la vieille magie les avait quittés et ils n'avaient jamais pu fonctionner. L'arme ancestrale de Lord Ballant avait fondu lorsqu'il s'en était servi, après avoir seulement picoté la peau de Lord Faide d'une manière dérisoire. Lord Faide eut un petit rire amusé en imaginant une troupe armée de pareils ustensiles s'attaquant à des guerriers possédés du démon. Ce serait le massacre des innocents !

Dans le trésor personnel de Lord Ballant, Lord Faide remarqua une douzaine de vieux livres et plusieurs bobines de microfilms. Les livres, écrits dans un jargon incompréhensible, étaient absolument sans valeur ; les microfilms se révélèrent également indéchiffrables. A nouveau, Lord Faide s'interrogea avec scepticisme sur les anciens. C'étaient des êtres intelligents, bien sûr, mais si l'on regardait les choses en face, ils étaient à peine plus avancés que les indigènes du Premier Peuple. Comme eux, il leur était impossible de communiquer télépathiquement ; comme eux, ils étaient dépourvus du don de clairvoyance et ne possédaient pas la maîtrise des démons. Quant à la magie des anciens, n'y avait-il pas beaucoup d'exagération dans les légendes ? Volcano, par exemple. C'était une plaisante-

rie. Lord Faide pensa aussitôt à Hellmouth. Mais non — Hellmouth était sûrement plus digne de confiance. Jambart le polissait et le nettoyait amoureusement chaque jour, et chaque mois il lavait la coupole tout entière avec du vin de l'année. Si les soins humains peuvent engager la matière à être loyale, alors Hellmouth était prêt à défendre Faide Keep !

De toute façon, Lord Faide ayant maintenant acquis la suprématie, le problème de la défense devenait secondaire. Considérant le futur, il prit une importante décision. Dorénavant, il n'y aurait plus d'autres seigneurs Lords que lui sur Pangborn. La direction des forteresses serait graduellement transférée entre les mains de baillis, des hommes de confiance au mandat renouvelable chaque année. Les anciens Lords seraient exilés dans des manoirs confortables mais indéfendables, avec interdiction d'avoir des troupes privées. Naturellement, il leur serait permis d'avoir des sorciers dans leur entourage, mais ces derniers dépendraient de lui-même, peut-être en fonction d'une autorisation temporaire ; il lui faudrait discuter de cette question avec Hein Huss. Mais tout cela concernait le futur proche et lointain ; pour l'heure, il s'agissait de régler ses affaires ici et de regagner Faide Keep.

Il renvoya les proches de Lord Ballant à leurs manoirs après qu'Hein Huss eut imprégné leurs simulacres avec des essences fraîches. S'ils négligeaient de verser leur rançon ainsi qu'ils s'y étaient engagés, une douleur cuisante ou des crampes d'estomac les rappelleraient bien vite à leurs devoirs.

Lord Faide aurait bien voulu pouvoir brûler Ballant Keep, mais les matériaux qu'utilisaient les anciens étaient à l'épreuve du feu. Cependant, de manière à décourager toute nouvelle prétention à l'héritage de Lord Ballant, il ordonna que tous ses biens de famille et ses reliques fussent descendus dans la cour de la forteresse. Là, l'un après l'autre et en suivant l'ordre hiérarchique, ses hommes furent invités à choisir un souvenir. Les sorciers furent également invités à se servir, mais ils déclinèrent l'invitation en haussant les épaules avec mépris devant ces vestiges d'une superstition imbécile. Les jeteurs de sorts de rang inférieur et les apprentis fouillèrent dans ce qui restait, s'emparant occasionnellement de quelque babiole ou de quelque instrument bizarre dédaignés par les soldats. Isak Comandore sentit l'irritation le gagner en voyant Sam Salazar absorbé dans la contemplation d'une pile de vieux livres. « Que comptes-tu faire de ça ? » aboya-t-il. « Pourquoi te charger d'objets de rebut ? »

Sam Salazar baissa la tête. « Je n'ai pas de raison définie. Indiscutablement, les anciens avaient de l'érudition — ou du moins des connaissances. Peut-être pourrai-je utiliser les symboles de ces connaissances pour aiguiser ma propre compréhension. »

Comandore leva les bras au ciel d'un air dégoûté, puis il se tourna vers Hein Huss qui se tenait à proximité. « Tout d'abord il enfonce ses pieds dans la terre et s'imagine être un arbre ; maintenant il pense apprendre la sorcellerie en étudiant les symboles des anciens ! »

Huss haussa les épaules. « C'étaient des hommes comme nous et, bien que leurs moyens intellectuels aient été limités, ils n'étaient pas complètement obtus. Fabriquer de tels objets nécessite une certaine dose d'intelligence et d'adresse — disons simiesques. »

— « L'intelligence simiesque n'est pas le substitut de la sorcellerie saine et logique, » rétorqua Isak Comandore. « J'ai essayé cent fois d'enfoncer cette notion dans le crâne de cet idiot d'apprenti — et maintenant, regardez-le ! »

Hein Huss émit un grognement qui ne l'engageait pas. « Je renonce à comprendre ce à quoi il espère aboutir. »

Sam Salazar tenta de s'expliquer, cherchant des mots pour développer une idée qui n'existait pas. « Si je pouvais réussir à assimiler les pensées des anciens, peut-être parviendrais-je à comprendre leur écriture et, à partir de là, à réaliser un ou deux de leurs tours. »

Comandore leva les yeux au ciel. « Quel ennemi m'a donc ensorcelé le jour où j'ai consenti à te prendre pour apprenti ? Je suis capable de lancer vingt sorts à l'heure, plus que les anciens ne pouvaient le faire au cours d'une vie entière ! »

— « Pourtant, » objecta Sam Salazar, « Lord Faide se déplace dans son char ancestral, et Lord Ballant espérait nous anéantir à l'aide de Volcano. »

— « Je te ferai remarquer, » dit Comandore avec une douceur sauvage, « que mon démon Keyril a vaincu Volcano et que, d'autre part, mon chariot peut distancer le char de Lord Faide à n'importe quel moment. »

Sam Salazar jugea prudent de cesser d'argumenter. « C'est vrai, Sorcier Comandore, c'est très vrai. Il faut que je réussisse à me corriger. »

— « Alors, laisse cette camelote et rends-toi utile. Nous reprenons le chemin de Faide Keep demain à l'aube. »

— « A vos ordres, Sorcier Comandore, » dit Sam Salazar en donnant un coup de pied à la pile de vieux livres.

6

Les membres du clan Ballant avaient été dispersés, et Ballant Keep dépouillé de tout son contenu. Lord Faide et ses hommes festoyaient sans grand enthousiasme dans la salle d'apparat de la forteresse, entourés de serviteurs silencieux.

Ballant Keep avait été construit à la même échelle orgueilleuse que Faide Keep. La salle d'apparat mesurait trente mètres de long, quinze mètres de large et autant de haut. Les murs étaient entièrement recouverts de lambris de bois dur de Pangborn, dont la pâleur naturelle s'était muée après un traitement à la cire en une riche couleur de miel. D'énormes piliers noirs soutenaient le plafond d'où descendaient de splendides lustres, assemblages compliqués faits de verre pourpre, vert et bleu et parsemés de cubes-à-lumière séculaires mais toujours brillants. Au mur du fond étaient suspendus les portraits des Lords Ballant qui s'étaient succédé — cent cinq personnages au visage grave dans une variété infinie de costumes. Dessous, un arbre généalogique de trois mètres de haut représentait la filiation des Ballant et leurs liaisons avec les autres clans nobles. Maintenant il régnait une atmosphère lugubre dans la salle et les cent cinq visages morts étaient dénués de sens.

Lord Faide mangeait sans plaisir, et jetait de temps à autre des regards courroucés à ceux de ses parents, qui se montraient trop joyeux. Lord Ballant, pensait-il, s'était conduit comme lui-même l'aurait fait s'il s'était trouvé dans des circonstances analogues ; l'exultation grossière était de mauvais goût, et elle était presque une manifestation d'irrespect envers Lord Faide lui-même. Ses proches ne tardèrent pas à le comprendre et le banquet se poursuivit dans une ambiance beaucoup plus digne.

Les sorciers étaient attablés à part, dans une petite salle contiguë. Anderson Grimes, naguère Chef Sorcier de Lord Ballant, assis à côté de Hein Huss, essayait de faire bon visage malgré sa défaite. Après tout, il avait lutté plus qu'honorablement contre quatre adversaires puissants, et il n'avait aucune raison de croire à une diminution de sa *mana*. Les cinq sorciers analysaient la bataille, tandis que leurs assistants et les jeteurs de sorts écoutaient respectueusement. La discussion devint passionnée lorsque l'on aborda le sujet de la conduite des hommes d'armes possédés du démon. Anderson Grimes admit volontiers qu'Everid était une force exclusivement brutale et obtuse, terrifiante dans sa vigueur indomptable. Les autres sorciers

accordèrent qu'il avait incontestablement réussi dans la projection de ces caractéristiques. Hein Huss fit toutefois remarquer que Keyril, le démon d'Isak Comandore, possédait indépendamment de sa force brutale une certaine dose de malice et de ruse, ce qui tendait à faire des soldats possédés une arme encore plus efficace.

Anderson Grimes reconnut cette supériorité, et avoua qu'en fait il avait étudié la possibilité d'augmenter de la même façon la puissance de son propre démon.

— « A mon sens, » dit Hein Huss, « le démon idéal devrait être doué d'une rapidité de manœuvre suffisante pour éviter les attaques de démons brutaux tels que Keyril et Everid. Permettez-moi de citer mon démon Dant en exemple. Un guerrier possédé par Dant peut aisément détruire un soldat possédé par Keyril ou Everid, uniquement grâce à son agilité. Dans une rencontre de cette sorte, les hommes d'armes possédés par Keyril ou Everid perdraient nécessairement tout pouvoir terrifiant et la moitié de l'effet désiré serait perdu. »

Sous son capuchon de Bure, Isak Comandore transperça Hein Huss du regard. « Vous avancez une présomption avec autant d'assurance que s'il s'agissait d'un fait établi. J'ai formulé Keyril avec suffisamment d'habileté et de métier pour qu'il puisse contrer n'importe quelle manifestation de vitesse. J'ai la conviction que Keyril est le plus fort et le plus terrifiant des démons. »

— « C'est possible, » murmura Hein Huss d'une voix pensive. Il appela d'un geste un serviteur et lui donna des instructions. L'homme réduisit légèrement l'éclairage de la salle.

« Regardez, » dit Hein Huss. « Ceci est Dant. Il vient se joindre au banquet. »

Sur un des murs de la pièce, la silhouette vague du démon Dant se profila. C'était une monstrueuse créature faite d'éléments de métal articulé, rayée comme un tigre, avec quatre pattes puissantes et une tête noire massive qui semblait n'être que mâchoires.

— « Regardez, » dit la voix rauque d'Isak Comandore. « Ceci est Keyril. » Keyril était un monstre vaguement humanoïde, armé d'un coutelas. Dant aperçut Keyril. Ses horrifiantes mâchoires claquèrent, et il bondit en une attaque fulgurante.

Le combat fut un spectacle dantesque. Les deux démons se roulaient, se tordaient, griffaient, se déchiraient, mordaient, l'écume à la bouche, au milieu de hurlements presque insoutenables. Soudain Dant fit un écart et se mit à tourner autour de Keyril à une vitesse étourdissante, de plus en plus vite. Au bout de quelques secondes

il ne fut plus qu'une tache circulaire indistincte mais à l'éclat aveuglant, qui émettait une sorte de lamentation aiguë allant crescendo. Keyril frappa sauvagement autour de lui à grands coups de coutelas, puis il devint soudain blafard et son bras armé retomba sans force. La tache lumineuse circulaire qui avait été Dant devint éblouissante puis explosa en un sauvage cri mental. Keyril disparut, et Isak Comandore s'affaissa sur la table en gémissant.

Hein Huss prit une profonde inspiration, essuya la sueur qui ruisselait sur son visage et regarda autour de lui avec une grimace de satisfaction. Toute l'assistance était figée, les yeux écarquillés, à l'exception de l'apprenti Sam Salazar dont le regard rencontra celui du Chef Sorcier et qui lui adressa un sourire éclatant.

— « Ainsi, » grommela Huss que l'effort fourni faisait panteler, « tu te considères supérieur à l'illusion ; tu es assis et tu souris à ce qui est une des meilleures démonstrations de Hein Huss. »

— « Non, non ! » s'exclama Sam Salazar. « Je ne suis pas irrespectueux envers vous. J'ai soif d'apprendre, aussi vous ai-je regardé plutôt que les démons. Que m'auraient-ils enseigné ? Rien. »

— « Ah ? » dit Huss d'un ton radouci. « Et qu'as-tu appris en me regardant ? »

— « Pratiquement rien, » dit Sam Salazar, « mais au moins je ne suis pas demeuré comme tous les autres, les yeux ronds comme un poisson. »

— « Me trouverais-tu quelque ressemblance avec un poisson ? » demanda Comandore d'une voix douce mais crépitante de colère.

— « La comparaison ne s'applique naturellement pas à vous, Sorcier Comandore, » dit Sam Salazar.

— « Je te prie d'aller jusqu'à mon coffre, apprenti Salazar, et de m'en ramener la figurine faite à ta ressemblance. Un des serviteurs m'apportera un bassin rempli d'eau, et nous nous amuserons un brin. Nous verrons si, grâce à tes connaissances en ichtyologie, tu es capable de respirer dans l'eau. Si tu ne sais pas... eh bien, tu suffoqueras. »

— « Je préfère ne pas tenter l'expérience, Sorcier Comandore, » dit Sam Salazar. « En fait, avec votre permission, j'aimerais quitter votre service. »

Comandore fit un geste à l'adresse d'un de ses assistants. « Allez me chercher le simulacre de Salazar. Puisqu'il n'est plus mon apprenti, rien ne s'oppose à ce qu'il suffoque. »

— « Ne tourmentez pas ce garçon, Comandore, » intervint Huss d'un ton bourru. « Il est naïf et un peu simplet. Nous avons gagné

une grande bataille. Que rien ne vienne ternir notre victoire. »

— « Vous ne m'enlèverez pas de l'idée qu'il est grandement temps de discipliner cet individu arrogant, » dit coléreusement Isak Comandore.

— « Chef Sorcier Huss, » dit Sam Salazar, « puisque je suis maintenant relevé de mes fonctions auprès du Sorcier Comandore, peut-être consentirez-vous à me prendre à votre service ? »

Hein Huss émit un bruit qui exprimait son dégoût. « Tu ne seras jamais bon à rien. »

— « Il existe de nombreux futurs possibles, Chef Sorcier Hein Huss, vous l'avez dit vous-même. Qui sait, dans l'un ou l'autre de ces futurs, peut-être suis-je bon à quelque chose. »

Hein Huss posa sur Sam Salazar le regard de ses yeux limpides. « Oui, il y a plusieurs futurs possibles. Je pense qu'ici, ce soir, se trouvent accumulés toute la richesse et toute la puissance de la sorcellerie ; je pense aussi que jamais plus l'on ne reverra une telle somme de pouvoirs et de talents réunis autour d'une même table. Nous mourrons tous l'un après l'autre et il n'y aura personne pour assurer la relève... Oui, Sam Salazar, je te prends comme apprenti. Isak Comandore, entendez-vous ? Ce jeune homme appartient dorénavant à ma suite. »

— « J'ai droit à une compensation, » grommela Comandore.

— « Vous convoitez depuis longtemps le simulacre de Tharon Faide que je possède, le seul qui existe. Je vous le donne. »

— « Ah ! » s'exclama Isak Comandore en sautant sur ses pieds. « Hein Huss, je vous salue. Vous êtes un homme généreux. J'accepte et je vous remercie. »

Hein Huss fit un signe à Sam Salazar. « Va chercher tes affaires et transporte-les dans mon chariot. Et que je ne te revoie pas ce soir. Tu me fatigues. »

Sam Salazar s'inclina avec une grande dignité et quitta la pièce. Le banquet se poursuivit, mais maintenant un peu de mélancolie flottait sur les convives. Bientôt Lord Faide donna le signal d'aller se coucher, car le départ était fixé à l'aube.

7

Les troupes victorieuses se rassemblèrent sur le glacis, devant l'entrée de Ballant Keep. Afin que le droit de libre accès ne lui fût plus jamais dénié, Lord Faide ordonna que les grandes

portes soient arrachées de leurs gonds. Mais il s'avéra qu'après seize siècles les charnières étaient encore à l'épreuve de la force développée par cent chevaux, et les portes demeurèrent en place.

Lord Faide accepta le fait avec bonne grâce et fit ses adieux à son cousin Renfroy, qu'il avait nommé bailli de Ballant Keep. Il grimpa dans son char, s'installa aux commandes et manœuvra le levier de démarrage. Le mécanisme moteur gronda et le véhicule s'ébranla. Derrière les chevaliers se mirent en marche, suivis des hommes d'armes et des fourgons à bagages chargés de butin. Les chariots des sorciers fermaient la marche.

La colonne avança durant trois heures sur la mousse des dunes. Ballant Keep s'amenuisa lentement puis disparut aux regards derrière une ondulation de terrain. Devant, Wildwood Nord et Wildwood Sud apparurent, longue bande sombre s'étirant sur presque tout l'horizon de l'ouest. Là où s'était trouvé naguère le passage entre les deux forêts, la nouvelle plantation du Premier Peuple se profilait, longue tache plus basse et d'une teinte plus claire.

A deux milles de l'orée de la forêt, Lord Faide ordonna une halte et rassembla ses chevaliers. Hein Huss descendit lourdement de son chariot et s'approcha également.

— « Dans l'éventualité où vous rencontreriez une résistance, » dit Lord Faide aux chevaliers, « résistez à la tentation de pénétrer dans la forêt. Demeurez avec la colonne. Et soyez sans cesse sur vos gardes à cause des traquenards. »

— « Voulez-vous que je parlemente à nouveau avec le Premier Peuple ? » demanda Hein Huss.

— « Non, » dit Lord Faide d'un ton catégorique. « Il est ridicule que je demande à ces sauvages la permission de circuler sur mon propre territoire. Nous emprunterons le chemin que nous avons pris à l'aller. S'ils interviennent, alors tant pis pour eux. »

— « C'est de l'imprudence et de la témérité, » dit Hein Huss avec sa franchise habituelle.

Lord Faide abaissa son regard vers lui, les sourcils haussés. « Que pensez-vous qu'ils puissent nous faire, si nous déjouons leurs pièges ? Projeter de l'écume sur nous ? »

— « Ce n'est pas mon rôle que de conseiller ou d'avertir, » dit Hein Huss. « Cependant, je me permettrai de faire remarquer que les autochtones manifestent une confiance en eux qui n'est certainement pas l'effet d'une déraison consciente ; en outre, ils sont armés de tubes qui ressemblent à des sarbacanes, ce qui implique des projectiles. »

Lord Faide hocha la tête. « Sans doute, mais les chevaliers sont protégés par leurs armures et les soldats ont des boucliers. Ce n'est pas à moi, Lord Faide de Faide Keep, à obéir aux caprices du Premier Peuple ; c'est aux sauvages qu'il incombe de se plier à mes décisions. Je désire que ceci soit parfaitement compris. Et tant pis si ça sous-entend une douzaine ou plus de cadavres d'indigènes. »

— « Etant donné que je ne suis pas un combattant, » observa Hein Huss, « je me tiendrai à l'arrière et je ne m'engagerai dans la nouvelle plantation que lorsque le chemin sera sûr. »

— « A votre guise. » Lord Faide rabattit la visière de son casque. « En avant ! »

La colonne s'ébranla en direction de la forêt, en suivant le chemin qu'elle avait emprunté à l'aller et qui louvoyait entre les dunes sans présenter de difficultés particulières. Lord Faide avançait en tête, flanqué de son frère Gethwin Faide et de son cousin Mauve Dermont-Faide.

La colonne se rapprocha d'un demi-mille, puis en franchit un autre. La forêt ne se trouvait plus qu'à un mille de distance. Le grand soleil était au zénith et inondait de lumière et de chaleur les épaules des soldats. L'air était chargé de la senteur onctueuse des arbres-à-épines et de l'odeur douceâtre des arbres-à-goudron. La colonne avait légèrement ralenti l'allure et les seuls bruits perceptibles étaient le cliquetis des armures, le frottement des sandales sur la mousse et le grincement et le craquement des roues des véhicules.

Lord Faide se redressa dans son char, épiant le moindre signe de manifestation hostile. Lorsque la colonne ne fut plus qu'à un demi-mille de la nouvelle plantation, les silhouettes de quelques indigènes, qui attendaient dans l'ombre des arbres à l'orée de la forêt, devinrent visibles. Lord Faide les ignora et continua d'avancer.

Le demi-mille se réduisit à un quart de mille. Au moment précis où Lord Faide se retournait pour ordonner au détachement de se mettre en ligne de file, un trou s'ouvrit dans la mousse et son frère Gethwin disparut à ses regards. Il y eut un cliquetis métallique, un choc sourd et le hennissement de douleur du cheval empalé. Gethwin poussa un hurlement sauvage lorsque le cheval se mit à ruer, l'écrasant sur les épines aiguës dont le piège était garni. Mauve Dermont-Faide, qui chevauchait près de Gethwin, ne pût contrôler sa propre monture qui bondit sur le côté de la fosse et trébucha dans un piège à ressort. De la mousse jaillit un mince tronc d'arbre équipé d'épines longues de trente centimètres, dont l'extrémité fouetta l'air

avec la vivacité d'une queue de scorpion. Les épines transpercèrent l'armure de Mauve Dermont-Faide, lui trouant la poitrine ; puis le piège, en se détendant, l'arracha de sa selle et le maintint suspendu en l'air, se débattant et hurlant, après avoir heurté au passage l'avant du char qui s'inclina dangereusement avec un gémissement de son mécanisme moteur. Lord Faide dut se cramponner au pare-brise afin d'éviter d'être jeté au sol.

La colonne s'immobilisa. Plusieurs soldats se précipitèrent vers l'excavation afin d'en extraire Gethwin Faide, mais il gisait mort six mètres en contrebas, écrasé sous son cheval. D'autres soldats dégagèrent Mauve Dermont-Faide du piège à ressort, mais lui aussi avait cessé de vivre.

Une bouffée soudaine de rage empourpra Lord Faide, qui se tourna vers la forêt. Il regarda haineusement les indigènes qui se tenaient immobiles et silencieux sous le couvert des arbres, puis fit un signe à l'adresse de Bernard, le Sergent des hommes d'armes. « Deux hommes marcheront en tête de la colonne et sonderont la mousse avec leurs lances. Que les autres arment leurs arcs et leurs arbalètes. A mon signal, vous criblerez ces démons de flèches. »

Deux soldats armés de lances remontèrent le long de la colonne et vinrent se placer devant le char. Lord Faide reprit sa place aux commandes du véhicule et leva les bras : « En avant ! »

La colonne s'ébranla. Chaque homme, l'arme haute, épiait les environs, prêt à toute éventualité. Presque aussitôt les lances des deux soldats se rompirent en déclanchant un piège à orties, une fosse remplie de feuilles dentelées dont l'extrémité comportait une poche à acide. Ils délimitèrent soigneusement l'emplacement du traquenard mortel et toute la colonne le contourna, chaque homme marchant dans les pas de celui qui le précédait.

De chaque côté du char de Lord Faide chevauchaient maintenant ses deux neveux, Scolford et Edwin. « Ces pièges, » leur dit-il d'une voix rude et tendue, « ont été creusés depuis notre dernier passage. C'est un acte de pure méchanceté. »

— « Comment expliquer alors qu'ils nous aient guidés à l'aller ? »

Lord Faide eut un sourire amer. « Ils espéraient alors que nous serions tous tués au cours de l'attaque de Ballant Keep. Nous les avons déçus. »

— « Regardez, ils portent des tubes, » dit Edwin. « Ce sont sans doute des sarbacanes. »

— « Je ne le pense pas, » répondit Scolford. « Avec quoi souffleraient-ils ? Certainement pas avec leurs ouïes, et encore moins avec leurs évents. »

— « Nous ne tarderons certainement pas à être fixés sur ce point, » dit Lord Faide. Il se dressa sur son siège et cria à l'arrière : « Tenez vos armes prêtes ! »

Archers et arbalétriers redoublèrent d'attention, prêts à décocher leurs projectiles. La colonne ralentit encore l'allure. Les hommes de tête se trouvaient maintenant à moins de cent mètres de la nouvelle plantation. Les silhouettes blanches des autochtones se déplaçaient maintenant derrière les jeunes arbres d'une manière qui suggérait l'inquiétude. Plusieurs d'entre eux levèrent leurs tubes le long desquels ils parurent regarder.

Un des tubes était pointé sur Lord Faide. Il vit un petit objet noir s'en détacher, puis s'élancer en avant en prenant graduellement de la vitesse. Il entendit en même temps un bourdonnement qui s'enfla avant de se muer en une sorte de grincement cliquetant. Lord Faide plongea derrière le pare-brise du char. Brutalement arrêté dans sa course, le projectile heurta l'épais panneau de verre avec le bruit d'une pierre lancée puis tomba sur le pont avant du véhicule. C'était un insecte noir ressemblant à une grosse guêpe, dont le dard brisé laissa échapper un liquide ocre. Ses ailes cornées battant faiblement, il regardait Lord Faide avec ses yeux noirs protubérants. Lord Faide se pencha et écrasa la créature avec son poing ganté de fer.

Derrière lui d'autres guêpes frappaient les chevaliers et les soldats. Corex Faide-Battaro en reçut une dans l'œil par l'interstice de la visière de son casque, mais les armures des chevaliers s'avérèrent être un moyen de protection efficace. Par contre, les soldats étaient presque désarmés en face de ce genre d'attaque ; sous l'impact, les guêpes s'enterraient à demi dans leur chair. Les soldats hurlaient de douleur, arrachaient les insectes et comprimaient leurs blessures avec leurs mains. Corex Faide-Battaro dégringola de son cheval en hurlant et se précipita aveuglément vers la forêt. Après quinze mètres d'une course folle, il disparut dans une trappe. Les soldats atteints par les guêpes commencèrent par se plier en deux et à tomber sur la mousse, puis, au bout de quelques secondes d'immobilité, ils bondirent sur leurs pieds et se livrèrent à de sauvages culbutes en tous sens, l'écume aux lèvres.

A l'orée de la forêt, les indigènes levèrent à nouveau leurs tubes. Lord Faide ordonna : « Criblez-les de flèches ! Tirez ! Tirez sans interruption sur ces sauvages ! »

Arcs et arbalètes se détendirent, et des douzaines de flèches et de carreaux trouèrent la chair blanche des autochtones. Quelques-uns d'entre eux chancelèrent et s'écartèrent en titubant ; les autres arrachèrent tranquillement les projectiles et les jetèrent sur le sol, ou plus simplement les ignorèrent. Fouillant dans de petits sacs qu'ils portaient à la ceinture, ils y prirent des capsules et les insérèrent au bout de leurs tubes.

« Attention aux guêpes ! » cria Lord Faide. « Protégez-vous à l'aide de vos boucliers ! Ces bêtes abominables s'y écraseront ! »

L'air s'emplit du grincement des ailes cornées. De nombreux soldats retrouvèrent assez de présence d'esprit pour suivre les instructions de Lord Faide, et parvinrent à arrêter efficacement les insectes. Les autres, saisis par la panique, reculèrent en essayant dérisoirement de se protéger avec leurs mains. Vol après vol, les guêpes foncèrent, et la colonne ne fut plus bientôt qu'un enchevêtrement confus d'hommes bondissant et se débattant.

« Les fantassins, battez en retraite ! » cria furieusement Lord Faide. « Reculez ! Les chevaliers, à moi ! »

Les hommes d'armes refluèrent le long de la piste, cherchant refuge derrière les fourgons à bagages abandonnant sur la mousse un tiers de leur effectif.

D'une voix de stentor, Lord Faide cria à ses chevaliers : « Pied à terre ! Tous derrière moi ! Protégez vos yeux ! Suivez mon char en ligne de file ! Edwin, prenez place près de moi et sondez la mousse avec votre lance. Les pièges cessent à la lisière de la forêt. Une fois que nous l'aurons atteinte, attaquez immédiatement ! »

Les chevaliers se formèrent en ligne de file derrière le char. Lord Faide mit en marche lente tandis que son parent Edwin éprouvait la mousse sur l'avant du véhicule. Les indigènes propulsèrent une douzaine de guêpes supplémentaires qui vinrent s'écraser vainement contre le métal des armures, puis ils cessèrent soudain toute activité. Impassibles, ils regardèrent la colonne de chevaliers qui approchait de l'orée de la nouvelle plantation.

La lance d'Edwin découvrit une trappe, et la colonne obliqua. Un autre piège et elle obliqua de quelques degrés supplémentaires. Une trappe à droite, puis une autre à gauche. Le seul chemin praticable conduisait directement vers un point situé à la limite de la forêt et de la nouvelle plantation, droit sur un arbre immense aux branches

énormes qui surplombait tous ses congénères. Encore vingt mètres... Encore quinze mètres... Lord Faide leva son épée.

« Préparez-vous à charger ! Tuez jusqu'à ce que vos bras vous fassent mal ! »

Un énorme craquement lui répondit. Les branches de l'arbre géant frémirent et le tronc gigantesque commença à s'incliner. Paralysés d'effroi, les chevaliers le regardèrent durant une seconde, les yeux exorbités, puis ils tentèrent furieusement de s'abriter en reculant ou en se jetant sur les côtés. Des trappes s'ouvrirent et plusieurs d'entre eux s'empalèrent sur des pieux aigus. Dans un bruit terrifiant l'arbre toucha le sol, écrasant comme des noix les corps en armure. D'un peu partout s'élevèrent des cris d'agonie, des râles, des plaintes et des gémissements.

Lord Faide avait eu la présence d'esprit de s'abriter derrière le tableau de bord de son char, mais une branche, en atteignant le véhicule, l'avait collé à la mousse. Le mécanisme moteur grondait et le premier acte instinctif de Lord Faide fut de le couper. Puis il se redressa et se dégagea avec peine de la masse du feuillage. Il se trouva nez à nez avec une face livide, et il écrasa furieusement sous son poing un œil protubérant à facettes. Tout autour de lui des chevaliers écartaient les branchages afin de se libérer. Un tiers d'entre eux avaient été victimes de pièges ou écrasés par l'arbre.

Les autochtones s'approchèrent lentement des survivants, armés d'énormes épines aussi longues que des épées, mais Lord Faide savait qu'il aurait la supériorité dans un combat au corps-à-corps. Avec un sifflement vindicatif, il bondit au milieu d'eux, brandissant son épée à deux mains comme s'il était possédé par un démon. Les chevaliers se précipitèrent derrière lui et bientôt des têtes et des membres d'autochtone jonchèrent la mousse. Les indigènes refluèrent vers la forêt, lentement et imperturbablement, sans manifester la moindre excitation. A regret, Lord Faide ordonna la cessation du combat et rappela ses chevaliers. « Plusieurs de ceux qui ont été les victimes de l'arbre et des pièges ne sont que blessés. Nous devons les secourir. »

Les branches qui maintenaient les chevaliers prisonniers furent coupées, et les blessés furent extraits du feuillage. Pour nombre d'entre eux la mousse épaisse avait amorti le choc au moment de la chute de l'arbre. Six chevaliers étaient morts et quatre autres blessés mortellement. Charitablement, Lord Faide leur administra le coup de grâce. Dix minutes plus tard, plusieurs chevaliers unissant leurs forces réussirent à libérer le char de Lord Faide de sa prison végé-

tale, sous le regard sans curiosité des indigènes massés dans la forêt. Les chevaliers brûlaient de passer à nouveau à l'attaque, mais Lord Faide ordonna la retraite. La petite troupe rejoignit sans encombre l'emplacement où s'étaient arrêtés les fourgons et les chariots.

Lord Faide ordonna une inspection des troupes. Le détachement qui avait quitté Faide Keep quelques jours auparavant avait perdu plus d'un tiers de son effectif. Lord Faide secoua furieusement la tête. Il était irritant de constater avec quelle facilité il avait été dirigé vers un piège.

Tournant les talons, il se dirigea à grandes enjambées vers les chariots des sorciers, à l'arrière du camp. Les sorciers, assis autour d'un petit feu, étaient occupés à prendre le thé.

« Lequel d'entre vous est capable d'ensorceler cette vermine blanche de la forêt ? Je veux que ces sauvages meurent tous, abattus par les maux les plus épouvantables que vous pourrez imaginer. »

Les sorciers continuèrent à siroter leur thé au milieu du silence général.

« Eh bien ? » demanda Lord Faide. « Vous n'avez pas de réponse à me donner ? Est-ce que je me fais mal comprendre ? »

Hein Huss s'éclaircit la gorge et cracha dans les flammes. « Nous comprenons parfaitement. Malheureusement, il ne nous est pas possible d'ensorceler le Premier Peuple. »

— « Pourquoi cela ? »

— « Pour des raisons d'ordre technique. »

Lord Faide connaissait la futilité de toute argumentation. « Devons-nous rentrer à Faide Keep en contournant honteusement la forêt ? Si vous n'êtes pas capable d'ensorceler les sauvages, alors sortez vos masques de démons et faites que je sois possédé. Je marcherai seul sur la forêt et ouvrirai un chemin à la pointe de l'épée. »

— « Ce n'est pas à moi de suggérer la tactique à employer, » grommela Hein Huss.

— « Parlez ! » ordonna Lord Faide. « Je vous écoute. »

— « Quelqu'un m'a fait une suggestion, et je vous la transmets. Ni mes collègues sorciers ni moi-même ne nous y associons, car elle repose sur les principes physiques les plus grossiers. »

— « Quelle est cette suggestion ? » demanda Lord Faide avec impatience.

— « Vous vous souvenez qu'au moment de l'attaque de Ballant Keep, un de mes apprentis a manœuvré inconsidérément les commandes de votre char. »

— « Oui, et je veillerai à ce qu'il reçoive la correction qu'il mérite. »

— « A la suite de ses manœuvres intempestives, le char s'est élevé haut dans les airs. La suggestion est celle-ci : nous pourrions transporter dans le char toute la réserve d'huile que nous avons dans les fourgons, et ensuite envoyer le véhicule en l'air et lui faire franchir la lisière de la nouvelle plantation. Au moment approprié, l'occupant du char viderait l'huile sur les arbres et lancerait au milieu une torche enflammée. La forêt brûlerait. Le Premier Peuple serait pour le moins déconcerté, et je suppose qu'un certain nombre d'indigènes périraient dans les flammes. »

Lord Faide fit claquer ses mains l'une contre l'autre. « Excellent ! Exécution immédiate ! » Il appela une douzaine de soldats et leur donna ses ordres. Quatre tonnelets d'huile de table, trois seaux de poix et six dames-jeannes d'alcool furent amenés des fourgons et hissés dans le char. Le mécanisme moteur grinça et protesta, et le véhicule s'affaissa presque à toucher la mousse.

Lord Faide secoua tristement la tête. « C'est une rude mission pour une relique d'un tel prix, mais le but est noble. Maintenant, où est cet apprenti ? Il faut qu'il m'indique quels sont les leviers et les boutons qu'il a manœuvrés. »

— « Je suggère que ce soit Sam Salazar qui pilote le char, » dit Hein Huss.

Lord Faide tourna la tête et regarda le jeune apprenti à la figure ronde et affable. « Ce dont nous avons besoin, c'est d'un homme capable, au jugement sain. Je me demande s'il est judicieux de lui confier cette mission. »

— « A mon sens, oui, » dit Hein Huss. « Et à propos, je vous signale que l'idée de cette manœuvre vient de lui. »

— « Très bien. Alors, monte, apprenti. Et traite mon char avec le respect qui lui est dû. Le vent souffle dans la direction de la forêt. Mets le feu aux premiers arbres, et il se propagera vers l'intérieur. La torche ? Où est la torche ? »

La torche fut apportée et assujettie au flanc du véhicule.

— « Une chose encore, » dit Sam Salazar. « J'aimerais que quelque obligeant chevalier me prête son armure, de manière que je puisse me protéger des guêpes. Autrement... »

— « Une armure ! » tonna Lord Faide. « Qu'on apporte une armure ! »

Sam Salazar s'équipa, puis abaissa la visière de son casque et grimpa dans le char. Il s'assit, regarda attentivement les boutons et les leviers dont le tableau de bord était truffé. En vérité, il ne se rappelait pas exactement ceux qu'il avait manipulés la veille. Il réfléchit, tendit le bras, poussa, tourna, tira. Le mécanisme moteur rugit et grinça follement. Le char frémit et commença à s'élever paresseusement. Il atteignit dix mètres d'altitude, puis vingt, puis trente, puis cinquante. Le vent le saisit et il se mit à dériver lentement vers la forêt. A l'orée de la nouvelle plantation, les indigènes regardaient. Plusieurs d'entre eux levèrent leur tube et en ouvrirent l'obturateur. Depuis le camp de Lord Faide, on vit les guêpes s'élever et s'écraser contre l'armure de Sam Salazar.

Le char franchit les premières rangées d'arbres et Sam Salazar entreprit de déverser l'huile par-dessus bord. En bas, les autochtones se mirent à s'agiter d'une manière désordonnée. Sam Salazar s'aperçut que le vent poussait le char trop loin à l'intérieur de la forêt ; après avoir tripoté plusieurs contrôles, il réussit à lui faire faire demi-tour. Il déversa l'huile des deux derniers tonnelets puis jeta les récipients vides par-dessus bord. Il vida ensuite les trois seaux de poix puis, imbibant un chiffon d'alcool, il l'alluma à la torche et le laissa tomber sur les arbres. Il déversa immédiatement à la suite le contenu de deux des dames-jeannes d'alcool.

Le chiffon enflammé toucha les branchages qui s'enflammèrent aussitôt. La flamme grandit et courut à travers le feuillage avec des craquements. Le char avait alors atteint une altitude de cent cinquante mètres. Sam Salazar vida ce qui restait d'alcool et jeta les dames-jeannes vides, puis il guida le char vers le camp en manœuvrant fébrilement les contrôles. Après une série de légers piqués et de balancement latéraux, le véhicule se posa sans heurts sur la mousse.

Lord Faide courut vers Sam Salazar et lui administra une formidable claque entre les deux épaules. « Excellent travail ! La forêt brûle comme de l'amadou ! »

Les hommes de Faide Keep s'approchèrent et regardèrent les flammes et la fumée qui s'élevaient très haut dans le ciel. Les indigènes reculaient hors de portée des flammes et de la chaleur en agitant les bras. En même temps qu'ils couraient, une écume d'une couleur pourpre particulière s'échappait de leurs évents par petites bouffées apparemment inutiles, comme s'il s'agissait d'une expulsion accidentelle produite par l'excitation. Les flammes, après avoir rava-

gé les premières rangées d'arbres de la forêt, atteignirent la nouvelle plantation, ronflant à travers les branchages.

« Préparez-vous au départ ! » ordonna Lord Faide. « Nous passerons immédiatement derrière les flammes, avant le retour des indigènes. »

En retrait à l'intérieur de la forêt, perchés sur des arbres, les autochtones projetaient de grands flots d'écume dans l'intention évidente de bâtir un rempart protecteur contre le feu. Les flammes atteignaient déjà le centre de la nouvelle plantation, laissant derrière elles une large bande de jeunes arbres calcinés.

« En avant ! Vite ! »

La colonne s'ébranla. Toussant au milieu de la fumée, les yeux larmoyants, chevaliers et hommes d'armes se faufilèrent entre les jeunes arbres encore en flammes et atteignirent sans encombre les dunes situées à la lisière ouest de la nouvelle plantation.

Parvenue en terrain découvert, la colonne ralentit et deux hommes armés de lances vinrent se placer en tête, sondant la mousse afin de dépister les traquenards. Lord Faide s'engagea dans leur sillage aux commandes de son char. Derrière lui venaient les chevaliers puis les hommes d'armes, suivis des fourgons à bagages. Les chariots des sorciers fermaient la marche.

Un choc sourd, un craquement, un bruit sec. D'un piège dissimulé sous la mousse, une énorme épine jaillit en tournoyant. Les deux soldats s'aplatirent vivement sur le sol et l'épine mortelle disparut en ronflant après avoir frôlé au passage le visage de Lord Faide. Presque aussitôt, un cri s'éleva à l'arrière de la colonne : « Ils nous poursuivent ! Les indigènes nous ont pris en chasse ! »

Lord Faide se retourna pour observer la nouvelle menace. Un groupe d'autochtones, fort de deux cents unités au moins, émergeait de la forêt. Ils avançaient en troupe compacte, sans hâte. Certains tenaient à la main des tubes à guêpes, les autres étaient armés de longues épines.

Lord Faide ramena son regard vers l'avant. Encore cent mètres et le détachement serait en sécurité sur un sol exempt de pièges, où il pourrait se déployer et manœuvrer. « En avant ! » cria-t-il.

La colonne se remit en marche, les fourgons à bagages et les chariots des sorciers serrant de très près l'arrière-garde des soldats. Les indigènes les suivirent à distance de leur pas tranquille.

Lorsqu'il jugea avoir atteint la zone des dunes non piégée Lord

Faide ordonna : « Vite ! Déployez les véhicules ! Ne perdez pas de temps ! »

Les soldats n'avaient pas besoin d'être exhortés. Ils se précipitèrent vers les véhicules cahotants et entreprirent de les disposer sur deux lignes parallèles rapprochées. Les soldats s'insérèrent entre les deux rangées de véhicules et les chevaux furent placés à l'arrière à l'abri des guêpes. Les chevaliers démontés s'alignèrent devant le premier rang de fourgons et de chariots. Ils regardèrent les formes blanches qui s'avançaient nonchalamment, les mains serrées sur leurs tubes à guêpes ou sur leurs épines. Des traces d'écume pourpre subsistaient aux lèvres de leurs évents latéraux.

Lord Faide marcha à grandes enjambées sur le front des chevaliers. « Tirez vos épées. Laissez-les approcher aussi près que possible, puis chargez. » Il s'engagea entre les deux rangées de véhicules et s'adressa aux soldats. « Placez-vous aux interstices. Choisissez chacun une cible. Prêts ?... Tirez ! »

Une volée de flèches s'élança en avant et les projectiles s'enfoncèrent dans les corps livides des indigènes. Avec leurs doigts en forme de ciseaux, ils les arrachèrent et les jetèrent sur la mousse sans paraître le moins du monde incommodés. Seuls deux ou trois d'entre eux montrèrent des signes de malaise et s'écartèrent du groupe en titubant. Ceux qui étaient armés de tubes levèrent leurs armes et en retirèrent les obturateurs. Une nuée d'insectes en jaillit et fonça en grinçant vers la ligne des chevaliers. Les corps noirs percutèrent les armures et tombèrent sur le sol où les chevaliers les écrasèrent sous leurs semelles.

Les soldats remirent leurs arcs et leurs arbalètes sous tension et propulsèrent une autre volée de traits, blessant plusieurs indigènes.

La troupe des attaquants, adoptant une nouvelle tactique, se développa sur une longue ligne avec l'intention évidente d'encercler Lord Faide et ses troupes. Lord Faide fit aussitôt passer la moitié de ses chevaliers à l'arrière des véhicules.

Les ailes des assaillants se rejoignirent, et le cercle commença à se resserrer. Lord Faide ordonna une charge. Les chevaliers bondirent, l'épée haute. Les indigènes firent encore deux pas en avant puis ils s'immobilisèrent. Dans leur dos, les soufflets de chair se gonflèrent et se mirent à pulser, et des flots d'écume blanche jaillirent de leurs évents. Une masse de mousse s'éleva bientôt devant eux. Les chevaliers hésitèrent puis s'arrêtèrent, frappant d'estoc et de taille dans l'écume mais ne trouvant que

le vide sous leurs coups. La masse de mousse continua à s'enfler et à repousser les chevaliers vers les fourgons et les chariots. Ils se retournèrent interrogativement vers Lord Faide.

Lord Faide brandit son épée. « Traversez l'écume ! Vite ! » Tenant son arme à deux mains, il plongea dans la masse blanche. Il heurta quelque chose qu'il sabra aveuglément, puis continua d'avancer. Presque aussitôt, il sentit qu'on lui saisissait la jambe. Déséquilibré, il tomba avec un choc à lui briser la colonne vertébrale tandis que la pointe d'une épine fouillait son armure à la recherche d'un endroit où s'enfoncer. Sauvagement, il se redressa sur les mains et sur les genoux et se précipita en avant comme un aveugle. D'énormes mains l'agrippèrent et un poids s'abattit sur ses épaules. La mousse obstruait la visière de son casque et sa respiration devint difficile. Bientôt, il se mit à suffoquer. Il se redressa en chancelant et, dans un effort désespéré, plongea vers l'air libre, entraînant les deux indigènes accrochés à lui. Il avait perdu son épée dans la bataille mais il réussit à dégainer sa dague. Les deux indigènes le lachèrent et refluèrent vers la mousse dans laquelle ils s'engloutirent.

Lord Faide regarda les flots d'écume qui atteignaient une hauteur considérable. De l'intérieur parvenaient les bruits du combat. Quelques-uns de ses chevaliers émergèrent à ses côtés à l'air libre. D'autres engloutis dans la masse blanche, appelaient à l'aide. Lord Faide cria : « Plongez dans l'écume ! Ces démons sont en train de massacrer vos camarades ! Traversez et repliez-vous vers le centre ! »

Il prit une profonde respiration puis, serrant sa dague, il plongea à nouveau dans la mousse. Plusieurs silhouettes confuses se précipitèrent vers lui. Cognant avec ses poings, taillant avec sa dague, trébuchant dans une masse de tissus vivants, il se fraya un chemin vers les chariots. Il marcha à un certain moment sur du métal, se baissa, souleva une jambe inerte bardée de fer qu'il laissa retomber avec un juron de rage. Les indigènes étaient dans son dos et une autre épine-épée fouillait son armure. Il se jeta en avant et une fois de plus émergea à l'air libre.

La majeure partie de ses chevaliers avaient réussi à rejoindre le centre. Lord Faide leur cria : « Tous à cheval ! » Abandonnant son char, il bondit lui-même sur une selle. La masse d'écume bouillonnait et se resserrait de plus en plus. Lord Faide agita le bras. « En avant ! Au galop ! Les chariots et les fourgons, suivez-nous ! Il faut traverser cette saleté ! »

Les chevaliers chargèrent, jetant leurs chevaux effrayés dans la masse d'écume mouvante. Durant de mortelles secondes, ils galopèrent au milieu d'un aveuglement blanc, avec la sensation de formes inhumaines qui se mouvaient silencieusement autour d'eux. Puis, à nouveau, ce fut l'air libre. Les véhicules apparurent presque aussitôt, suivis des soldats qui s'étaient engouffrés dans le tunnel créé devant eux.

A deux cents mètres de l'énorme nuage blanc, Lord Faide immobilisa sa monture et leva le bras. Il fit demi-tour, montra le poing et le secoua avec rage. « Mes chevaliers, mon char, mon honneur ! Je brûlerai vos forêts, je vous refoulerai jusqu'à la mer et je vous exterminerai ! Il n'y aura pas de paix pour moi tant que vous n'aurez pas totalement disparu de cette planète ! »

Il se tourna vers les survivants de son armée. « En route, » dit-il d'une voix amère. « Nous avons été vaincus. Nous rentrons à Faide Keep. »

Traduit par Marcel Battin.
Titre original : The miracle workers.

LA FIN AU PROCHAIN NUMERO

THEODORE STURGEON

Ça

Dans son étude sur Sturgeon, publiée comme préface au volume du C.L.A. rassemblant Cristal qui songe *et* Les plus qu'humains, *Sam Moskowitz cite les premières lignes de cette nouvelle en les accompagnant des commentaires suivants :*

« Tels sont les paragraphes initiaux de l'une des plus remarquables histoires jamais parues dans un magazine de science-fiction et de fantastique. Elle s'intitulait *It* et vit le jour dans le numéro d'août 1940 de *Unknown*, revue consacrée à des récits insolites en dehors de la science fiction traditionnelle. Le climat de cette introduction était destiné à présenter une forme de vie monstrueuse, une masse de putréfaction et de limon qui s'est spontanément éveillée à une vie instinctive. Bien des auteurs auparavant avaient créé des monstres et les noms de beaucoup de ces derniers étaient devenus synonymes

d'épouvante, mais aucun n'était parvenu à en camper un de façon aussi objective ni à le présenter avec une telle maîtrise de style. Mieux vaut d'ailleurs dire « styles » au pluriel, car l'auteur était un virtuose, pouvant manier à sa guise la cadence des mots, capable de modifier le ton et le rythme de ses phrases pour les accorder à sa narration. (...) Cet auteur s'appelait Theodore Sturgeon. Il n'était pas tout à fait inconnu dans le monde de la science-fiction puisque quatre histoires de lui avaient précédemment paru. (...) Ces quatre premières nouvelles de Sturgeon avaient plu mais sans créer d'impression profonde. Elles étaient dues apparemment à un jeune écrivain au caractère aimable et au style facile, qui ne visait qu'à distraire. Par contre, *It* montrait qu'un extraordinaire talent était à l'œuvre, un talent capable de produire des œuvres sérieuses d'une nature durable. Le jeune homme de vingt-deux ans qui avait écrit *It*, beau et sensible de traits, avec une mise soignée et des manières attachantes, était destiné à devenir un géant de la science-fiction et du fantastique. »

Ce jugement laisse suffisamment entendre qu'on a affaire avec ce récit, d'une part à un classique, d'autre part à une œuvre historique : celle qui imposa un jeune débutant devenu aujourd'hui un auteur hors série au nom prestigieux. Certes Sturgeon est allé par la suite beaucoup plus loin ; il s'est engagé bien plus avant dans l'évocation de son monde personnel. Il n'en reste pas moins que, malgré l'aspect encore quelque peu scolaire du présent texte, c'est déjà le meilleur de lui-même qui, pour la première fois, s'exprime ici.

P. H.

ÇA marchait dans les bois. Ce n'était pas né. Ça existait. Sous les aiguilles de pin les feux couvent, foyers ardents qui se consument sans fumée dans la terre. La chaleur, l'obscurité, la décomposition provoquent la croissance. La vie est une chose, la croissance une autre. Ça grandissait mais ce n'était pas vivant. Ça marchait sans respirer à travers bois et ça pensait, voyait, c'était hideux et fort mais ce n'était pas né et ne vivait pas. Ça grandissait et se déplaçait sans vivre.

Ça émergea en rampant de la pénombre et du terreau humide et chaud dans la fraîcheur d'un matin. C'était énorme. C'était tout couvert de bosses et de croûtes faites de sa propre horrible substance, et des fragments s'en détachaient à mesure que ça avançait, tombaient à terre et se tordaient, puis s'immobilisaient et s'enfonçaient tout pourrissants dans l'humus forestier.

Ça n'avait ni pitié, ni rire, ni beauté. Ça possédait de la force et une grande intelligence. Et... peut-être était-ce impossible à anéantir. Ça sortit en rampant de son tumulus sylvestre et resta étendu palpitant au soleil pendant un long moment. Dans la clarté dorée, ça brillait par endroits comme si c'était humide ; d'autres endroits étaient bossués et squameux. Et quels ossements lui avaient-ils donné l'apparence d'un homme ?

Ses mains à demi formées s'agitèrent laborieusement, martelèrent le sol et le tronc d'un arbre. Ça roula sur soi et se souleva sur ses coudes qui s'effritaient, ça arracha une grosse poignée d'herbes et les déchiqueta contre sa poitrine, puis s'arrêta pour contempler avec calme leur jus gris-vert. Ça se mit debout en vacillant, saisit un jeune arbre et le détruisit, pliant et repliant sur lui-même le tronc élancé, considérant avec attention les éclats de bois fibreux. Et ça couina en saisissant une bestiole des champs paralysée par la terreur, la broya avec lenteur, laissant la chair pulpeuse, le sang et la fourrure sourdre entre ses doigts, couler et pourrir sur ses avant-bras.

Ça commença à chercher.

Kimbo filait à travers les hautes herbes comme une bouffée de poussière, sa queue touffue recourbée pressée contre son dos, sa longue gueule béante. Il courait à petites foulées, jouissant de sa liberté et de la puissance de ses flancs et de ses épaules fourrées. Sa langue pendait nonchalamment sur ses babines. Ses babines étaient noires et dentelées, et chaque minuscule dentelure oscillait au rythme de son galop de chien. Kimbo était un chien dans toute l'acception du terme, un animal en pleine force.

Il sauta haut par-dessus un rocher et glapit de surprise en touchant terre car un lapin aux longues oreilles jaillit de sa cachette sous le roc. Kimbo se précipita à sa suite, grognant à chaque détente puissante de ses pattes. Le lapin bondissait juste devant lui, maintenant sa distance, les oreilles couchées sur son dos arrondi et ses petites pattes grignotant avidement le terrain. Il s'arrêta, Kimbo lui fonça dessus ; le lapin fila et plongea dans un tronc d'arbre creux. Kimbo glapit de nouveau et se précipita pour flairer le soliveau ; conscient de son échec, il ne bondit qu'une fois autour de la souche et poursuivit son chemin en courant dans la forêt. La chose qui observait dans le bois leva ses bras croûteux et attendit Kimbo.

Kimbo sentit sa présence immobile au bord du sentier. Pour lui, c'était une masse sentant la charogne où il ne faisait pas bon se rouler ; il renifla avec dédain et continua à courir pour aller plus loin.

La chose attendit qu'il soit à sa hauteur et laissa choir sur lui un lourd poing tordu. Kimbo vit venir le coup et, tout courant, se replia sur lui-même ; la main s'abattit avec une force étourdissante sur son derrière, l'envoyant bouler en glapissant le long de la pente. Kimbo se remit sur ses pattes, secoua la tête, secoua son corps avec un grognement sourd, revint à la chose silencieuse, le meurtre dans les yeux. Il avança à pas comptés, les pattes raides, la queue aussi basse que la tête et les poils hérissés de fureur autour du cou. La chose leva de nouveau les bras, attendit.

Kimbo ralentit, puis se projeta en l'air vers la gorge du monstre. Ses mâchoires se refermèrent sur cette gorge ; ses dents traversèrent une masse immonde et s'emboîtèrent en claquant, et il tomba suffoquant et grondant aux pieds de la chose. Celle-ci se pencha et frappa à deux reprises puis, quand le dos du chien fut rompu, elle s'assit à côté de lui et commença à le dépecer.

— « A dans une heure, à peu près, » dit Alton Drew en prenant son fusil dans le coin derrière la caisse à bois. Son frère rit.

— « Ce vieux Kimbo te mène par le bout du nez, Alton, » dit-il.

— « Ah ! je connais ce vieux brigand, » répliqua Alton. « Quand je le siffle pendant une demi-heure sans qu'il réponde, c'est qu'il est en difficulté ou qu'il est en arrêt devant quelque chose qui vaut la peine d'être abattu. Cette espèce de vieux malin m'appelle en ne me répondant pas. »

Cory Drew poussa un verre plein de lait vers sa fille de neuf ans et sourit. « Tu tiens autant à ce chien que moi à ma Babe. »

Babe se glissa à bas de sa chaise et courut vers son oncle. « Tu vas m'attraper le vilain bonhomme, oncle Alton ? » s'écria-t-elle de sa voie aiguë.

Le « vilain bonhomme » était une invention de Cory : c'était celui qui se cache dans les coins pour sauter sur les petites filles qui pourchassent les poulets, jouent autour des faucheuses mécaniques, projettent d'un jeune bras vigoureux des pommes vertes sur le dos des porcs pour entendre le « clac » et le grognement synchronisés ; les petites filles qui jurent avec l'accent autrichien d'un journalier naguère employé à la ferme, qui creusent des tun-

nels dans les meules de foin jusqu'à ce qu'elles s'écroulent, qui installent des écrevisses dans les seaux à lait préparés pour le lendemain et qui font galoper dans la pâture les chevaux de labour jusqu'à ce qu'ils soient en nage.

— « Reviens ici et ne t'approche pas du fusil d'oncle Alton ! » dit Cory. « Si tu vois le vilain bonhomme, Alton, renvoie-le par ici. Il a rendez-vous avec cette petite fille pour son exploit d'hier soir. » La veille, Babe avait charitablement versé du poivre sur le salègre des vaches.

— « Ne t'en fais pas, fillette, » dit son oncle en souriant, « je te rapporterai la peau du vilain bonhomme s'il ne m'attrape pas le premier. »

Alton Drew monta la sente qui menait au bois en songeant à Babe. C'était un phénomène : une enfant de fermiers archi-gâtée. Ah ! dame... c'était fatal. Ils avaient été tous deux amoureux de Clissa Drew, et elle avait épousé Cory ; ils ne pouvaient qu'aimer l'un et l'autre enfant de Clissa. Drôle de chose, l'amour. Alton était un homme, un vrai, et il analysait les choses en homme. Il réagissait à l'amour avec force et effroi. Il savait ce qu'est l'amour car il en éprouvait pour la femme de son frère et en éprouverait pour Babe aussi longtemps qu'il vivrait. Cela le guidait dans sa vie et pourtant il était embarrassé quand il y pensait. Aimer un chien est facile, parce que ce vieux brigand et vous-même pouvez vous aimer sans parler. Alton Drew ne demandait pas de parfums plus plaisants que l'odeur de la fumée d'un fusil et celle de la fourrure mouillée sous la pluie, il ne trouvait rien de plus poétique qu'un grognement de satisfaction et le cri de la bête que l'on chasse et que l'on atteint. Ce n'était pas comme l'amour pour un être humain, qui lui serrait si bien la gorge qu'il était incapable de dire des mots auxquels il n'aurait d'ailleurs pas pensé. Donc Alton aimait son chien Kimbo et sa Winchester au vu et au su de tous et laissait son amour pour les femmes de son frère, Clissa et Babe, le ronger tout doucement sans qu'il en soit fait mention.

Son regard perçant vit les empreintes fraîches dans la terre molle derrière le rocher, qui indiquaient où Kimbo avait tourné et bondi d'un même élan à la poursuite du lapin. Sans s'occuper des traces, il chercha l'endroit le plus proche pouvant servir de refuge à un lapin et avança jusqu'à la souche. Kimbo était venu là, il le constata, et était arrivé trop tard. « Quel vieil idiot tu fais, » marmotta Alton. « Tu n'attraperas jamais un lapin en le

pourchassant. Il faut que tu t'arranges pour lui couper la route. » Il émit un bizarre sifflement cadencé, persuadé que Kimbo était en train de creuser frénétiquement sous quelque souche voisine en quête d'un lapin qui se trouvait maintenant à trois comtés de là. Pas de réponse. Un peu surpris, Alton retourna au sentier. « Il n'a encore jamais fait ça, » dit-il à mi-voix. Il y avait quelque chose qui ne lui plaisait pas.

Il arma sa 32-40 et la plaça au creux de son bras. A la foire du pays, quelqu'un avait dit un jour qu'Alton Drew était capable de tirer sur une poignée de poivre et de sel lancée en l'air et d'atteindre seulement le poivre. Un jour, il avait fendu une balle sur la lame d'un couteau et éteint deux chandelles. Il n'avait rien à redouter de tout ce qu'on peut abattre d'un coup de fusil. Du moins il en était persuadé.

La chose dans les bois considéra avec curiosité ce à quoi elle avait réduit Kimbo et gémit comme Kimbo avait gémi avant de mourir. Elle resta une minute à enregistrer les faits dans son immonde esprit impassible. Le sang était chaud. Le soleil était chaud. Les choses qui remuaient et portaient de la fourrure avaient un muscle qui forçait le liquide épais à couler dans des tubes minuscules à travers leur corps. Le liquide se coagulait au bout d'un certain temps. Le liquide des choses vertes enracinées était moins épais et pour elles la perte d'un membre ne signifiait pas la perte de la vie. C'était très intéressant mais la chose, la pourriture qui avait un esprit, n'était pas satisfaite. Elle n'était pas non plus mécontente. Son impulsion accidentelle était une soif de connaissance et elle était seulement... intéressée.

L'heure s'avançait et le soleil rougeoyant s'arrêta un moment sur l'horizon accidenté, transformant les nuages en flammes renversées. Le monstre releva la tête subitement en remarquant le crépuscule. La nuit a toujours été étrange même pour ceux d'entre nous qui l'ont connue dans la vie. Elle aurait été effrayante pour le monstre s'il avait été capable de peur, mais il ne pouvait être que curieux ; il ne pouvait raisonner que d'après ce qu'il avait observé.

Que se passait-il ? Voir devenait plus difficile. Pourquoi ? Il projeta de part et d'autre sa tête informe. C'était vrai : les choses étaient indistinctes et devenaient de moins en moins discernables. Les choses changeaient de forme, prenaient une couleur nouvelle

et plus sombre. Que voyaient les créatures qu'il avait écrasées et déchiquetées ? Comment voyaient-elles ? La plus grosse, celle qui avait attaqué, s'était servi de deux organes dans sa tête. Ce devait être ça parce qu'après avoir arraché deux des pattes du chien le monstre avait frappé le museau velu — et le chien, voyant venir le coup, avait abaissé des replis de peau sur ces organes, avait fermé les yeux. Donc le chien voyait avec ses yeux. Mais ensuite, une fois le chien mort, son corps devenu immobile, des coups répétés n'avaient eu aucun effet sur les yeux. Ils étaient restés ouverts et fixes. La déduction logique, donc, c'était qu'un être qui a cessé de vivre, de respirer et de bouger perd l'usage de ses yeux. Ce devait être, en somme, que perdre la vue c'est mourir. Les choses mortes ne se promènent pas. Elles gisent par terre et ne remuent plus. Par conséquent le monstre du bois conclut qu'il devait être mort, et il s'étendit le long du sentier, non loin du cadavre démembré de Kimbo, il s'étendit et se crut mort.

Alton Drew atteignit le bois au crépuscule. Il était vraiment inquiet. Il siffla de nouveau, puis appela ; aucune réponse encore ne se fit entendre et il répéta : « Cette espèce de sac à puces n'a encore jamais fait ça » et secoua sa lourde tête. L'heure de la traite était passée et Cory avait besoin de lui. « Kimbo ! » rugit-il. L'appel se répercuta dans l'ombre. Alton remit en place le cran de sûreté de sa carabine et posa la crosse sur le sol à côté du sentier. Il s'appuya dessus, enleva son chapeau et se gratta la nuque, pensif. La crosse s'enfonça dans ce qu'il prit pour de la terre meuble ; il trébucha et posa le pied sur la poitrine de la chose qui gisait le long du sentier. Son pied s'enfonça jusqu'à la cheville dans sa masse molle en décomposition, et il jura et sauta en arrière.

— « Pouah ! Y a quelque chose de crevé là ! » Il nettoya sa botte avec une poignée de feuilles tandis que le monstre gisait dans l'obscurité grandissante, avec dans la poitrine la profonde empreinte de pied que les bords comblaient en s'effondrant. Le monstre gisait là, le contemplant vaguement de ses yeux boueux, se pensant mort à cause de l'obscurité, observant l'articulation des jointures d'Alton Drew, intrigué par cette nouvelle créature sans méfiance.

Alton prit d'autres feuilles pour nettoyer la crosse de sa cara-

bine et poursuivit sa route sur le sentier en sifflant Kimbo avec anxiété.

Clissa Drew s'encadra sur le seuil de la laiterie, très séduisante dans sa robe à carreaux rouges et son tablier bleu. Ses cheveux dorés étaient séparés par une raie au milieu et tirés en arrière pour former un épais chignon natté. « Cory ! Alton ! » appela-t-elle un peu sèchement.

— « Quoi ? » répondit Cory avec humeur depuis l'étable où il trayait l'Ayrshire. Les jets de lait qui allaient s'amenuisant giclaient avec un bruit agréable dans l'écume d'un seau plein.

— « J'ai appelé trente-six fois, » dit Clissa. « Le dîner est froid et Babe ne veut pas manger avant que vous veniez. Voyons... où est Alton ? »

Cory grommela, souleva le trépied pour l'ôter du passage, rejeta de côté l'attache et appliqua une tape sur la croupe de l'Ayrshire. La vache oscilla comme un remorqueur qui tâte le vent et sortit dans la cour en longeant bruyamment les stalles. « Pas encore rentré. »

— « Pas rentré ? » Clissa vint dans l'étable à côté de lui qui s'asseyait près de la vache suivante, appuyait le front contre son flanc chaud. « Mais, Cory, il a dit qu'il serait... »

— « Oui, oui, je sais. Il a dit qu'il serait rentré pour la traite. Je l'aï entendu. Eh bien, il n'est pas là. »

— « Et tu es obligé de... Oh ! Cory, je vais t'aider à finir. Alton serait rentré s'il l'avait pu. Peut-être qu'il... »

— « Peut-être qu'il est à l'affût d'un geai, » coupa son mari. « Lui et ce sacré chien. » Il fit un large geste d'une main pendant que l'autre continuait à traire. « J'ai vingt-six vaches à traire. J'ai des cochons à nourrir et des poules à rentrer. J'ai du foin à donner à la jument et il faut que je mette les chevaux au pré. J'ai des harnais à réparer et du fil de fer à poser dans le pacage. J'ai du bois à fendre et à ranger. » Il continua à traire en silence pendant un moment, se mordant la lèvre. Clissa se tordait les mains, cherchant quelque chose à dire pour endiguer le flot. Ce n'était pas la première fois que les chasses d'Alton perturbaient l'accomplissement du travail de la ferme. « Alors il faut que je m'en accommode. Je ne peux pas empêcher Alton de suivre ses pistes. Chaque fois que son chien lève un écureuil, je me passe de souper. J'en ai assez et... »

— « Oh ! je vais t'aider ! » dit Clissa.

Elle songeait à ce printemps où Kimbo avait tenu en respect deux cents kilos d'ourse noire en furie jusqu'à ce qu'Alton lui loge une balle dans le crâne, le jour où Babe, ayant trouvé un ourson et entrepris de le rapporter à la maison, était tombée dans une ravine et s'était blessée à la tête. On ne déteste pas un chien qui vous a sauvé votre enfant, pensait-elle.

— « Tu ne feras rien de pareil ! » grommela Cory. « Retourne à la maison. Tu y trouveras bien assez de travail. Je te rejoindrai quand je pourrai. Bon Dieu, Clissa, ne pleure pas ! Je ne voulais pas... » Il se leva et l'entoura de son bras. « Je suis à bout de nerfs, » dit-il. « Rentre, maintenant. Je ne devrais pas te parler sur ce ton. Je suis désolé. Retourne auprès de Babe. Je mettrai un terme à ces façons dès ce soir. J'en ai assez. Il y a du travail ici pour quatre fermiers, et en tout et pour tout je suis seul avec ce... ce chasseur. Va vite, Clissa. »

— « Bon, » répliqua-t-elle contre son épaule, « mais, Cory, écoute d'abord ce qu'il a à dire quand il rentrera. Il n'a peut-être pas pu revenir cette fois-ci. Peut-être qu'il... »

— « Rien qu'une balle puisse abattre n'est en mesure de faire du mal à mon frère. Il est de taille à se défendre. Il n'a aucune excuse valable cette fois. Rentre, maintenant. Fais manger la gamine. »

Clissa retourna à la maison, des rides d'inquiétude sur son jeune visage. Si Cory se disputait maintenant avec Alton et le poussait à partir, avec la sécheresse, la coopérative qui était sur le point de fermer et le reste, ils ne pourraient pas s'en tirer. Louer un journalier était hors de question. Cory devrait se tuer au travail et il n'arriverait quand même pas à tout faire. Aucun homme n'y parviendrait. Elle soupira et entra dans la maison. Sept heures et la traite pas finie. Oh ! pourquoi fallait-il qu'Alton...

Babe était couchée et il était neuf heures quand Clissa entendit dans l'appentis Cory qui lançait les tenailles dans un coin. « Alton est rentré ? » questionnèrent-ils tous les deux en même temps quand Cory pénétra dans la cuisine ; et comme elle secouait la tête il marcha d'un pas lourd vers la cuisinière, souleva un des ronds et cracha dans les braises. « Viens te coucher, » dit-il.

Elle posa sa couture et regarda son large dos. Il avait vingt-huit ans, marchait et agissait comme s'il avait dix ans de plus, avec l'apparence d'un homme qui en a cinq de moins. « Je monterai dans un instant, » dit Clissa.

Cory jeta un coup d'œil dans le coin, derrière la caisse à bois où était généralement le fusil d'Alton, puis émit un son dégoûté, indéfinissable, et s'assit pour enlever ses lourds souliers boueux.

— « Il est plus de neuf heures, » avança timidement Clissa.

Cory ne dit rien, tendit la main vers ses pantoufles.

« Cory, tu ne vas pas... »

— « Je ne vais pas faire quoi ? »

— « Oh ! rien. Je pensais seulement que peut-être Alton... »

— « Alton ! » s'exclama Cory avec fureur. « Le chien s'en va chasser le mulot. Alton s'en va chasser le chien. Maintenant, tu veux que j'aille chasser Alton. C'est ça que tu veux ? »

— « C'est seulement que... Il n'a jamais été si en retard. »

— « Non, je n'irai pas ! Partir à sa recherche à neuf heures du soir ? Il n'a pas le droit de nous faire marcher comme ça, Clissa. »

Clissa ne répondit rien. Elle alla vers la cuisinière, jeta un coup d'œil dans la lessiveuse, la poussa de côté au bout du fourneau. Quand elle se retourna, Cory avait remis sa veste et ses souliers.

— « Je savais bien que tu irais, » dit-elle. Son visage était grave mais sa voix joyeuse.

— « Je ne traînerai pas longtemps dehors, » répliqua Cory. « Je ne pense pas qu'il se soit beaucoup éloigné. Il est tard. Je n'ai pas peur pour lui mais... » Il ouvrit son fusil de chasse de calibre douze, inspecta les canons, glissa deux cartouches dans la culasse et une boîte de cartouches dans sa poche. « Ne veille pas pour m'attendre, » jeta-t-il par-dessus son épaule en sortant.

— « Je n'attendrai pas, » répliqua Clissa à la porte refermée, et elle se remit à coudre près de la lampe.

Le sentier qui gravissait la pente jusqu'au bois était très sombre quand Cory s'y engagea, scrutant l'ombre et appelant. L'air était frais et immobile, et un relent fétide de pourriture s'y faisait sentir. Cory en expira impatiemment l'odeur par les narines, l'aspira avec la bouffée suivante et jura. « Invraisemblable, » marmotta-t-il. « Un chien de chasse, ça ne chasse pas à dix heures du soir. Alton ! » appela-t-il d'une voix forte. « Alton Drew ! » Les échos lui répondirent et il entra dans le bois. La chose ramassée sur elle-même à côté de laquelle il passa dans l'obscurité l'entendit, sentit les vibrations de ses pas et ne bougea pas parce qu'elle se croyait morte.

Cory continuait à avancer, regardant devant et autour de lui, mais pas à terre puisque ses pieds connaissaient le sentier.

— « Alton ! »

— « C'est toi, Cory ? »

Cory Drew se figea sur place. Ce coin du bois était touffu et aussi noir qu'un caveau de cimetière. La voix qu'il avait entendue était étouffée, calme, pénétrante.

— « Alton ? »

— « J'ai trouvé Kimbo, Cory. »

— « Où diable étais-tu ? » cria Cory avec fureur. Il détestait cette obscurité de four ; il était effrayé par le désespoir contenu qu'il sentait dans la voix d'Alton et il craignait de ne pas être capable de garder de la colère contre son frère.

— « Je l'ai appelé, Cory. Je l'ai sifflé et ce vieux brigand ne répondait pas. »

— « Je peux en dire autant de toi, espèce de... de salaud. Pourquoi n'étais-tu pas là pour la traite ? Où es-tu ? Tu es coincé dans un piège ? »

— « Le chien n'avait jamais manqué de me répondre jusqu'à présent, tu sais, » poursuivit la voix étranglée, monotone, dans la pénombre.

— « Alton, qu'est-ce qui te prend ? Qu'est-ce que ça peut me faire que ton cabot n'ait pas répondu ? Où... »

— « Je pense que c'est parce qu'il n'était jamais mort avant, » continua Alton, refusant de se laisser interrompre.

— « *Quoi ?* » Cory fit claquer ses lèvres par deux fois, puis dit : « Alton, tu es devenu fou ? Qu'est-ce que tu racontes ? »

— « Kimbo est mort. »

— « Kim... Oh ! » Cory revoyait la scène — Babe gisant sans connaissance dans la ravine et Kimbo attaquant et harcelant une ourse monstrueuse, la tenant en respect jusqu'à l'arrivée d'Alton. « Qu'est-ce qui s'est passé, Alton ? » questionna-t-il plus calmement.

— « C'est ce que je veux découvrir. Quelqu'un l'a déchiqueté. »

— « *Déchiqueté ?* »

— « Il ne lui reste pas une seule partie du corps intacte, Cory. Pas une malheureuse jointure qui ne soit disloquée. Les tripes lui sont sorties du corps. »

— « Bon Dieu ! Un ours, tu penses ? »

— « Pas un ours, ni rien qui se déplace à quatre pattes. Il est là tout entier. Rien n'a été mangé. Celui qui a fait ça l'a

tué et l'a... mis en morceaux. »

— « Bon Dieu, » répéta Cory. « Qui est-ce qui a pu... » Il y eut un long silence, puis : « Reviens avec moi à la maison, » dit-il presque avec douceur. « Il n'y a pas de raison que tu passes la nuit à le veiller. »

— « Si. J'ai l'intention d'être là à l'aube. Je veux repérer la piste et je veux la suivre jusqu'à ce que j'aie trouvé celui qui a fait ça à Kimbo. »

— « Tu es ivre ou fou, Alton. »

— « Je ne suis pas ivre. Tu peux penser ce que tu veux pour le reste. Je ne bouge pas d'ici. »

— « Nous avons une ferme là-bas, tu te rappelles ? Je ne veux pas recommencer à traire vingt-six têtes de bétail demain matin comme je viens de le faire, Alton. »

— « Il faut bien que quelqu'un le fasse. Je ne peux pas être là-bas. Je pense qu'il faudra bien que tu t'en charges, Cory. »

— « Espèce de vaurien ! » hurla Cory. « Tu vas revenir avec moi maintenant. »

La voix d'Alton était toujours blanche, presque ensommeillée. « N'approche pas plus, mon gars. »

Cory continua à avancer vers la voix d'Alton.

— « Je t'ai dit... » (la voix était très calme maintenant) « *reste où tu es,* » Cory continua à approcher. Un cliquetis sec annonça que la 32-40 n'était plus au cran de sécurité. Cory s'arrêta.

— « Tu me braques ton fusil dessus, Alton ? » chuchota Cory.

— « Exact, gars. Je ne veux pas que tu me piétines ces empreintes. J'en aurai besoin à l'aube. »

Une minute entière s'écoula, et le seul bruit dans le noir était celui de la respiration oppressée de Cory. Finalement :

— « Moi aussi, j'ai mon fusil, Alton. Rentre. »

— « Tu ne vois pas assez pour me tirer dessus. »

— « Nous sommes à égalité. »

— « Non. Je sais exactement à quel endroit tu te tiens, Cory. Il y a quatre heures que je suis là. »

— « Mon plomb se disperse. »

— « Mon plomb tue. »

Sans un mot de plus, Cory Drew tourna les talons et repartit à grandes enjambées vers la ferme.

Noire et déliquescente, la chose gisait dans le noir, pas vivante,

ne comprenant pas la mort, se croyant morte. Les choses qui vivaient voyaient et se déplaçaient. Les choses qui n'étaient pas vivantes ne pouvaient faire ni l'un ni l'autre. Elle posait son regard fangeux sur la ligne des arbres à la crête de la colline, et tout au fond d'elle-même suintaient des pensées. Elle était ramassée sur elle-même, passant en revue les faits qu'elle venait d'acquérir, les disséquant comme elle avait disséqué des choses vivantes quand il y avait eu de la clarté, comparant, concluant, classant.

Les arbres au sommet de la pente étaient juste visibles, car leurs troncs étaient à peine un peu plus clairs que le ciel sombre derrière eux. A la fin, eux aussi disparurent et, pendant un moment, les arbres et le ciel se confondirent. La chose sut alors qu'elle était morte et, comme beaucoup d'êtres avant elle, elle se demanda combien de temps elle devrait rester dans cet état. Puis le ciel au-delà des arbres devint un peu plus clair. C'était un événement manifestement impossible, songea la chose, mais elle pouvait le voir et cela devait donc être. Les choses mortes revivaient-elles donc ? C'était curieux. Et les choses mortes qui avaient été démembrées ? Elle attendrait pour voir.

Le soleil escalada un fil de lumière. Un oiseau lança quelque part en bâillant un pépiement aigu et, tandis qu'un hibou tuait une musaraigne, un putois sautait sur une autre, afin qu'aux équipes de nuit qui dispensaient la mort succèdent sans interruption celles de jour. Deux fleurs se saluèrent altièrement, comparant leurs belles parures. Une nymphe de libellule décréta qu'elle était lasse de son air grave et fit craquer son dos pour ramper au dehors et devenir diaphane en séchant. Le premier rayon doré plongea entre les arbres, à travers les herbes, passa sur la masse dans les buissons pleins d'ombre. « Je revis, » songea la chose qui ne pouvait pas matériellement vivre. « Je vis à nouveau, car je vois clair. » Elle se dressa sur ses jambes épaisses, debout dans la lumière blonde. En quelques instants, les écailles humides qui avaient poussé pendant la nuit séchèrent au soleil et, quand la chose fit ses premiers pas, elles se desquamèrent et tombèrent comme une petite pluie. La chose gravit la pente pour chercher Kimbo, pour voir si lui aussi était de nouveau vivant.

Babe laissa le soleil entrer dans sa chambre en ouvrant les yeux. L'oncle Alton était parti — c'est la première chose qui lui

traversa l'esprit. Quand papa était rentré la veille au soir, il avait crié pendant une heure après maman. Alton était fou à lier, il avait braqué un fusil sur son propre frère. Si jamais Alton faisait seulement trois mètres sur la terre de Cory, Cory le percerait de tant de trous qu'il ressemblerait à une vieille feuille sèche. Alton était paresseux, futile, égoïste et une ou deux autres choses d'un goût douteux mais d'un pittoresque certain. Babe connaissait son père. L'oncle Alton ne serait jamais en sécurité dans ce pays.

Elle bondit hors de son lit à la façon enviable des tout jeunes enfants et courut à la fenêtre. Cory se dirigeait d'un pas lourd vers la pâture avec deux brides sur le bras, pour aller chercher l'attelage. D'en bas montaient des bruits de casseroles.

Babe plongea la tête dans la cuvette et secoua l'eau comme un terrier avant de s'essuyer. Traînant après elle chemise et salopette propres, elle se dirigea vers le haut de l'escalier, enfila la chemise et commença le rite matinal du pantalon. La descente d'une marche équivalait à l'enfilage de la jambe droite. Une autre et elle enfilait la gauche. Puis, sautant à pieds joints de marche en marche, boutonnant un bouton par marche, elle arriva en bas tout habillée et courut dans la cuisine.

— « L'oncle Alton n'est pas rentré du tout, m'man ? »

— « Bonjour, Babe. Non, chérie. » Clissa était trop silencieuse, et souriait trop, songea finement Babe. Elle n'était pas heureuse.

— « Où est-il allé, m'man ? »

— « Nous ne savons pas, Babe. Assieds-toi et mange ton petit déjeuner. »

— « Qu'est-ce que c'est, un bâtard, m'man ? » questionna soudain la petite Babe. Sa mère faillit en lâcher l'assiette qu'elle essuyait.

— « Babe ! Ne prononce jamais ce mot-là ! »

— « Oh !... bon. Pourquoi est-ce qu'oncle Alton l'est, alors ? »

— « Est quoi ? »

La bouche de Babe s'affaira vigoureusement à articuler malgré l'énorme cuillerée de bouillie d'avoine engouffrée. « Un bâta... »

— « Babe ! »

— « Oui, m'man, » répliqua Babe, la bouche pleine. « Alors pourquoi ? »

— « J'avais dit à Cory de ne pas crier hier soir, » murmura Clissa à demi pour elle-même.

— « En tout cas, je suis sûre qu'il n'en est pas un, » déclara

Babe d'un ton catégorique. « Est-ce qu'il est encore allé à la chasse ? »

— « Il est allé chercher Kimbo, chérie. »

— « Kimbo ? Oh ! maman, Kimbo est parti aussi ? Il ne rentrera pas non plus ? »

— « Non, chérie. Oh ! je t'en prie, Babe, cesse de poser des questions ! »

— « Bon. Où crois-tu qu'ils sont allés ? »

— « Dans les bois du nord. Laisse-moi tranquille. »

Babe engloutit son déjeuner. Une idée la frappa ; tout en y réfléchissant, elle mangea de moins en moins vite et regarda de plus en plus souvent sa mère par-dessous les cils de ses yeux baissés. Ce serait affreux si papa faisait du mal à l'oncle Alton. Il fallait que quelqu'un le prévienne.

Babe était à mi-chemin des bois quand la 32-40 d'Alton déclencha une cascade d'échos du haut en bas de la vallée.

Cory se trouvait dans le champ du sud, juché sur son cultivateur et jurant après son attelage gris, quand il entendit les coups de fusil. « Hoa ! » dit-il aux chevaux, et il écouta les détonations. « Un-deux-trois. Quatre, » compta-t-il. « Il a vu quelqu'un et lui a tiré dessus. Il a eu la possibilité de viser et de lui en envoyer un autre, bien placé. Mon Dieu ! » Il releva les socs du cultivateur et conduisit l'attelage dans l'ombre de trois chênes. A gestes vifs, il entrava le hongre avec une courroie de rechange et se dirigea vers les bois. « Alton est un meurtrier, » murmura-t-il, et il repartit en sens inverse pour prendre son fusil à la maison. Clissa était plantée juste devant la porte.

— « Donne-moi des cartouches ! » lança-t-il en se précipitant dans la maison. Clissa le suivit. Il bouclait sur lui l'étui de son couteau de chasse avant qu'elle eût descendu une boîte de l'étagère.

— « Cory... »

— « Tu as entendu ces détonations, non ? Alton a perdu la tête. Il ne gâche pas de plomb. Il vient de tirer sur quelqu'un, et il n'avait pas l'intention de tuer des perdrix la dernière fois que je l'ai vu. Il voulait la peau d'un homme. Passe-moi mon fusil. »

— « Cory, Babe... »

— « Garde-la ici. Bon Dieu, quelle gabegie ! Ça ne peut pas durer ! » Cory franchit le seuil en courant.

Clissa le rattrapa par le bras. « Cory, je voulais t'avertir. Babe n'est pas ici. J'ai appelé, et elle n'est pas ici. »

Le lourd visage de Cory, à l'expression vieille et jeune à la fois, se tendit. « Babe... quand l'as-tu aperçue en dernier ? »

— « Au petit déjeuner. » Clissa pleurait, maintenant.

— « Elle a dit où elle allait ? »

— « Non. Elle a posé un tas de questions à propos d'Alton et de l'endroit où il était parti. »

— « Tu lui as dit ? »

Les prunelles de Clissa se dilatèrent et elle hocha la tête en se mordant le dos de la main.

— « Tu n'aurais pas dû faire ça, Clissa, » dit-il entre ses dents serrées. Puis il courut vers les bois. Clissa le regarda partir et, à cette minute, elle se serait volontiers suicidée.

Cory courait tête haute, forçant au maximum ses jambes et ses poumons, les yeux sur le long sentier. Il monta en haletant la pente jusqu'aux bois, chercha douloureusement à retrouver son souffle après ces quarante-cinq minutes de course harassante. Il n'était même pas en mesure de remarquer l'odeur moite de pourriture déliquescente dans l'air.

Il eut conscience d'un mouvement dans un buisson à sa droite et se plaqua au sol. Luttant pour retenir sa respiration, il avança en rampant jusqu'à ce qu'il eût une vision nette. Il y avait bien quelque chose là-bas. Quelque chose de noir qui ne bougeait pas. Cory détendit complètement ses jambes et son buste, puis il leva lentement son calibre 12 jusqu'à ce que le canon fût braqué sur la chose cachée dans le buisson.

« Sortez de là ! » ordonna Cory quand il put parler.

Rien ne se produisit.

« Sortez ou je tire ! » s'exclama Cory d'une voix rauque.

Il y eut un long moment de silence, et son doigt se crispa sur la détente. « Vous l'aurez voulu, » dit-il. Comme il tirait, la chose déboula par le côté hors du couvert en hurlant.

C'était un mince petit bonhomme vêtu de noir sépulcral, et Cory n'avait jamais vu personne arborant pareil petit visage de poupon rose. Ce visage était crispé par la terreur et la souffrance. Le petit homme se releva tant bien que mal et se mit à sautiller en répétant : « Oh ! ma main ! Ne tirez plus ! Oh ! ma main ! » Il s'arrêta au bout d'un instant, quand Cory se fut redressé, et il contempla le fermier avec des yeux d'un bleu de porcelaine plein de tristesse. « Vous m'avez tiré dessus, » dit-il d'un ton de reproche

en levant une petite main ensanglantée. « Oh ! mon Dieu. »

Cory s'écria : « Qui diable êtes-vous donc ? »

L'homme perdit aussitôt le contrôle de ses nerfs, lâchant un tel flot de phrases hachées que Cory recula d'un pas et leva à demi son fusil pour se protéger. Il distinguait au passage des choses, comme : « J'ai perdu mes papiers », « Ce n'est pas moi qui ai fait ça », « C'était horrible. Horrible. Horrible », « Le mort » et « Oh ! ne tirez plus. »

Cory tenta par deux fois de le questionner, puis il s'avança et le frappa, le jetant à terre. Le bonhomme resta sur le sol en se tordant, gémissant, balbutiant et portant sa main ensanglantée à sa bouche, à l'endroit où Cory l'avait touché.

Il se retourna et s'assit sur son séant. « Ce n'est pas moi qui ai fait ça ! » dit-il dans un sanglot. « Ce n'est pas moi ! Je marchais quand j'ai entendu le fusil, puis j'ai entendu un juron et un hurlement affreux, je suis allé jeter un coup d'œil et j'ai vu le mort, alors je me suis sauvé en courant et vous êtes arrivé, alors je me suis caché et vous m'avez tiré dessus, et... »

— « *Taisez-vous !* » L'homme obéit comme si on avait tourné un commutateur. « Voyons, » reprit Cory en désignant le sentier, « vous dites qu'il y a un mort là-haut ? »

L'homme hocha la tête et commença à pleurer à chaudes larmes. Cory l'aida à se lever. « Suivez ce sentier jusqu'à ma ferme, » ordonna-t-il. « Dites à ma femme de vous panser la main. *Ne lui dites rien d'autre.* Et attendez là-bas que je revienne. Compris ? »

— « Oui. Merci. Oh ! merci. »

— « Allez-y, maintenant. » Cory lui donna une petite poussée dans la bonne direction et remonta seul le sentier, glacé de peur, jusqu'à l'endroit où il avait trouvé Alton la veille au soir.

Il l'y trouva effectivement, avec Kimbo. Kimbo et Alton avaient vécu plusieurs années ensemble dans la plus profonde amitié ; ils avaient chassé, combattu et dormi ensemble, et leurs vies étaient maintenant terminées. Ils étaient morts ensemble.

Ce qui était terrible, c'est qu'ils étaient morts de la même façon. Cory Drew était un homme fort, mais il eut un haut-le-coeur et s'évanouit quand il vit ce que la chose née de la pourriture avait fait à son frère et au chien de son frère.

⁂

Le petit homme en noir se hâta le long du sentier, geignant et tenant sa main blessée comme s'il eût aimé pouvoir boiter avec. Au bout d'un moment, le gémissement cessa et l'allure précipitée se modéra, à mesure que s'estompait la terreur panique de l'heure précédente. Il aspira profondément coup sur coup, dit : « Mon Dieu ! » et se sentit presque rasséréné. Il noua un mouchoir autour de son poignet, mais la main continua à saigner. Il essaya autour du coude, et cela lui fit mal. Alors il remit le mouchoir dans sa poche et se contenta d'agiter bêtement sa main en l'air jusqu'à ce que le sang coagule.

Ce n'était pas une blessure bien terrible. Deux grains de plomb l'avaient atteint, l'un traversant la partie charnue de son pouce et l'autre éraflant le bord du même doigt. En y réfléchissant, il ne se sentit pas peu fier d'avoir essuyé un coup de feu. Il avançait à petits pas dans le soleil matinal, éprouvant un vague sentiment de communion avec les soldats du front. « *Le sifflement plaintif des balles et des obus...* » Où avait-il lu ça ? Ah ! quel récit cela ferait ! « *Et à côté* » — que disait donc le vers ? — « *se dressait le fermier armé* ». Vraiment, les choses les plus affreuses n'arrivaient-elles pas dans les endroits les plus délicieux ? Cette forêt était charmante. Pas de cris perçants, de serpents ou de sombres menaces mystérieuses. Rien d'une forêt de contes de fées. Blessé d'un coup de fusil. Comme c'était excitant ! Il était maintenant — il se rengorgea — un gentilhomme aventurier. Il ne vit pas la grande horreur humide qui le suivait d'un pas lourd, bien que sa pestilence lui fît froncer légèrement les narines.

Le monstre avait trois petits trous rapprochés sur la poitrine et un petit trou au milieu de son front visqueux. Il avait trois perforations identiques les unes à côté des autres dans le dos et une derrière la tête. Ces marques indiquaient l'endroit où les balles d'Alton Drew étaient entrées puis ressorties. La moitié de la face informe du monstre avait été emportée, et il y avait une profonde marque en creux sur son épaule. Elle avait été faite par la crosse du fusil d'Alton Drew quand il l'avait saisie comme une massue pour frapper la chose qui ne voulait pas tomber alors qu'il lui avait logé ses quatre balles dans le corps. Quand ces choses s'étaient produites, le monstre n'avait ressenti ni souffrance ni colère. Il s'était demandé seulement pourquoi Alton Drew agissait ainsi. Maintenant, il suivait le petit homme sans se presser, calquant pas à pas son allure et laissant choir après lui des particules de pourriture.

Le petit homme continua à marcher jusqu'à ce qu'il fût sorti du bois, puis il s'adossa contre un gros arbre à la lisière de la forêt et réfléchit. Il lui était arrivé assez de choses ici. A quoi bon rester et affronter une horrible enquête sur un meurtre juste pour continuer cette vague et sotte recherche ? La rumeur prétendait qu'il y avait un vieux, vieux pavillon de chasse en ruines quelque part au coeur de cette forêt, et peut-être y aurait-il trouvé la preuve qu'il cherchait. Mais c'était une rumeur vague — assez vague pour être négligée sans regret. Se laisser embringuer dans les tracasseries administratives de ce trou de province qui suivraient certainement cette effroyable affaire du bois serait le comble de la stupidité. Donc il serait ridicule de suivre le conseil de ce fermier, d'aller à sa maison et de l'attendre. Il retournerait en ville.

Le monstre était adossé de l'autre côté du gros arbre.

Le petit homme flaira avec dégoût l'odeur insupportable de putréfaction qui l'assaillait subitement. Il voulut prendre son mouchoir, le saisit avec maladresse et le laissa choir. Comme il se penchait pour le ramasser, le bras du monstre fendit lourdement l'air à l'endroit où s'était trouvée sa tête — un coup qui aurait certainement annihilé cette protubérance au visage poupin. L'homme se redressa et aurait porté le mouchoir à son nez s'il n'avait pas été si ensanglanté. La chose derrière l'arbre releva les bras au moment précis où le petit homme jetait le mouchoir et s'engageait dans le champ, coupant à travers la campagne en direction de la route lointaine qui le ramènerait à la ville. Le monstre bondit sur le mouchoir, le ramassa, l'examina, le déchira à plusieurs reprises et inspecta ses bords déchiquetés. Puis il regarda machinalement la silhouette du petit homme qui s'amenuisait et, ne lui trouvant plus d'intérêt, retourna dans le bois.

Babe se mit à courir au pas de gymnastique en entendant les coups de feu. Il était important d'avertir l'oncle Alton de ce qu'avait dit son père, mais il était encore plus intéressant de savoir ce qu'il avait attrapé. Oh ! il avait sûrement fait mouche. Oncle Alton ne tirait jamais sans tuer. C'était bien la première fois qu'elle l'entendait tirer coup sur coup comme ça. Ce doit être un ours, songea-t-elle avec excitation, se prenant le pied dans une racine, s'étalant et se relevant d'un bond sans s'apercevoir de sa chute. Ce serait formidable d'avoir une autre peau d'ours dans sa

chambre. Où la mettrait-elle ? Peut-être qu'on pourrait la doubler et qu'elle pourrait s'en servir comme couverture. L'oncle Alton s'assiérait dessus pour lui faire la lecture le soir... Oh ! non. Non. Pas avec cette dispute entre lui et papa. Oh ! si seulement elle pouvait arranger les choses ! Elle s'efforça de presser l'allure, inquiète et réjouie d'avance, mais elle était hors d'haleine et n'avança au contraire que plus lentement.

Au sommet de la pente, à la lisière des bois, elle s'arrêta et regarda en arrière. Tout au fond de la vallée, il y avait le grand champ du sud. Elle l'examina avec soin, cherchant son père. Les nouveaux sillons se détachaient nettement des anciens et son regard perçant vit aussitôt que Cory avait quitté la ligne avec le cultivateur et avait conduit l'attelage à l'ombre des arbres sans finir son sillon. Cela ne lui ressemblait pas. Elle apercevait maintenant les chevaux, mais la combinaison bleu pâle de Cory était invisible.

La maison était plus rapprochée ; quand son regard tomba dessus, Babe s'écarta du sentier. Son père venait ; elle avait vu son fusil et il courait. Il abattait un chemin fou quand il s'y mettait. Il devait lui donner la chasse, pensa-t-elle aussitôt. Il avait dû deviner qu'elle se précipiterait vers l'endroit des détonations et il allait suivre sa piste jusqu'à l'oncle Alton et lui tirer dessus. Elle savait que son expérience d'homme des bois égalait celle d'Alton ; il repérerait certainement sa piste. Eh bien, elle allait lui jouer un tour de sa façon.

Elle suivit au pas de course la lisière du bois, en ayant soin d'enfoncer profondément ses talons dans la terre meuble. Au bout de cent mètres elle partit à angle droit dans la forêt et courut jusqu'à ce qu'elle eût trouvé une fûtaie particulièrement dense. Grimpant à un arbre comme un écureuil, elle se faufila d'un tronc à l'autre en direction du sentier qu'elle approcha d'aussi près que les arbres serrés le lui permettaient, puis elle sauta à terre avec légèreté et continua furtivement son chemin, marchant maintenant à pas de loup. Cela lui prendrait bien une heure de battre le bois pour retrouver sa trace, songea-t-elle avec fierté, et d'ici là elle rejoindrait sans peine l'oncle Alton. Elle rit toute seule en pensant à la façon dont elle s'était jouée de son père. Et le petit bruit du rire noya pour elle le bruit rauque du hurlement d'agonie que poussait au même moment Alton.

Elle rejoignit le sentier qu'elle traversa, se glissa dans les broussailles de l'autre côté. Les détonations étaient parties de

quelque part par là. Elle s'arrêta pour écouter à plusieurs reprises, puis elle entendit quelque chose venir vers elle, très vite. Elle plongea sous le couvert, terrifiée, et un petit homme poupin vêtu de noir, les yeux bleus écarquillés d'horreur, passa précipitamment près d'elle, fonçant comme un aveugle ; la serviette de cuir qu'il avait à la main s'accrocha aux branches. Elle tournoya un instant, puis tomba aux pieds de Babe. L'homme ne s'en aperçut même pas.

Babe resta figée là un long moment, puis elle ramassa le porte-documents et s'enfonça dans les bois. Les choses se succédaient trop vite pour elle. Elle voulait l'oncle Alton mais elle n'osait pas l'appeler. Elle s'arrêta de nouveau et tendit l'oreille. Derrière elle, vers la lisière du bois, elle entendit la voix de son père et une autre voix — probablement celle de l'homme qui avait perdu le porte-documents. Elle n'osa pas y aller. Remplie d'une délicieuse terreur, elle réfléchit profondément, avant de faire claquer ses doigts d'un air triomphant. Elle et Alton avaient joué bien souvent aux Indiens dans le coin ; ils avaient tout un répertoire de signaux secrets. Elle s'était exercée aux cris d'oiseaux jusqu'à devenir meilleure que les oiseaux eux-mêmes. Qu'est-ce qu'elle allait lancer ? Ah !... le cri du geai. Elle rejeta la tête en arrière et, par quelque jeune alchimie, émit un cri à vous hérisser les cheveux sur la tête qui aurait fait honneur à n'importe quel geai sous le soleil. Elle le répéta, puis le redit encore par deux fois.

La réponse fut immédiate — le cajolement du geai, l'appel proféré à quatre reprises, groupées deux par deux. Babe hocha la tête joyeusement. C'était le signal qu'ils devaient se retrouver tout de suite à l'Endroit. L'Endroit était une cachette qu'il avait découverte et partageait avec elle, et dont âme qui vive n'avait connaissance à part eux deux : un angle de rocher à côté d'un ruisseau non loin de là. Ce n'était pas tout à fait une caverne mais presque. Juste assez pour être enchanteresse. Babe s'éloigna en trottinant joyeusement vers le ruisseau. Elle savait bien que l'oncle Alton se rappellerait l'appel du geai, et ce qu'il signifiait.

Dans l'arbre qui formait une voûte au-dessus du corps éparpillé d'Alton, était juché un gros geai qui lissait ses plumes brillant au soleil. Parfaitement inconscient de la présence de la mort, ne percevant que d'une oreille distraite le cri réaliste de la petite Babe, il lança de nouveau son cajolement, quatre cris perçants groupés deux par deux.

⁂

Il fallut un bon moment à Cory pour se remettre de ce qu'il avait vu. Il se détourna et, les jambes molles, s'appuya contre un pin, la respiration haletante. Alton. C'était Alton qui gisait là, en... en morceaux.

— « Mon Dieu ! Oh ! mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu... »

Peu à peu, la force lui revint et il se contraignit à se retourner. Avançant avec précaution, il se pencha pour ramasser la 32-40. Son canon était net et luisant, mais la crosse et le fût étaient maculés d'une espèce de pourriture puante. Où avait-il déjà vu ça ? Quelque part... peu importe. Il l'essuya machinalement et jeta ensuite le mouchoir souillé. Dans son esprit couraient les paroles d'Alton (était-ce seulement hier au soir ?) : *Je veux repérer la piste et je veux la suivre jusqu'à ce que j'aie trouvé celui qui a fait ça à Kimbo.*

Cory fouilla avec répugnance jusqu'à ce qu'il eût découvert la boîte de cartouches d'Alton. La boîte était humide et poisseuse. Ce n'en était que... que mieux, pour ainsi dire. Une balle trempée du sang d'Alton était exactement ce qu'il fallait utiliser. Il s'éloigna à une courte distance, décrivit un cercle jusqu'à ce qu'il eût aperçu de profondes empreintes, puis revint.

« Je piste pour toi, frère, » murmura-t-il d'une voix épaisse, et il commença. Il suivit à travers les fourrés cette piste vacillante, étonné par la quantité d'infecte décomposition alentour, l'associant graduellement avec la chose qui avait tué son frère. Plus rien au monde n'existait pour lui que la haine et l'obstination. Se maudissant de n'avoir pas ramené Alton à la maison la veille au soir, il suivit les empreintes jusqu'à l'orée des bois. Elles le conduisirent à un gros arbre et, là, il aperçut quelque chose d'autre : les empreintes du petit homme de la ville. A côté gisaient quelques débris de linge tout déchiré et... qu'est-ce que c'était que ça ?

Une autre série d'empreintes — des petites. De petites empreintes arrondies du bout. Celles de Babe.

« Babe ! » hurla Cory. « Babe ! »

Pas de réponse. Le vent soupira. Quelque part un geai cria.

Babe s'arrêta et se retourna en entendant la voix de son père, affaiblie par la distance, perçante.

— « Qu'est-ce qu'il crie ! » s'exclama-t-elle avec délice. « Il a

l'air drôlement furieux. » Elle lui répondit irrespectueusement par un cri de geai et se hâta vers l'Endroit.

C'était un immense rocher à côté du ruisseau. Quelque soulèvement à l'ère glaciaire l'avait fendu, détachant un énorme fragment en forme de V. La partie la plus large de la fissure était au bord de l'eau et la plus étroite était cachée par des broussailles. Cela formait une petite pièce sans plafond, rugueuse, inégale, pleine de marmites et d'anfractuosités, mais cependant avec un sol tout à fait plan. L'ouverture se trouvait du côté du ruisseau.

Babe écarta les buissons et inspecta la crevasse.

« Oncle Alton ! » appela-t-elle à mi-voix. Il n'y eut pas de réponse. Ah ! bah, il ne tarderait pas. Elle se faufila à l'intérieur de la crevasse et se laissa glisser au fond.

Elle adorait cet endroit. Il était frais et abrité, et le ruisselet bavard l'emplissait de reflets dorés changeants et de joyeux murmures. Elle appela de nouveau, pour le principe, puis se percha sur une saillie pour attendre. C'est alors seulement qu'elle se rendit compte qu'elle portait toujours la serviette du petit homme.

Elle la retourna deux fois dans tous les sens, puis l'ouvrit. Elle était divisée en deux par une séparation de cuir. D'un côté, il y avait quelques papiers dans une grosse enveloppe jaune et, dans l'autre, des sandwiches, un bâton de sucre candi et une pomme. Avec la promptitude béate de la jeunesse à accepter la manne qui tombe du ciel, Babe se jeta dessus. Elle mit de côté un sandwich pour Alton, surtout parce qu'elle n'aimait pas la mortadelle très épicée qu'il y avait dedans. Le reste constitua un vrai festin.

Elle était un peu inquiète de ne pas voir arriver Alton une fois qu'elle eut fini de croquer le trognon de la pomme. Elle se leva et essaya de faire des ricochets sur l'eau tourbillonnante du ruisseau, elle se dressa en équilibre sur les mains, elle essaya de se rappeler une histoire à se raconter et elle essaya simplement d'attendre. Finalement, ne sachant plus à quel saint se vouer, elle reporta son attention sur la serviette, sortit les papiers, se blottit contre la paroi rocheuse et commença à les lire. C'était toujours une occupation.

Il y avait une vieille coupure de journal qui parlait de testaments curieux laissés par des gens. Une vieille dame avait légué un jour beaucoup d'argent à quiconque ferait le voyage aller et retour de la Terre à la Lune. Une autre avait financé un foyer pour les chats dont les maîtres et les maîtresses étaient morts.

Un homme léguait des milliers de dollars au premier qui résoudrait certain problème mathématique et démontrerait sa solution. Mais un paragraphe était souligné en bleu. Il disait :

L'un des testaments les plus étranges, et qui est encore valable, est celui de Thaddeus M. Kirk, qui mourut en 1920. Il paraît qu'il a construit un grand mausolée destiné à contenir tous les défunts de sa famille. Il fit venir de tous les coins du pays leurs cercueils pour garnir les niches appropriées. Kirk était le dernier de sa lignée ; à sa mort, il n'avait plus de parents. Son testament précise que le mausolée doit être maintenu en bon état perpétuellement et qu'une certaine somme doit être réservée comme récompense à qui rapporterait le corps de son grand-père, Roger Kirk, dont la niche est toujours vide. Quiconque trouvera ce corps aura droit à une véritable fortune.

Babe bâilla vaguement là-dessus mais continua à lire faute d'autre chose à faire. Il y avait ensuite une lettre d'affaires sur papier fort portant l'en-tête d'une étude de notaire. Le corps de la lettre disait :

En ce qui concerne votre demande à propos du testament de Thaddeus Kirk, nous sommes autorisés à dire que son grand père était un homme d'environ cinq pieds cinq pouces, dont le bras gauche avait été cassé et qui avait une plaque d'argent triangulaire fixée dans le crâne. Il n'y a aucun renseignement sur le lieu de sa mort. Il a disparu et a été déclaré légalement mort au bout d'un délai de quatorze ans.

Le montant de la récompense indiquée dans le testament, à laquelle s'ajoutent les intérêts, dépasse actuellement soixante-deux mille dollars. Cette somme sera versée à quiconque produira les restes, sous réserve que lesdits restes correspondent aux descriptions conservées dans nos archives.

Ce n'était pas tout, mais Babe trouvait cela ennuyeux. Elle passa au petit carnet de notes noir. Il n'y avait rien dedans à part le relevé au crayon, très abrégé, de visites à des bibliothèques, de citations de livres comme *Histoire des comtés de Tyler et d'Angelina* et *Histoire de la famille Kirk*. Babe rejeta ça aussi de côté. Où pouvait bien être l'oncle Alton ?

Elle commença à fredonner sur un air de sa façon *Tralala lala la la* en feignant de danser le menuet avec une jupe flottante comme une femme qu'elle avait vue au cinéma. Un froissement dans les broussailles à l'entrée de l'Endroit la fit taire. Elle leva les yeux, vit qu'elles s'écartaient. Vite, elle courut à un petit cul-de-sac dans la paroi rocheuse, juste assez grand pour s'y cacher. Elle

pouffa de rire à l'idée de la surprise que ressentirait l'oncle Alton quand elle lui sauterait dessus.

Elle entendit l'arrivant descendre en traînant les pieds la pente raide de la crevasse et prendre lourdement contact avec le sol. Il y avait quelque chose dans ce bruit... qu'est-ce que c'était ? Elle s'avisa que, bien que ce fût toute une affaire pour un gros homme comme l'oncle Alton de se faufiler par la petite ouverture dans les buissons, elle n'entendait pas de respiration lourde. Elle n'entendait même pas respirer du tout !

Babe jeta un coup d'œil dans la caverne principale et poussa un glapissement d'horreur. Ce qu'il y avait là, ce n'était pas l'oncle Alton mais une massive caricature d'homme : une chose énorme qui ressemblait à une poupée d'argile irrégulière, fabriqué avec maladresse. Elle frémissait et luisait à certains endroits, était sèche et croûteuse à d'autres. La moitié du côté inférieur gauche de la figure manquait, ce qui la rendait complètement asymétrique. On ne distinguait ni nez ni bouche, et ses yeux étaient de travers, un plus haut que l'autre, tous les deux brun sale sans blanc du tout. La créature restait parfaitement immobile à regarder Babe, son seul mouvement étant un tressaillement mécanique qui lui secouait le corps en permanence.

Elle s'interrogeait sur le bizarre petit bruit émis par Babe.

Babe recula furtivement le plus loin qu'elle put au fond d'une petite anfractuosité, son cerveau tournant en rond dans de petits cercles d'agonie. Elle ouvrit la bouche pour crier mais n'y parvint pas. Ses yeux s'exorbitèrent, son visage s'empourpra sous l'effort qui l'étranglait, et les deux cordes dorées de ses nattes se tordirent et se tortillèrent tandis qu'elle cherchait désespérément une issue. Si seulement elle était dehors — ou dans la demi-grotte triangulaire où se tenait la chose... ou encore à la maison dans son lit !

La chose avança lourdement vers elle, impassible, dans une lente progression inéluctable qui était le comble absolu de l'horreur. Babe restait les yeux écarquillés, figée sur place, les poumons paralysés et le cœur battant à ébranler le monde entier sous la montée de la terreur. Le monstre vint à l'entrée de la petite anfractuosité, essaya d'aller jusqu'à Babe et fut retenu par les parois latérales. La petite poche était tellement étroite, c'est tout juste si Babe pouvait s'y insérer. La chose sortie des bois s'évertua des épaules contre le rocher, appuyant de plus en plus fort pour atteindre Babe. La petite fille se redressa avec lenteur, si près de

la chose que sa puanteur paraissait presque tangible. Et un fol espoir surgit à travers sa peur muette. Ça ne pouvait pas l'attraper parce que c'était trop gros !

La substance des pieds du monstre s'étala peu à peu sous le formidable effort et, à l'épaule, apparut une mince fissure. Elle s'élargit quand le monstre insensible se pressa contre le roc, un gros morceau d'épaule se détacha subitement et le monstre s'insinua d'un mètre à l'intérieur avec un bruit de glaise mouillée. Il resta immobile, ses yeux bourbeux fixés sur Babe, puis leva un bras épais au-dessus de sa tête et chercha à la saisir.

Babe se tassa dans les trois centimètres de fente plus avant qu'elle ne l'aurait cru possible et l'immonde main informe effleura son dos, laissant une trace de fange sur le coton bleu de la chemise qu'elle portait. Le monstre s'élança soudain en avant et, maintenant étiré de toute sa longueur, gagna les précieux trois derniers centimètres. Une main noire saisit une de ses tresses et, pour Babe, tout devint obscur.

Quand elle revint à elle, elle était suspendue par les cheveux au bout de cette patte croûteuse. La chose la tenait haut, si bien que sa figure et la face informe ne se trouvaient pas à plus de trente centimètres l'une de l'autre. La chose la contemplait avec une légère curiosité dans le regard et la balançait avec lenteur d'avant en arrière. La souffrance causée par ses cheveux tirés réussit là où la peur avait été impuissante — elle lui donna de la voix. Babe hurla. Elle ouvrit la bouche, emplit d'air ses jeunes poumons puissants et poussa un cri. Elle maintint sa gorge dans la position du premier cri et sa poitrine s'affaira à pomper à nouveau de l'air dans la gorge figée. Ils étaient aigus, monotones et infiniment perçants, ses cris.

La chose n'en fut pas affectée. Elle continuait à la tenir en l'air et l'observait. Quand elle eut appris tout ce qu'elle pouvait de ce phénomène, elle laissa choir Babe brutalement et inspecta la demi-grotte sans plus s'occuper de la petite fille étourdie et recroquevillée sur elle-même. Elle se pencha pour ramasser le porte-documents et le déchira deux fois de suite en deux comme si c'était du papier de soie. Elle vit le sandwich que Babe avait laissé, le prit, le broya, le lâcha.

Babe ouvrit les yeux, vit qu'elle était libre ; juste au moment où la chose revenait à elle, la petite plongea entre ses jambes, sortit dans le bassin peu profond devant le rocher, le traversa en pataugeant et atteignit l'autre rive en criant. Une petite flamme

rageuse de furie brûlait en elle ; elle ramassa une pierre grosse comme un pamplemousse et la lança de toutes ses forces exacerbées. La pierre fila vite et bas, et frappa le monstre à la cheville avec un bruit mou. Il était en train de faire un pas vers l'eau ; la pierre l'atteignit alors qu'il était en position de déséquilibre et son manque de pratique l'empêcha de retrouver son aplomb. Il chancela sans bruit pendant un long moment au bord, puis s'affala dans le ruisseau en faisant rejaillir l'eau. Sans s'attarder à regarder une seconde fois en arrière, Babe s'enfuit en hurlant.

Cory Drew suivait les petits tas de pourriture qui jalonnaient en quelque sorte la piste du meurtrier et il se trouvait dans le voisinage quand il entendit le premier cri de Babe. Il se mit à courir, lâchant son fusil et tenant la 32-40 prête à tirer. Il courait si bien, aiguillonné par la terreur panique qui lui étreignait le cœur, qu'il passa devant l'énorme rocher fendu et parcourut près de cent mètres encore avant que Babe déboule dans le bassin et remonte la berge en courant. Il dut courir fort et vite pour la rattraper, parce qu'elle n'avait rien d'autre derrière elle que l'horreur sans visage de la grotte et elle n'avait qu'une idée — la fuir. Il la saisit dans ses bras, la pressa contre lui, et elle continua à hurler.

Babe ne voyait pas Cory, alors même qu'il la tenait contre lui et la réconfortait.

Le monstre gisait dans l'eau. Il n'aimait ni ne détestait ce nouvel élément. Il reposait au fond, sa tête massive à trente centimètres au-dessous de la surface, et il considérait avec curiosité les faits qu'il avait recueillis. Il y avait le petit fredon de la voix de Babe qui avait incité le monstre à inspecter la grotte. Il y avait le matériau noir du porte-documents qui avait résisté tellement plus que les choses vertes quand il l'avait déchiré. Il y avait la petite chose à deux jambes qui chantait et l'avait attiré et qui avait hurlé quand il était venu. Il y avait cette chose nouvelle froide et mouvante dans laquelle il était tombé. Elle emportait avec elle des bribes de son corps. Cela ne s'était encore jamais produit. C'était intéressant. Le monstre décida de rester pour observer cette chose nouvelle. Il ne ressentait aucun désir de se sauver ; il ne pouvait qu'être curieux.

Le ruisseau sortait de sa source en riant aux éclats et, en

s'éloignant d'elle, il faisait signe aux rayons de soleil, embrassait les bras d'eau et les ruisselets qui venaient le renforcer. Il criait et jouait avec des petites racines flottantes, secouait de-ci de-là les vairons et les têtards dans ses remous minuscules. C'était un ruisseau joyeux. Quand il arriva au bassin près du rocher fendu, il y trouva le monstre et s'affaira dessus. Il imbiba les substances fétides, aplanit et dilua les pourritures et, au-dessous de la chose, les eaux formèrent des tourbillons tout noirs de sa matière diluée. C'était un ruisseau consciencieux. Il lavait tout ce qu'il touchait, avec constance. Quand il trouvait de la saleté, il enlevait la saleté, et s'il y avait couche sur couche d'impureté, eh bien, couche par couche l'impureté était emportée. C'était un bon ruisseau. Au lieu de s'offusquer contre le poison du monstre, il s'en saisit, le dilua, le répandit en petits anneaux autour des rochers en aval et le laissa dériver jusqu'aux radicelles des plantes aquatiques, pour qu'elles puissent croître plus vertes et plus belles. Et le monstre fondit.

« Je suis plus petit, » pensa-t-il. « C'est intéressant. Je ne serais plus capable de bouger à présent. Et maintenant cette partie de moi qui pense s'en va, elle aussi. Elle cessera d'être d'ici un moment et partira à la dérive avec le reste de mon corps. Elle cessera de penser et je cesserai d'exister, et cela aussi est une chose très intéressante. »

Ainsi le monstre se diluait en polluant l'eau, puis l'eau redevint claire et lava, lava encore le squelette que le monstre avait laissé. Il n'était pas très grand, il y avait un cal sur le bras gauche où l'os s'était mal rajusté. Le soleil scintillait sur la plaque d'argent triangulaire fixée dans le crâne pâle et le squelette était maintenant très propre. Le ruisseau devait en rire pendant des années.

Ils trouvèrent le squelette, les six hommes à l'expression sévère qui étaient venus à la recherche d'un meurtrier. Personne n'avait cru Babe quand elle avait raconté son histoire, des jours plus tard. Plusieurs jours s'étaient écoulés, en effet, parce que Babe avait hurlé sept heures d'affilée sans discontinuer, puis était restée couchée comme une petite morte pendant un jour entier. Personne ne crut un mot de ce qu'elle disait parce que son histoire concernait uniquement le vilain bonhomme et que l'on savait que le vilain bonhomme était une invention de son père pour lui faire peur. Mais c'est par elle que le squelette fut découvert, si bien

que les gens de la banque envoyèrent aux Drew un chèque représentant plus d'argent qu'ils n'en avaient jamais rêvé. C'était effectivement le vieux Roger Kirk, ce squelette, encore qu'on l'eût trouvé à huit kilomètres de l'endroit où il était mort et s'était enfoncé dans le sol de la forêt, où les chaudes décompositions s'étaient amalgamées autour de son squelette avant de surgir, devenues monstre.

Ainsi les Drew eurent-ils une grange neuve et de belles têtes de bétail nouvelles, et ils engagèrent quatre journaliers. Mais ils n'avaient pas Alton. Et ils n'avaient pas Kimbo. Et Babe hurle la nuit et est devenue très maigre.

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : It.

DANIEL

WALTHER

Où guette un sphinx aux ailes en pétales d'angoisse

Avec un titre pareil, on peut tout attendre... tout attendre surtout de quelqu'un comme Walther, ce jeune homme à l'imagination enfiévrée, à l'inspiration toujours quelque peu hallucinée, qui semble écrire sous la dictée d'un délire intérieur qui l'empêche de mieux organiser sa construction et contrôler sa forme. On aime ou on n'aime pas. Nous, nous aimons (bien sûr, sinon nous ne publierions pas Walther aussi souvent). Ses textes sont inégaux, parfois rebutants, mais toujours on y retrouve cet éclairage intérieur et cet éclair de folie qui les font basculer ailleurs*, dans un univers qui n'appartient qu'à lui et qui le hante : celui de* Je me souviens du vent mauvais de l'espace, *de* Veuve-Plaine des tours chantantes, *de* La nuit du grand serpent, *un univers de science-fiction cauchemardesque et paniquant, qui semble dériver vers nous de quelque galaxie lointaine.*

A. D.

Pour Herbert W. Franke, à qui j'ai emprunté le début de cette histoire.

QUELQUE part dans la nuit cosmique, au-delà des soleils éteints, à l'orée des nuages de Magellan, somnole la Bête de l'Espace. Son grand corps impalpable qui vous arrête les mots entre les dents dérive lentement selon les invisibles courants qui frémissent dans le sombre feuillage de l'éther sidéral. La Bête de l'Espace, que les Figes ont surnommée le sphinx aux ailes en pétales d'angoisse (ce sont, vous le voyez, les fils d'un peuple de poètes), était la terreur des cosmonautes, mais aucun équipage humain n'avait encore rencontré le monstre sur sa route. Tant il est vrai que les Figes ou les Scalps (ainsi nommés à cause de leur opulente chevelure dorée, jadis objet d'un honteux trafic aujourd'hui sévèrement réprimé) sont des races plus anciennes que la nôtre, mais que la décadence a forcées à la soumission au tout-puissant Empire de Lem (Lémura) ou à la Confédération des Dix Mille Soleils dont je suis un modeste représentant. Mais nous voulions croire à un mythe comme celui des « Sargasses dévorantes » ou à une simple fiction poétique. Les Lems, qui sont nos ennemis mais avec qui nous avons signé récemment une trêve de quarante années (T.G.), se moquent bien de la Bête de l'Espace, ils sont sûrs de leur force et ne manquent pas de nous le rappeler dès que l'occasion d'un incident de frontières se présente.

Je m'appelle Caïn Zeeman et je suis officier de troisième rang sur la canonnière de surveillance *Vortex*. Ma vie est ennuyeuse et je regrette le jour où je me suis engagé sur un coup de tête dans la marine de guerre spatiale. J'ai participé à plusieurs combats contre les Lems et j'en ai rapporté la substance de nombreux et interminables cauchemars. J'ai vingt-neuf ans et encore trois années à tirer dans l'armée. Avant de partir pour batailler à gauche et à droite et ramasser quatre blessures, heureusement assez bénignes, je vivais sur Osman III, un monde au ciel grisailleux, aux mers verdâtres et aux couchers de soleil mauves. Il me semble aujourd'hui que cette planète avait du charme, mais il est vrai que la solitude invite à toutes sortes de rêveries, plus baroques et insensées les unes que les autres. Je vous laisse deviner les raisons qui m'ont poussé, il y a quelques longues, bien longues années, à chausser les bottes de plastique noir, le treillis métallisé bleu de Prusse, le casque impressionnant et les gantelets souples de la marine de guerre. Mais l'amour est un vain

mot dans une époque où existent des femmes de toutes les couleurs et des courtisanes à la morphologie des plus stupéfiantes. J'avais aimé une Lysonde, mais les Lysondes ont une fâcheuse particularité : elle ne font jamais l'amour que deux fois de suite avec le même homme et après... je ne sais pas ce qu'il est advenu de ma maîtresse d'alors. Il est vrai que les Lysondes sont interdites aux habitants humains d'Osman III et que je n'avais pas intérêt à crier mon désespoir d'amour sur les toits. Et me voici officier du troisième rang sur la canonnière *Vortex* (sept canons légers et deux imploseurs orientables... une coquille de noix...).

Le fait de rencontrer une épave flottant dans le vide dans ces parages désolés ne représente pas un événement extraordinaire. C'est arrivé à plus d'une unité de combat. D'habitude, on retrouve dans les restes de l'astronef en perdition les cadavres affreusement disloqués de l'équipage. On accuse les Lems ou les pirates orkandes mais, la plupart du temps, on préfère tirer un trait pour sauvegarder une paix précaire. Nous étions ce jour-là en mission de routine, c'est vous dire que nous ne nous attendions à rien de bien particulier et que l'ennui nous tenait au collet. Vers 17 heures (T.G.), le cerveau-sonde de bâbord signala un corps céleste flottant dans le vide et se déplaçant non dans l'hyperespace mais dans le continuum ordinaire. Nous allions passer outre quand la machine de tribord nous mit au courant d'un fait nouveau : il ne s'agissait pas d'un corps céleste quelconque mais d'un gigantesque vaisseau interstellaire. Il devait mesurer près de deux kilomètres de long, ce qui était à proprement parler fantastique ! Ni les Lems ni les Orkandes ni la Confédération ne pouvaient se targuer de posséder des appareils de cette envergure. Les sondes nous apprirent qu'il n'y avait aucune trace de vie organique ou autre à l'intérieur du vaisseau et qu'il devait s'agir selon toute vraisemblance d'une épave. Une épave de deux kilomètres de long. Dans l'espace juste un point brillant, mais pour nous un colosse de métal. Le commandant Rachid-el-Bekr ordonna aussitôt la mise en vol suspendu dans le continuum. Nous émergeâmes du brouillard à quelques centaines de milles seulement du mastodonte en perdition. Très loin à bâbord scintillaient deux soleils jumeaux.

— « Messieurs, » dit le commandant Rachid-el-Bekr en se tournant vers les cinq officiers du bord, « si nous parvenons à ramener cette machine sur Firestone IV, nous aurons peut-être un nouvel atout dans le combat qui nous oppose aux Lems et sûrement de

l'avancement, soit dit en passant. Peut-être découvrirons-nous également qu'une troisième force, autrement plus puissante que les armées de Lémura et de la Confédération réunies, nous guette à travers l'espace. De toute façon, nous allons explorer cette épave... immédiatement. »

Nous manœuvrâmes de manière à nous approcher le plus près possible de l'appareil qui s'en allait à la dérive, et il nous sembla que le ciel tout entier était soudain rempli par sa masse formidable.

Il nous fallut de longs et patients efforts pour ouvrir l'une des écoutilles, et je crois bien que nous faillîmes renoncer plus d'une fois, au cours des interminables heures qui suivirent. Le commandant, cependant, ne voulait pas démordre et il se serait fait tuer sur place plutôt que de risquer de laisser les Lems s'emparer du vaisseau inconnu. Il semblait que de la coque émanait une sorte de luminosité rose, et que ses énormes excroissances, dont nous nous expliquions mal l'usage, irradiaient des flammèches courtaudes comme les chandelles que l'on peut voir sur les vieilles images des livres oubliés. Les autres officiers voyaient l'entêtement du commandant d'un mauvais œil mais, personnellement, j'étais fasciné. Parfois, je me surprenais à fixer l'astronef géant comme s'il se fût agit d'un être vivant qui se serait défendu contre l'ingérence d'étrangers dans sa vie privée. En fait, ce balourd-là se défendait comme un lion. L'ourlet rose qui baignait le mastodonte paraissait doué d'un pouvoir hypnotique et, parfois, il me semblait discerner « au travers » de la coque un ballet fugitif de lumières.

Alors que le commandant, devant l'évident manque d'enthousiasme de ses officiers et des quatorze hommes d'équipage, allait mettre l'affaire aux voix (en effet, une certaine démocratie fait loi parmi les occupants des vaisseaux confédérés), l'un des hommes qui travaillait sur une écoutille nous fit savoir que « ça y était » ! Des friselis nerveux se mirent aussitôt à me grésiller sous les ongles, et je crus voir les parois de la baleine de métal se muer en brumes lactescentes derrière lesquelles voguaient et sautillaient des ballerines translucides. Je m'habillai. Même dans une combinaison spatiale, on a l'impression que le froid du cosmos vous donne la chair de poule. Oui, l'écoutille était ouverte et nous nous engouffrâmes dans la forteresse volante.

Notre déception — la mienne surtout — fut grande. L'engin

nous offrait de longs couloirs déserts à visiter et une multitude de détails techniques incompréhensibles même pour des pseudo-spécialistes comme nous. Cypros l'ingénieur en resta bouche bée. Je l'entendis jurer pour la première fois depuis que j'avais l'honneur de vivre enfermé avec lui dans une coque d'astronef. De temps à autre, on découvrait sur les parois des caractères parfaitement indéchiffrables qui nous prouvaient — si tant est que nous en eussions besoin — que ce mastodonte-là n'appartenait à aucune puissance militaire connue de nous. Nous nous refusions à croire que les Lems avaient fait de tels progrès à notre insu. D'ailleurs, en aurait-il été ainsi que nous l'eussions depuis longtemps appris à nos dépens. Une atmosphère d'angoisse pesait sur nos épaules. Nous craignions à chaque instant de voir apparaître dans les couloirs de l'astronef géant quelque hideux substrat d'humanité. Nous avions trop d'imagination ou plutôt nous en manquions sérieusement. Les joueurs d'univers se servent de dés pipés et s'amusent à nous perdre. Une autre question ne nous laissait pas de répit. Si ce vaisseau était véritablement une épave, qui l'avait réduit à subir ce triste sort et qu'étaient devenus ses occupants qui devaient être des cerveaux d'une vaste intelligence ? Le commandant et Cypros échangeaient de courtes conversations mais il n'en sortait rien de bien positif. Cypros levait les bras de lassitude. Je suivais mes compagnons et me sentais de plus en plus le vague à l'âme. Ce silence de sanatorium m'étouffait. Nous avions gardé nos casques mais nous avions branché nos écouteurs, et nous pouvions nous rendre compte que les bruits de nos pas étaient sensiblement atténués, comme dans un lieu où l'atmosphère se trouve très raréfiée. Parfois nous poussions une porte et découvrions des salles vides où sans doute des êtres vivants avaient évolué, mangé, travaillé, dormi, rêvé à je ne sais quoi... Ces lieux étaient l'absurde concrétisation de la mort ou plutôt, essayez de me comprendre, de l'absence de toute vie. Des couleurs comme en produisent certains rêves artificiels baignaient parfois des pièces dont nous ne pouvions nous expliquer la raison d'être. Il semblait pourtant évident que des êtres avaient séjourné dans ces lieux et que, par un phénomène mal explicable, ils avaient disparu. Pour aller où ? C'était là un point d'interrogation aussi grand que la queue d'une comète... Au fur et à mesure que nous allions plus avant dans l'exploration de l'épave, nous étions sujets à de bizarres troubles visuels nous faisant entrevoir dans les lointains de la coursive des silhouettes qui pulsaient, dansaient, vire-

voltaient et disparaissaient soudainement. Plusieurs fois, nous fîmes le geste de dégainer nos pistolets ou d'épauler nos fusils. Obscurément, malgré l'inanité de cette supposition, nous redoutions un piège des Lems. Dans certaines cabines nous découvrîmes des pièces de vêtements qui nous prouvèrent enfin que les occupants du vaisseau n'avaient aucune parenté avec notre vieil ennemi. D'après la forme de ces guenilles, nous pûmes nous faire une vague idée de la morphologie des étrangers, et j'avoue que cela ne fut pas pour nous rassurer. Nous trouvâmes également un livre de bord (nous supposâmes qu'il s'agissait d'un livre de bord, mais que pouvions-nous nous permettre d'autre que des suppositions ?), qu'il nous fut naturellement impossible de déchiffrer. Jadis sur les océans de la Terre — quand la Terre existait encore — les marins rencontraient parfois de semblables vaisseaux fantômes et ils se perdaient en conjectures. Mais sur les mers on peut gagner le large en canot de sauvetage... tandis que dans les ténèbres de l'immense océan universel, où même les galaxies et les nébuleuses spirales ne sont que de dérisoires îlots, quitter le bord, le cocon chaud de la mère-fusée, signifie la mort. Dans le poste de pilotage nous attendait une autre déception : les commandes y étaient réduites au strict minimum et on se demandait par quel prodige les Inconnus avaient réussi à guider une semblable masse avec une vingtaine de manettes, de leviers ou de boutons d'une triste teinte grisâtre. Des poètes comme les Figes nous auraient bariolé tout ça de main de maître. Nous refîmes le trajet en sens inverse et laissâmes Sem le quartier-maître et deux hommes en faction sur le vaisseau. Ils n'avaient pas l'air enchanté de leur mission mais le commandant leur promit je ne sais quoi qui leur donna un peu de cœur au ventre.

Vers 19 heures (TG), le commandant nous appela dans le poste de pilotage. Il arborait l'air grave des grands jours.

— « Asseyez-vous, messieurs, » dit-il, « nous avons à parler. »

Il nous offrit du porto et des cigarettes. Ce qui était exceptionnel.

« Je suis dans un cruel embarras, messieurs, » commença-t-il, « et je sais que vous vous trouvez dans le même cas. Il est impossible de remorquer cette chose lugubre jusqu'à Déjanire ou Firestone IV mais, d'un autre côté, je ne voudrais pas qu'une telle aubaine tombe entre les pattes des Lems. S'ils perçaient le secret de ce vaisseau-là, nous pourrions tout de suite nous acheter des chaînes et des menottes et courber l'échine. J'ai dans l'idée

que cet astronef provient d'une très lointaine galaxie et qu'il était en voyage d'exploration lorsque quelque chose l'assaillit, quelque chose de si effroyable que même ces... ces génies de la technique ont dû s'incliner. Il est peu probable que nous sachions un jour le fin mot de l'histoire. De percer le mystère de ce vaisseau nous aurait sans nul doute assuré la victoire sur les Lerñs, mais vous savez comme moi qu'il est improbable que nous l'élucidions jamais. J'ai pris sur moi de détruire cet engin, si vous m'en donnez la permission, et de faire silence sur ce que nous avons vu. Si vous êtes d'un avis contraire, je laisserai des sentinelles à bord et nous irons déposer notre rapport. Nous reviendrons et nous essayerons d'étudier ce phénomène... si nos adversaires nous en laissent le temps. Messieurs, voici des feuilles de papier. Vous y écrirez soit « oui », soit « non ». Oui ou non à la destruction de l'épave. Messieurs, j'en ai fini. »

Il y eut un moment de silence — une parcelle d'éternité congelée au-dessus de nos têtes — puis Molloy prit l'un des papiers et y inscrivit quelque chose. Nous l'imitâmes. Personnellement, j'aurais aimé voter blanc mais je voyais que tous mes collègues avaient pris leurs responsabilités. Je traçai donc un *Oui* franc et loyal sur le carré de papier blanc.

Le commandant prit les bulletins de ce vote singulier et les manœuvra comme un embryon de jeu de cartes.

« Je vous remercie, messieurs. Nous détruirons l'engin dans quelques heures. »

Une équipe spéciale plaça une kyrielle de bombes K dans divers recoins du vaisseau géant. Nos compagnons restèrent absents une couple d'heures (TG), puis nous les vîmes jaillir de l'écoutille en faisant de grands gestes maladroits dans leurs combinaisons isolantes.

— « Quoi encore ? » s'écria Cypros qui surveillait le vaisseau étranger.

— « Ouvrez vite le sas ! » hurla le chef de détachement dans l'interphone.

Nous récupérâmes La Ferrière et ses hommes dans un état voisin de la folie furieuse. Le commandant s'enferma avec les officiers dans le poste de pilotage et n'eut pas besoin de mettre La Ferrière sur la sellette pour recueillir un flot de confidences. Le lieutenant se lamenta de manière atroce et jura ses grands dieux

qu'il n'était pas victime du mal de l'espace mais qu'il avait entendu de ses oreilles — et les autres pourraient le confirmer ! — le vaisseau gémir et pleurer. Oui, gémir et balbutier des phrases entières (incompréhensibles, certes, mais formulées !) et sangloter comme seul un être humain pourrait le faire.

— « L'équipage de ce navire n'était pas *humain* ! » trancha le commandant.

— « C'était le *vaisseau qui pleurait* ! Ou alors il s'agissait d'*âmes* qui se lamentaient ! »

— « Monsieur La Ferrière, » dit le commandant, « je vous prierai de rejoindre votre cabine et de n'en sortir sous aucun prétexte, et ce jusqu'à nouvel ordre. »

Puis il offrit à l'autre un verre de porto-gin et une cigarette calmante. Il lui tapota gentiment l'épaule. « Cette chose-là nous a tous mis les idées sens dessus dessous, Monsieur La Ferrière. Allez vous reposer... et que vos hommes fassent de même... »

Le commandant se tourna vers nous dès que le lieutenant fut sorti en titubant du poste de pilotage et ordonna que l'on prît le recul nécessaire pour éviter que quelque débris de l'astronef inconnu ne nous atteignît lors de l'explosion.

Lorsque nous fûmes à bonne distance, nous guettâmes. Les hommes, comme les officiers fixaient, les yeux exorbités, ce bloc de métal flottant dans le cosmos au large d'un double soleil. Aucun de nous n'était très rassuré, et le silence qui régnait à bord du *Vortex* finit par ressembler à celui qui nous avait accueilli à notre entrée dans l'épave.

— « *Feu dans dix secondes,* » dit le cerveau-guide central.

...7, 6, 5, 4, 3, 2, 1, 0 !

On aurait dit qu'un poussin prodigieux allait éclore d'un œuf gigantesque. Le vaisseau, lointain à présent mais agrandi sur nos écrans panoramiques, s'enfla comme une pustule sur le point de crever et s'auréola d'un panache d'un rose intense. A côté de moi Cypros toussa nerveusement. Et le vaisseau pleureur explosa. Il projeta une infinité de minuscules particules de matière incandescente, qui elles-mêmes se fragmentèrent pour se dissoudre dans le creuset patient de l'éther sidéral. A la place du géant vaincu, il ne subsista bientôt plus rien d'autre qu'une petite flaque rose... semblable à un test de Rorschach... une petite flaque rose...

qui se mit à grandir...

et à grandir...

démesurément !

— « Monsieur ! » cria Cypros. « Monsieur ! »

— « Oui ? » fit le commandant.

— « Monsieur ! Voyez ce qui se passe là-bas ! »

Là-bas, le ciel se colorait en un rose malsain — un rose de sous-vêtements féminins à bon marché...

— « Incompréhensible ! »

— « Inouï ! »

— « Inexplicable ! »

— « Des fantômes, je vous dis ! »

Le ciel était une crème couleur saumon, et il se transforma peu à peu, à l'endroit où s'était désagrégée la méganef, en une masse spongieuse qui ne cessait de croître et qui étendait ses pseudopodes à travers l'espace. Quelque chose qui ressemblait à un vent violent fit trembler le *Vortex* jusque dans ses fibres d'acier. Notre astronef se mit à glisser comme s'il tournait le long d'un entonnoir. Exactement comme une fourmi qui a mis la patte sur le rebord du piège du fourmi-lion. Le fourmi-lion, c'était cette ignoble chose rosâtre qui fouillait de ses doigts informes dans la nuit universelle. Et il semblait évident qu'une gerbe de doigts roses commençait à venir droit sur nous. Le commandant donna des instructions pour que nous nous mettions en demeure de plonger dans l'hyperespace... mais seulement quand il nous en intimerait l'ordre ! Fascinés, nous continuâmes d'observer le spectacle. Le ciel finit par disparaître derrière un rideau de teinte crevette. J'étais écœuré. Une nausée m'étouffa et, quand ce fut passé, je hurlai :

— « Alors, on s'en va, oui ou non ? »

Mes compagnons fixaient les écrans panoramiques, comme s'ils assistaient à la projection d'un film passionnant qui venait d'atteindre au moment crucial de son intrigue. En fait, nous faisions partie d'un scénario dont nous n'avions pas lu la fin ! Excédé, je pris la liberté d'ordonner au cerveau-guide de nous faire changer de plan spatial *immédiatement* ! La réponse me parvint, laconique :

— « Impossible, Monsieur Zeeman, les commandes ne répondent plus ! »

Mes compagnons — y compris le commandant — fixaient toujours l'écran. Je détournai les yeux de cette ineptie rose et je fis une chose *délirante :* j'endossai une combinaison, me munis d'un

propulseur dorsal et je me fis éjecter dans l'espace par le DAS (dispositif automatique de sécurité). J'actionnai le propulseur et m'éloignai de notre vaisseau. Le pauvre vieux *Vortex* frémissait comme un poisson brillant capturé dans une invisible nasse. Il filait à présent tout droit vers le pirate rose. Je vis le *Vortex* « descendre » vers la draperie opaque et vivante qui masquait les étoiles de plus en plus vite... et s'y noyer. J'étais en train de me déplacer dans le vide sans trop de conviction lorsque le nuage rose se referma sur mes compagnons. J'arrêtai mon réacteur et je regardai, médusé. La chose purpurine entourait à présent le *Vortex* dans sa totalité, enrobant l'astronef de longs filaments vibratiles à la manière d'une actinie. Puis en quelques secondes — je crois bien que c'étaient des secondes — elle se résorba et disparut *à l'intérieur* du vaisseau. C'était fini. Je le savais. Bientôt il ne resta plus rien qu'un point brillant qui s'éloignait vers les étoiles retrouvées : le *Vortex* emportant son passager démoniaque. Très loin brillait un double soleil. Je fermai les yeux et je crois bien que j'éclatai en larmes. Pourquoi m'étais-je refusé à partager le sort de mes camarades ? De toute façon, je n'avais qu'une chance sur un nombre incroyable de millions de m'en sortir. J'étais promis à une lente agonie, la soif, la faim, puis au bout l'asphyxie, les yeux hors de la tête, la langue avalée, le terrible délire... J'espérais au moins que Dieu aurait la bonté de me faire perdre la raison avant...

Je dérivai longtemps parmi les étoiles en faisant fonctionner mon signal de détresse magnétique. Ce fut un caboteur fige qui me recueillit. On me donna à boire et je racontai pêle-mêle des histoires insensées que mes sauveteurs écoutèrent avec beaucoup de plaisir (n'ai-je pas dit qu'ils étaient des poètes ?). Ils secouaient la tête et je vis qu'il y en avait un qui notait fébrilement tout ce que je disais. « Merveilleux ! » s'écriait-il parfois. Ils étaient si passionnés par mes narrations qu'ils faillirent oublier de me donner à manger et que je manquai soudain de perdre connaissance. Les Figes ne font que peu de cas de leurs « nourritures terrestres ». Quand ils entendent des histoires, ils peuvent jeûner presque indéfiniment. Ils boivent, fument du Lé qui est une drogue véritablement digne d'être nommée hallucinogène, et écoutent et vivent positivement les récits qu'on leur conte. Parfois cela leur vaut de s'éloigner très loin de leur route et il est fort difficile de

commercer avec eux, les marchandises arrivant souvent à destination avec énormément de retard.

Au bout d'un interminable voyage — les Figes se sont toujours moqués du temps comme de la réalité ! — nous abordâmes sur Sarma, une petite planète fige. J'allai me présenter au commandant de la garnison confédérée et lui contai par le menu notre triste aventure. Il m'écouta jusqu'au bout en se rongeant nerveusement les ongles puis il me fit soumettre à toute une série de tests, et les médecins m'ordonnèrent une longue cure de repos. Malgré mes supplications, une escadrille partit à la recherche du *Vortex*. On me somma de dire *ce qui s'était réellement passé*, mais je répétai inlassablement ce qu'on nommait *ma version des événements*. Finalement, je fus mis à la retraite anticipée avec obligation de séjourner exclusivement sur Sarma. Cette condamnation à l'exil camouflée ne me dérangeait pas outre mesure. On finit par retrouver le *Vortex* et le ramener en laisse sur une des planètes majeures de la Confédération à fin d'enquête. Il n'y avait personne à bord. Il paraît que les enquêteurs se plaignirent de troubles bizarres et d'angoisses, mais on s'arrangea pour étouffer leurs dires.

Dieu seul sait ce qui va arriver maintenant. Je vis parmi les Figes et j'attends. Que la fantaisie leur prenne seulement de détruire le *Vortex*, de réveiller la Bête...

Un Fige qui est devenu mon ami m'a confié l'autre jour que la légende voulait que la Bête de l'Espace dévorât les corps des êtres vivants et s'emparât de leur âme immortelle. Ces âmes prisonnières se fondent alors en elle pour toujours. Les lamentations et les pleurs perçus par nos compagnons n'auraient été rien d'autre que les cris de ces âmes en peine...

— « Vois-tu, mon ami, » dit le Fige, les yeux perdus dans le vague, « un jour le sphinx aux ailes en pétales d'angoisse dévorera le monde où on a été assez fou pour l'amener. C'est dans l'ordre des choses, car cette Bête est insatiable. Même les Lems n'en viendraient pas à bout... »

Je songeai au *Vortex* et à cette chose rose repliée dans un recoin d'ombre, qui attendait que la vieille faim se réveillât en elle.

Le Fige se retourna vers moi :

« Nous avons depuis longtemps compris l'inanité des combats,

car nous avons pesé la valeur des choses. Nous savons que cette Bête est une des mains de la Divinité. Fume, mon frère, fume, bois, mange, fais l'amour et dors. Tâche de rêver... »

(Je ne pouvais pas lui dire que le sommeil ne m'apportait que des cauchemars où je voyais d'innombrables créatures roses sucer la moelle des soleils et engloutir des planètes entières.)

Mon ami s'allongea dans l'herbe rousse et se mit à chanter une vieille complainte qui parlait d'un rêve perdu et qu'on ne retrouverait jamais plus. Je me consolai en pensant qu'un triste jour viendrait immanquablement où les hommes et les Lems finiraient par apprendre la modestie.

HARLAN

ELLISON

L'hydre et le père Noël

Imaginez :

1 - Que le père Noël existe réellement.

2 - Qu'il soit un hyper-James Bond déguisant ses activités sous cette couverture.

3 - Qu'une Force Mauvaise ait décidé de saboter la Terre.

4 - Qu'elle ait envahi à cette fin le cerveau de six hommes de paille, devenus ainsi l'incarnation du Mal.

5 - Que les hommes en question soient six personnalités politiques qui aux yeux de l'auteur (et non de lui seul) sont aux U.S.A. le symbole de la réaction : Daley (maire de Chicago), Reagan (gouverneur de Californie), Wallace (gouverneur de l'Alabama), Johnson, Humphrey et Nixon (1).

6 - Que le père Noël-James Bond soit chargé de neutraliser ladite Force Mauvaise en annihilant successivement ces six fantoches malfaisants.

Mélangez ces ingrédients, saupoudrez d'anticonformisme agressif et d'humour explosif, et vous obtiendrez cette œuvre complètement inqualifiable, à la fois parodique et contestataire, que seul un Harlan Ellison pouvait écrire, et qui représente un de ces textes en marge dont la science-fiction moderne est de plus en plus souvent prodigue.

A. D.

---

(1) La nouvelle est écrite en 1968, avant l'élection présidentielle qui opposa ces deux derniers et se termina par la victoire du second.

C'ÉTAIT septembre et demi quand le téléphone rouge sonna. Kris s'écarta de la forme tiède et souple contre laquelle il se tassait, ventre à dos, et frotta ses yeux englués de sommeil. Une seconde sonnerie. Il ne distinguait pas l'heure au cadran lumineux de sa montre. « Qu'est-ce que c'est, chéri ? » marmonna sa blonde compagne. Troisième sonnerie. « Rien du tout, ma jolie... Dors. » Elle s'enfonça sous les couvertures tandis qu'il prenait le combiné, au milieu du quatrième et impératif appel.

— « Ouais, » fit-il, la bouche pâteuse.

A l'autre bout, une voix déclara : « Le roi de Canaan a besoin de vos services. »

Kris s'assit. « Une minute, je change de poste. » Il pressa le bouton EN ATTENTE, se glissa hors du lit tout en reposant l'appareil et partit tout nu à tâtons dans la vaste chambre plongée dans l'obscurité. Il trouva sa route jusqu'au couloir, puis dans le bureau, en effleurant les murs du bout des doigts. Il écarta la plaque de bronze, témoignage de reconnaissance du petit peuple, tourna le cadran du coffre mural et l'ouvrit. Le téléphone rouge avec son système complexe de brouillage se présenta dans l'ouverture.

Il enfonça la touche *code* du brouilleur et dit : « Le roi craint le démon et le démon craint la Croix. » Code et contre-code.

— « Kris, il s'agit de S.P.I.D.E.R., » dit la voix à l'autre bout.

— « Les salauds ! » souffla-t-il. « Où ça ? »

— « Dans plusieurs Etats. Alabama, Californie, District de Columbia, Texas... »

— « Grave ? »

— « Assez pour qu'on vous réveille. »

— « Oui, oui. Navré, mais je suis encore à moitié endormi. Quelle heure est-il ? »

— « Septembre et demie. »

Kris passa la main dans son épaisse chevelure. « Personne qui soit sur place, cette fois ? »

— « Ombilique s'en occupait. »

— « Ouais... et alors ?... »

— « Il a refait surface sur la côte de Galveston. Il devait être dans le Golfe depuis près d'une semaine. Ils lui avaient collé des charges de plastique sur la face interne des cuisses... »

— « C'est bon ! Pas de détails. Je suis déjà assez furieux qu'on m'ait sorti du lit. Y a-t-il un dossier ? »

— « Il vous attend à Hilltop. »

— « J'y vais. »

Il reposa sèchement le combiné, claqua la porte du coffre et fit pivoter le cadran. Il remit la plaque en place sur le mur et resta planté, le poing fermé appuyé sur le bronze. La faible clarté d'une lampe fluorescente restée allumée sur l'une des tables à dessin du petit peuple sculptait les traits tendus de son visage. Ses rides profondes, sa figure sans joie évoquaient l'œuvre de Giacometti. Les yeux étaient d'un bleu d'acier, plats, comme s'ils ne voyaient pas. La bouche un rien cruelle était mince comme une coupure. Il inspira profondément l'air et son corps bardé de muscles se redressa.

Alors il tendit le bras vers sa table de travail, ouvrit un tiroir et pressa en trois saccades sur un bouton secret incrusté dans le fond du tiroir. En bas, dans le labyrinthe, PoPo devait maintenant émerger de son cocon, enfiler son pagne et accrocher ses anneaux d'oreille, puis il formerait sur le clavier le code qui emplirait d'eau le sas de sortie.

— « Paix sur la Terre... » murmura Kris en se dirigeant vers la chambre et son vêtement aquatique.

PoPo attendait dans la grotte, debout sur la planche de descente près des réservoirs d'air. Kris lui adressa un signe de tête et tourna le dos. PoPo l'aida à revêtir la combinaison et, dès que Kris eut libéré l'embout, il ajusta le mélange d'oxygène. « Va-va ? » s'enquit PoPo.

— « On dirait, » répondit Kris, pressé de partir.

— « Dill-dill beaucoup chance, » dit PoPo.

— « Merci. Il va m'en falloir. » Kris pénétra rapidement dans le sas de sortie, qui avait été rempli puis vidé. Il dévissa le volant et repoussa le panneau. Quelques filets d'eau arctique coulèrent sur le sol de basalte. Il se retourna : « Surveille le fonctionnement de l'usine à jouets. Et étudie le problème du Niveau 9 avec CorLo. Je serai de retour à temps pour les vacances. » Il enjamba le seuil, pivota et ajouta : « Si tout va bien. »

— « Pas toi boum-boum, » dit PoPo.

— « Ouais, et pas de jouets guerriers pour toi non plus. » Il entra dans le sas, tourna le volant avec force pour le bloquer et fit un signe par le hublot de lucite. PoPo emplit la chambre et Kris s'en éjecta.

L'eau était noire, d'une température inférieure à zéro. La veil-

leuse de position du sous-marin était son seul réconfort. Il parvint vite au poisson d'acier et, quelques minutes après, il appareillait. Quand il eut dépassé le bord extrême de la banquise, il fit surface, transforma l'engin pour qu'il puisse voler, expulsa l'eau des ballasts pour faire sortir les flotteurs et démarra pour le décollage. Dans les airs, il poussa la vitesse jusqu'à la puissance de réaction et opéra une nouvelle transformation.

A trois cents milles derrière lui, quelque part sous l'océan Arctique, PoPo réveillait CorLo dans son cocon et lui passait un terrible savon pour avoir percé des filets au pas européen sur tous les patins à roulettes, ce qui rendait parfaitement inutiles tous les boulons de calibre américain.

Hilltop était à l'intérieur d'une montagne dans le Colorado. Le sommet s'en ouvrit, permettant à l'appareil à décollage vertical de Kris (le sous-marin sous son troisième aspect) de retomber droit sur l'aire d'atterrissage.

Le chef des missions l'attendait, avec le dossier. Kris le feuilleta à grande allure : mémoire eidétique.

— « Encore S.P.I.D.E.R., » dit-il à voix basse. Puis, d'un ton interrogateur : « Cela veut-il dire

Société pour la
Pollution,
Infection et
Destruction des
Etres et des
Ressources,

par exemple ? » Le chef de missions secoua la tête. Kris murmura : « Eh bien, qu'ont-ils trouvé de nouveau, cette fois ? Je croyais qu'on les avait mis hors de combat après cette histoire de maladie du charbon dans la Vallée des Vents. »

Le chef se renversa dans son fauteuil de plastique. Les globes de vision à facettes multiples disposés autour de la pièce arrachaient des reflets au siège et les renvoyaient sur les parois en un jeu subtil de lumières. « C'est comme vous venez de le lire. Ils se sont emparé des cerveaux de ces six hommes. Ce qu'ils comptent faire de ces fantoches, nous n'en avons pas idée. »

Kris examina la liste : « Reagan, Johnson, Nixon, Humphrey, Daley et Wallace. »

— « Nous arrivons en général à leur éviter les ennuis, à les

empêcher de se faire du mal... mais depuis que S.P.I.D.E.R. est en eux, ils sont devenus fous furieux. »

— « Je n'ai même pas entendu parler de la plupart d'entre eux. »

— « Comment l'auriez-vous pu, là-haut, à fabriquer des jouets ? »

— « C'est encore le meilleur camouflage que j'aie trouvé. »

— « Alors ne vous mettez pas en rogne sous prétexte que vous ne lisez jamais le journal. Croyez-moi sur parole : ce sont des noms dont on parle ! »

— « Que diable est-il arrivé à... machin... Willkie ? »

— « Cela n'a pas marché. »

— « S.P.I.D.ER., » répéta Kris. « Cela signifierait-il

Service
Politique
Idéologique pour la
Destruction des
Ethnies et des
Races

ou quelque chose d'approchant ? » Le chef de missions fit à nouveau un signe de dénégation, l'air un peu las.

Kris se leva et lui serra la main. « D'après le dossier, je pense que le meilleur point de départ serait ce Daley, à Chicago. »

Le chef fit un geste d'approbation. « C'est également ce qu'a déclaré le COMPdieu. Vous feriez bien de descendre voir l'armurier avant de partir. Il vous a combiné quelques nouveaux petits gadgets à surprise. »

— « Va-t-il encore falloir m'affubler de ce ridicule costume rouge ? »

— « A titre de rechange, sans doute. Mais il est encore un peu tôt pour l'habit rouge. »

— « Quelle heure ? »

— « Septembre et demie. »

Quand Kris sortit du conduit de descente, les yeux de Miss Sept-Dix-sept s'arrondirent. Il s'approcha d'elle, de ce pas souple et puissant qui le distinguait si bien des autres agents. La plupart d'entre eux ressemblaient surtout à des scribouillards rondouillards. D'ailleurs, où avait-elle pêché l'idée que l'espionnage était un travail à peu près réservé aux Adonis ? Sûrement dans le flot de mauvais romans qui encombraient les kiosques à journaux ;

quel choc elle avait éprouvé en apprenant que pincer le nerf trijumeau pour causer une douleur effarante ou annihiler un ennemi en arrondissant les paumes pour lui gifler simultanément les deux oreilles étaient des coups qu'employaient aussi bien des hommes ressemblant à des pingouins que les lauréats de « Monsieur Muscle ». Des coups tout aussi efficaces quand ils étaient portés par des boules de suif que par des statues de Rodin. Mais Kris...

Il arriva devant son bureau et la regarda en silence jusqu'à ce qu'elle détournât les yeux. Alors il lui dit : « Salut, Chan. »

Elle ne pouvait plus le regarder. C'était trop pénible. Les Bahamas. La nuit. La grosse lune suspendue au-dessus d'eux tandis que les vents nocturnes accompagnaient en un contrepoint sauvage leurs transports insensés ; les vagues folles qui se brisaient autour d'eux sur les sables argentés. L'adieu. L'attente. Le compte rendu d'en haut, signalant sa disparition au Tibet. Elle ne pouvait plus supporter tout cela... maintenant... avec lui devant elle... Sa large cicatrice blanche en travers de la poitrine, cachée en ce moment sous sa chemise, mais qu'elle connaissait néanmoins, la cicatrice laissée par le sabre de Tibor Kaszlov... elle se rappelait chaque centimètre carré de sa peau... et elle ne pouvait pas répondre.

— « Eh bien réponds, idiote ! »

Il paraissait comprendre.

Elle parla dans l'interphone. « Kris est ici, monsieur. » Le voyant rouge s'illumina sur son tableau et, sans lever les yeux, elle annonça : « L'armurier vous attend. »

Il passa devant elle, comme s'il avait l'intention de traverser le mur de pierre. Au dernier instant, la paroi glissa de côté et il disparut dans l'atelier de l'armurier. Le mur reprit sa place et Miss Sept-Dix-sept se rendit soudain compte qu'elle avait serré si fort les poings que ses ongles laqués lui avaient mis les paumes en sang.

L'armurier était un homme trapu, carré, féru de tweed et de pipes. Ses vestons étaient coupés spécialement pour lui dans Savile Row, avec de nombreuses poches pour enfermer un tas d'ustensiles de fumeur et des gadgets dont il ne se séparait jamais.

— « Content de vous voir, Kris. » Il secoua avec effusion la main de l'agent. « Hum... du harris tweed ? »

— « Non, en réalité. C'est une de ces nouvelles fibres miracle, » répondit Kris en se tournant avec souplesse pour montrer la fente du milieu, la taille cintrée, le style édouardien avec poches pla-

quées. « C'est un costume que m'a coupé mon type de Hong Kong. Cela vous plaît ? »

— « Elégant, » dit l'armurier. « Mais nous ne sommes pas ici pour comparer les avantages de nos tailleurs respectifs, n'est-ce pas ? »

Ils rirent ensemble. « Venez par ici, » dit l'armurier en s'approchant d'un râtelier mural où étaient accrochés divers objets. « Je pense que vous jugerez tout cela très intéressant. »

— « Je croyais que je n'aurais pas à utiliser le costume rouge, cette fois, » dit Kris d'un ton insolent. Ledit costume était accroché au mur.

L'armurier se retourna, l'air surpris. « Oh ? Qui vous l'a dit ? »

Kris tripota le costume d'un air absent. « Le chef de missions. »

Les coins de la bouche de l'armurier s'abaissèrent. Il prit une pipe dans la poche de sa veste et se la colla entre les dents. C'était une Sasieni Fantail avec un fourneau arrondi, qui avait bien besoin d'un déculottage. « Eh bien, disons seulement qu'il arrive au chef de missions de négliger un peu ses lignes de communication. » Il était visiblement bouleversé, mais Kris n'était pas d'humeur à se laisser embarquer dans les complications bureaucratiques.

— « Montrez-moi ce que vous avez de beau. »

L'armurier décrocha un petit objet en forme de lampe de poche très mince. Il y avait une agrafe à une extrémité, pour le porter dans la poche de sa chemise. « Je suis assez fier de ceci. Je l'appelle mon abat-jour mortel. » Il alluma sa pipe avec un briquet au butane dont il monta la flamme au bleu, juste la bonne température pour les travaux de soudure.

Kris prit le faux porte-mine et le retourna entre ses doigts. « Bien conçu. Très miniaturisé. »

L'armurier arbora l'air du monsieur qui vient d'acheter une voiture neuve et qui est sur le point de demander à son voisin combien, à son avis, il a dû la payer. « Demandez-moi à quoi ça sert. »

— « Ça sert à quoi ? »

— « Cela répand l'obscurité dans un rayon de trois kilomètres. »

— « Formidable. »

— « Je ne blague pas. Faites un peu tourner l'agrafe vers la droite... non, non, pas maintenant, bon sang ! Vous effaceriez tout Hilltop ! Quand vous serez en mauvaise passe et que vous voudrez

vous en sortir, tournez l'agrafe et hop ! Vous aurez toute la couverture voulue pour partir en douce. » L'armurier souffla un nuage de fumée dense ; c'était du *Danish Fruit Cake*, très aromatique.

Kris continuait de regarder le costume. « Et là, qu'est-ce qu'il y a de neuf ? »

L'armurier pointa le tuyau de sa pipe. C'était un de ses tics. « Eh bien, vous disposez de l'arsenal habituel, les fusées, le compacto-réacteur, le napalm, la masse d'armes, les couteaux à lancer, les lances à haute compression, les crampons de chaussures, les mitrailleuses de calibre 30, l'acide, la barbe inflammable, la poitrine qui se gonfle toujours pour faire un radeau, le lance-flammes, les explosifs plastiques, la grenade nasale en caoutchouc rouge, l'outillage de ceinture, le boomerang, le bolo, les bolas, le coupe-coupe, le matériel de crochetage des serrures, la bombe à retardement dans la boucle de ceinturon, l'appareil scuba, la caméra et le complément Xérox sur les hanches, les mitaines d'acier avec crochets rétractiles, le masque à gaz, le gaz toxique, l'anti-requins, le réchaud sterno, les rations de survie et une bibliothèque d'une centaine de grands bouquins sur microfilm. »

Kris tâta de nouveau le costume. « Plutôt lourd. »

— « Mais ce n'est pas tout, » dit l'armurier d'un ton joyeux. « Cette fois, nous nous sommes surpassés... »

— « Vous faites un boulot du tonnerre. »

— « Vous êtes trop aimable, Kris. »

— « Mais c'est ce que je pense, *vraiment* ! »

— « Bon. Ça va. Cette fois, donc, le costume est complètement automatisé et, quand vous appuyez sur le troisième bouton de la tunique, l'ensemble se gonfle, s'envole et se ferme hermétiquement pour les vols à grande altitude. »

Kris fit la grimace. « Si jamais je me renverse, je serai comme une tortue sur le dos. »

L'armurier décocha un coup de poing amical sur le haut du biceps gauche de l'agent. « Vous aimez toujours plaisanter, Kris. » Il désigna les bottes. « Des gyroscopes. Pour vous maintenir vertical en toutes circonstances. Vous ne *pouvez* pas tomber à la renverse. »

— « Oui, je suis un grand plaisantin. Et qu'avez-vous encore pour moi ? »

L'armurier s'approcha du râtelier et en décrocha un pistolet automatique. « Essayez-moi ça. »

Il pressa un bouton sur le pupitre de commande et la paroi de droite s'écarta pour découvrir un stand de tir. Les silhouettes-cibles s'alignaient au bout du tunnel.

— « Qu'est donc devenu mon Wembley ? » fit Kris.

— « Trop encombrant. Trop peu sûr. Ce que vous tenez, c'est le dernier cri. Un laser explosif Lassiter-Krupp. Sensationnel. »

Kris se campa, le flanc tourné vers les silhouettes silencieuses. Il tendit le bras droit, le bloqua, maintenu au poignet par la main gauche, et comprima la détente. Un faisceau de lumière accompagné d'un sifflement jaillit de la gueule de l'arme. Au même instant, au fond du tunnel, les dix silhouettes disparurent dans un éclair aveuglant. Des éclats de métal et des débris de muraille ricochaient en tous sens. Le fracas était assourdissant.

— « Doux Jésus, » murmura Kris en pivotant vers l'armurier qui ôtait ses lunettes de protection contre l'éblouissement. « Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu contre cette idiote d'invention ! Je ne peux pas m'en servir... Il faut que je sois subtil, circonspect, inaperçu. Ce fichu machin serait excellent pour supprimer Gibraltar, mais il est ridicule pour le combat rapproché. Tenez, reprenez-le ! »

Il tendit le pistolet à l'armurier qui protesta : « Ingrat ! »

— « Donnez-moi mon Wembley, espèce de fou ! »

— « Prenez-le. Il est là, au mur, espèce d'esclave myope de la tradition ! »

Kris empoigna l'automatique et l'abat-jour mortel. « Envoyez-moi l'habit aux bons soins de mon correspondant à Montgomery, en Alabama, » dit-il en se hâtant vers la porte.

— « Peut-être que je l'expédierai et peut-être pas, idiot congénital ! »

Kris s'immobilisa et se retourna : « Ecoutez, mon vieux ! Je ne veux pas rester ici à discuter de puissance de feu avec vous. Il faut que je sauve le monde ! »

— « Héros de mélodrame ! Fumiste ! Réactionnaire ! »

— « Imbécile heureux ! Et je le déteste, votre foutu tromblon, voilà ! J'ai horreur de ce truc bruyant et stupide ! »

Il parvint au mur qui s'écarta et il fonça. Juste avant que le panneau se referme, l'armurier jeta sa pipe par terre, l'écrasa sous sa semelle et hurla : « Et vous me dégoûtez avec votre veston de tantouze ! »

⁂

Chicago, vu de Shore Drive, ressemblait à un immense dépôt d'ordures en cours d'incinération. Il y avait de nouveau des bagarres dans le quartier sud. De la direction d'Evanston et de Skokie, s'élevaient deux spirales jumelles de fumée noire et dense. A Evanston, le D.A.R. pillait et incendiait ; à Skokie, le D.A.R. s'était uni aux femmes de la W.C.T.U. d'Evanston pour raser les bureaux d'un éditeur de pornographie bon marché. La ville devenait démente.

Kris conduisit la Maserati de louage jusqu'à Ohio Street, vira à droite sur la rampe descendante du motel et laissa la voiture aux soins de l'employé. Il ne prit que son porte-documents et s'engagea dans l'escalier d'incendie qui menait au rez-de-chaussée de l'établissement. Toutefois, une fois dans la cage d'escalier, il se tourna vers la paroi nue, activa son signaleur sonique, et le mur pivota devant lui. Il bondit à l'intérieur, referma la cloison et jeta le porte-documents sur le grand lit. La lumière EN ATTENTE brillait sur la télévision en circuit fermé. Il mit le contact, se planta devant la caméra et eut le plaisir de constater que sa correspondante de Chicago, Frieda, portait de nouveau les cheveux longs.

— « Salut, Dix-Dix-neuf, » dit-il.

— « Salut, Kris. Soyez le bienvenu dans la Cité des Vents. »

— « Vous avez de gros ennuis, paraît-il. »

— « Quand désirez-vous commencer ? J'ai repéré Daley. »

— « Quand puis-je l'approcher ? »

— « Ce soir. »

— « Cela suffira. Que faites-vous pour l'instant ? »

— « Pas grand-chose. »

— « Où êtes-vous ? »

— « Dans le hall. »

— « Arrivez ! »

— « En plein après-midi ? »

— « Un esprit sain dans un corps sain ! »

— « Alors, dans dix minutes. »

— « Portez la *Réplique*. »

Entièrement vêtu de noir, le Wembley dans un étui mexicain inversé, la crosse sortant de sous l'aisselle gauche, Kris rampa dans l'espace découvert entre la clôture électrifiée et l'usine trapue et sombre, se mouvant des bras et des jambes comme un crabe, à la manière traditionnelle du fantassin.

A l'intérieur de cette bâtisse, le matériel de pistage de Dix-Dix-neuf avait repéré Daley. Il y avait près de deux jours qu'il s'y tenait, même pendant les émeutes.

Kris avait demandé à Frieda ce qu'il fabriquait dans cette usine. Elle l'ignorait. Toute la bâtisse était inerte, impénétrable à toutes les sondes qu'elle avait essayées. Mais c'était une affaire liée à S.P.I.D.E.R., de toute façon... cela, c'était une certitude absolue. Pour qu'un homme dans la position de Daley soit ainsi enfermé, alors que sa ville partait en flammes... c'était une certitude absolue.

Kris parvint au pied de l'usine. Il se glissa le long de la muraille jusqu'à un point d'où il voyait les fenêtres noircies de l'aile, au-dessus de lui. Elles étaient à une trentaine de centimètres au-dessus de sa tête. Pas de prise pour l'escalade. Il fallait sauter et crever la croisée. Il prit trois profondes inspirations, tira le Wembley de son étui, déroula le ruban collant fixé à la crosse, puis, avec le même ruban, il assujettit l'arme dans sa paume, en bonne position. Ensuite trois nouvelles inspirations profondes. Les pieds calés, il prit un départ foudroyant, courut sur une dizaine de mètres dans l'espace dénudé, vira, puis se précipita vers l'usine. Juste devant la muraille, il plia fortement les genoux, prit son élan et croisa les bras devant sa tête à l'instant même où il heurtait le vitrage.

Il pénétra dans le bâtiment en décrivant une courbe, accomplit un saut périlleux et atterrit les genoux encore pliés, absorbant le choc dans les hanches. Des débris de verre retombaient en tintant tout autour de lui, son costume noir avait une déchirure irrégulière en travers la poitrine. Son bras droit se tendit, bien raide, avec le Wembley au bout.

L'usine s'illumina d'un seul coup. Kris saisit toute la scène en un seul coup d'œil.

Daley était penché sur un mécanisme d'horlogerie compliqué, haut placé sur une sorte d'estrade, au fond de la salle. Le matériel à lumière noire disséminé un peu partout luisait encore d'un violet maléfique. Trois hommes, vêtus de combinaisons collantes d'un vert pâle, s'avançaient déjà vers lui, en ôtant leurs grosses lunettes de protection. Un quatrième avait encore la main sur le rupteur à lames qui avait éclairé l'intérieur. Et il y avait bien plus...

Kris vit de grands serpents de tuyauteries qui partaient de la mécanique de Daley pour ramper sur le sol jusqu'à des bouches ménagées dans les murs. Un système de soufflerie, énorme et massif, dominait un des murs. Des cuves emplies d'un fluide

sombre et bouillonnant — on eût dit de la fumée liquide — s'alignaient derrière l'estrade.

— « Arrêtez-le ! » hurla Daley.

Kris ne disposait que d'une fraction de seconde avant que les hommes fussent sur lui. En ce bref instant, il décida d'affermir sa décision devant ce qui allait certainement se passer. Dans chaque mission, il avait toujours connu cet instant et avait toujours dû se prouver que ce qu'il devait faire était justifié, si brutal que ce fût. Il choisit donc à ce moment de regarder Daley : et sa résolution fut encore plus confirmée qu'il ne l'eût espéré. C'était un méchant vieillard. Ce qui aurait pu devenir une vieillesse généreuse chez un autre s'était durci en des traits d'une laideur inexprimable. Cet homme était le mal incarné. Entièrement possédé par S.P.I.D.E.R.

Les trois hommes en vert approchaient lourdement. Des individus de haute taille, aux muscles épais, aux visages assombris d'intentions mauvaises. Kris fit feu. Il cueillit le premier au ventre, le faisant reculer en tournoyant pour heurter un de ses camarades qui tenta de l'esquiver mais s'écroula dans un désordre de bras et de jambes tandis que le premier homme vert expirait. Kris pompa trois pruneaux dans le tas, et les bras et jambes cessèrent de bouger, à part quelques frémissements. Le troisième homme rompit sur le côté pour s'efforcer de plaquer Kris, qui recula d'un pas et lui tira en pleine figure. L'individu vert se ramollit comme une poupée de son, s'agenouilla de façon grotesque, puis s'écroula dans la viande hachée qui lui servait de tête l'instant d'avant.

Comme si le sort de ses compagnons l'eût laissé totalement indifférent, le quatrième homme tendit en avant les deux bras — tel un zombie — et se dirigea vers Kris d'un pas titubant. L'agent s'en débarrassa du premier coup.

Il se tourna alors vers Daley.

L'homme braquait une arme d'apparence terrible, avec un canon aminci, percé d'un trou d'aiguille. Kris se jeta à terre, sur le côté. L'arme de Daley ne brûla donc qu'un espace vide avec son faisceau d'énergie écarlate et sifflante. Kris roula, roula, roula jusqu'au système de soufflerie. Puis il se releva, le Wembley ajusté, et cria : « Ne m'y forcez pas, Daley ! »

L'arme bougea dans la main de Daley, se braqua sur Kris qui tira au même instant. L'arme étrange se fracassa sous l'impact de la balle enrobée d'acier et Daley tomba de l'estrade, à la renverse.

Kris fut aussitôt sur lui.

Il le releva, le plaqua contre l'estrade et lui appliqua à un point précis de la dépression claviculaire un paralyseur à deux branches avant qu'il eût repris son souffle. La bouche de Daley s'ouvrit sous le coup de la douleur, mais il ne pouvait parler. Kris le hissa sur le piédestal, un peu plus durement que nécessaire, et le jeta au pied du mécanisme d'horlogerie.

C'était une mécanique d'une complexité incroyable ; il y avait des pendules et des chronographes entre les cuves de fumée bouillonnante ainsi que sur le système de soufflerie le long du mur. Kris se concentrait pour tâcher de comprendre l'usage précis de droite de Daley, en rampant et dérapant sur le plancher de l'es-yeux juste à temps pour voir quelque chose de si hideux qu'il ne pouvait en supporter la vue, quelque chose qui sortait de l'oreille droite de Daley, en rampant et dérapant sur le plancher de l'estrade ; la chose explosa alors en une bouffée de suie et d'ordure. Quand Kris y ramena le regard, il ne restait qu'une tache poussiéreuse, comme si un enfant avait mis le feu à un tas de poudre de magnésium et de nitrate de potasse.

Daley s'agita. Il se mit sur le dos, la gueule ouverte comme un poisson. Puis il voulut s'asseoir. Kris mit un genou en terre pour l'aider.

— « Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! » marmonna Daley en secouant la tête comme pour s'éclaircir les idées. Le mal avait disparu de son visage. Maintenant il n'était plus qu'un vieux monsieur bien gentil qui avait été malade pendant très très longtemps. « Je vous remercie, qui que vous soyez. Merci. »

Kris l'aida à se remettre sur pied et le vieillard s'appuya au mécanisme d'horlogerie.

« Ils se sont emparé de moi... il y a des années, » dit-il.

— « S.P.I.D.E.R., pas vrai ? » fit Kris.

— « Oui. Ça s'est glissé dans ma tête, dans mon cerveau. Le mal. Le mal à l'état pur. Oh ! Dieu, que c'était affreux ! Ce que j'ai pu faire ! Des choses répugnantes, invraisemblables ! J'en ai tellement honte ! J'ai tant à me faire pardonner ! »

— « Pas vous, » dit Kris. « S.P.I.D.E.R. C'est *eux* qui paieront. Tout comme celui-là ! » Il montrait la tache noirâtre.

— « Non, non, non... *moi* ! J'ai fait toutes ces horribles choses, et maintenant il faut que *je* nettoie tout cela. Je vais supprimer les taudis du quartier sud, éliminer la saleté derrière les chantiers. J'engagerai les meilleurs urbanistes pour loger tous ces noirs que je ne voulais pas voir, que j'utilisais sans scrupules pour mes visées

politiques. Plus de gratte-ciel sans âme où les gens s'étouffent en perdant leur dignité, mais des communautés nettes, pleines de lumière et de rires ! Et je libérerai les Polaques ! Et toutes ces combines politiques dont j'usais pour faire attribuer les contrats à des entrepreneurs véreux... J'abattrai tous ces immeubles insalubres et les ferai reconstruire convenablement. Je dissoudrai la gestapo que j'avais réunie durant ces années pour n'employer que des hommes en mesure de passer un difficile examen de police qui tiendra compte de la part d'humanité qu'ils montreront. Je re-paysagerai tout pour que la ville soit belle. Et ensuite il faudra que je passe en jugement. J'espère ne pas ramasser plus de cinquante années. Je ne suis plus tellement jeune. »

Kris se suçait pensivement les dents. « Ne vous laissez pas emporter trop loin. » Il désigna la machine à mouvement d'horlogerie. « Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Daley lança un coup d'œil haineux à l'appareil. « Il va falloir le détruire. C'était ma part dans le plan en six points que S.P.I.D.E.R. a commencé à mettre à exécution il y a vingt-quatre ans, pour... pour... »

Il hésita, puis se tut, tandis qu'une expression de confusion, de perplexité, se répandait sur ses traits adoucis. Il se mordit la lèvre inférieure.

— « Allons, continuez, » insista Kris. « Pour faire quoi ? Quel est le maître-plan de S.P.I.D.E.R. ? Quel est leur but ? »

Daley ouvrit les paumes. « Je... je ne sais pas. »

— « Alors, dites-moi... *qui sont-ils ?* D'où viennent-ils ? Nous les combattons depuis des années mais nous ne sommes pas plus avancés qu'au départ quant à leur identité. Ils se détruisent toujours d'eux-mêmes, comme celui-là... » (il montra du menton la tache de suie sur l'estrade) « et nous n'avons jamais réussi à en capturer un seul. En fait vous êtes le seul de leurs instruments que nous ayons jamais récupéré vivant. »

Daley n'avait pas cessé de hocher la tête durant l'exposé de Kris. Quand l'agent eut terminé, il haussa les épaules.

— « Tout ce que je me rappelle — je ne sais trop ce qui était dans ma tête, mais cela m'a empêché d'en apprendre trop — tout ce que je me rappelle, c'est qu'ils sont originaires d'une autre planète. »

— « Des êtres d'ailleurs ! » s'écria Kris, saisissant immédiatement la portée de ce que disait Daley. « Un plan en six points. Les cinq autres noms de la liste, plus vous-même. Chacun de vous

assumant une des phases d'un maître-plan dont nous ne comprenons pas encore le but. »

Daley le regarda. « Vous avez un talent naturel pour mettre en lumière les évidences. »

— « J'aime faire la synthèse des choses. »

— « Amalgamer. »

— « Hein ? »

— « Rien. N'y pensons plus. Continuez. »

Kris paraissait perdu. « Non, en fait, à *vous* de continuer. Dites-moi à quoi devait servir tout ce matériel. »

— « Cela fonctionne toujours. Nous ne l'avons pas arrêté. »

Kris s'alarma. « Comment faut-il faire ? »

— « Poussez ce bouton. »

Kris pressa le bouton et presque aussitôt les cuves cessèrent de bouillonner, la substance semblable à de la fumée s'apaisa, les souffleries cessèrent de souffler, le mouvement d'horlogerie ralentit et stoppa, la lampe pilote bleuit puis s'éteignit, les tuyaux s'aplatirent, la salle devint silencieuse. « Mais à quoi cela *servait-il* ? » répéta Kris.

— « Cela fabriquait et répandait le smog dans l'atmosphère ! »

— « Vous blaguez ! »

— « Je ne blague pas. Vous ne croyez pas vraiment que le smog n'est dû qu'aux usines, aux autos et aux cigarettes, j'espère ? S.P.I.D.E.R. a dépensé une fortune pour publier des rapports truqués et lancer une campagne de calomnies destinée à discréditer les voitures et autres industries. En réalité, je répands du smog dans l'atmosphère depuis vingt-quatre ans. »

— « Fils de garce ! » lâcha Kris, éberlué. Il marqua un temps et s'enquit d'un air finaud : « Dites-moi, puisque nous savons déjà que S.P.I.D.E.R. est constitué d'inconnus venus du grand espace, cela signifierait-il

Sauvages et
Prédateurs
Intrus
Décidés à
Eliminer le
Rationalisme ? »

Daley le contempla fixement. « Ne me le demandez pas. On ne m'explique jamais rien. »

Il sauta alors à bas de l'estrade et se dirigea vers la porte de l'usine. Kris le suivit des yeux un instant, puis ramassa

une barre d'acier et entreprit de démolir la machine à smog. Quand il eut fini, il était en sueur, parmi les débris écrasés et tordus. Il leva la tête : Daley se tenait près de la porte ouverte sur le dehors.

— « Puis-je faire quelque chose pour vous ? » lui demanda-t-il.

Daley esquissa un sourire mélancolique. « Non. Je vous observais tout simplement. Maintenant que me voilà redevenu normal, je voulais voir pour la dernière fois un acte de violence farouche et vaine. Chicago va devenir si calme... »

— « Mets-y du mouvement, petit ! » rétorqua Kris, de tout son cœur.

Le nœud du plan en six points paraissait se situer en Alabama. Avec Wallace. Mais Wallace était quelque part à faire campagne pour quelque chose, et il semblait bien qu'il fallait au plan son doigté particulier (filtré par le tact encore plus délicat d'un opérateur de S.P.I.D.E.R., à l'intérieur de son crâne) pour unifier le tout. Kris décida de garder Wallace pour la fin. Le facteur temps était d'importance, mais Frieda s'occupait de Daley et de la destruction de la machine à smog à Chicago, et, en toute franchise, au diable le temps ! Cela s'annonçait comme la lutte finale avec S.P.I.D.E.R., aussi Kris fit-il savoir à Hilltop qu'il allait pister et éliminer les quatre points restants du plan, tandis que Wallace aurait droit à ses attentions pour le moment de Noël. Kris serait obligé de se hâter, mais il savait que PoPo travaillait à l'usine et il faut bien faire ce qu'il faut ! Ce ne serait certes pas facile. Il songeait avec regret à son foyer dans l'Arctique, à la fabrique joyeuse des jouets, à la façon qu'avait Blitzen de renifler sa paume quand il sortait les cubes de sucre imprégnés de LSD, à la manière qu'avaient les petites mères de courir en tous sens quand elles avaient leur dose.

Mais il s'arracha à la pensée des temps meilleurs et des climats plus frais, pour se consacrer à l'anéantissement de S.P.I.D.E.R. Il prit les quatre derniers hommes dans l'ordre...

REAGAN : CAMARILLO, CALIFORNIE

Reagan, qui avait fait fermer toutes les institutions pour

malades mentaux de l'Etat en partant de la théorie inattaquable que personne n'a vraiment besoin des services d'un psychiatre (« C'est uniquement dans leur imagination ! » avait-il déclaré lors d'un dîner de l'American Legion, à 500 dollars par tête, six mois seulement auparavant), Reagan se révéla à Kris dans les toilettes pour hommes au rez-de-chaussée de l'asile désaffecté de Camarillo, où il recoiffait sa perruque.

Reagan pivota en voyant le reflet de Kris dans le miroir et hurla pour réclamer l'aide d'un de ses assistants-zombies, un homme en vert, enfermé dans un cabinet payant. (Les pensionnaires, à l'époque où il y en avait eu, recevaient une mensualité en Papier Officiel de l'Etat Doré, équivalent aux fonds que leur envoyaient leurs enfants mariés, qui ne tenaient pas à garder près d'eux des parents excentriques, dévoyés ou pervertis. Le Papier pouvait servir pour s'offrir les toilettes payantes. Reagan avait toujours eu foi dans le système du paiement comptant en matière de gouvernement).

Kris décocha contre le cabinet un coup de savate qui en fracassa la porte à l'instant où l'homme en vert en sortait, et le côté de sa chaussure défonça la rate de l'autre. Puis l'agent se précipita sur Reagan pour tenter de le capturer, de l'immobiliser et si possible d'empêcher le parasite de S.P.I.D.E.R. installé dans la tête de Reagan de se détruire lui-même. Mais le diaboliquement séduisant Reagan s'écarta vivement et, sous les yeux horrifiés de Kris, se mit à trembloter tout en changeant de forme.

En quelques fractions de seconde, ce n'était plus Reagan qui se tenait devant Kris, mais une Hydre aux Sept Têtes, soufflant par ses sept gueules : (a) du feu, (b) des vapeurs d'ammoniac, (c) de la poussière, (d) du verre pilé, (e) de la chloropicrine, (f) de l'ypérite et (g) un mélange de mauvaise haleine et de musique de rock-and-roll.

Trois des têtes (soit c, e et f) piquèrent de toute la longueur de leurs cous de serpent et Kris s'aplatit contre le mur des toilettes. Sa main plongea dans la poche de sa veste et en ressortit armée d'un stylo à bille. Il le secoua par deux fois dans le sens inverse des aiguilles d'une montre et le stylo se transforma en une épée à deux mains. Maniant son tranche-lard avec aisance, Kris fit des moulinets vigoureux et, en quelques minutes les sept cous étaient décapités.

Kris pointa alors droit au cœur de la bête et la transperça. La grande masse retomba sur le côté et demeura immobile. Elle

s'estompa et redevint Reagan. Puis la chose noire rampa hors de son oreille, éclata et tacha de suie le carrelage.

Plus tard, quand il se fut recoiffé et eut appliqué du fond de teint sur les points luisants de son nez et de ses joues, Reagan débita de piteuses jérémiades sur les actes vraiment idiots qu'il avait exécutés sous la direction stupéfiante et incroyablement malveillante de S.P.I.D.E.R. Il jura qu'il ignorait ce que représentaient les caractères de ce nom. Kris en fut déprimé.

Reagan lui fit alors visiter l'installation de Camarillo, lui expliquant qu'il avait eu pour mission dans le plan en six points de manœuvrer les grandes machines du premier et du second étages pour répandre la démence dans l'atmosphère. Ils eurent de la difficulté à détruire les machines dont certaines étaient construites dans un plastique très résistant.

Reagan affirma à Kris qu'il coopérerait avec Hilltop pour masquer l'anéantissement de la seconde phase du plan en six points et que dorénavant (il leva la main pour ébaucher le salut scout) il se conduirait aussi bien que possible : il apporterait des réformes indispensables au système d'impôts, il cesserait d'exciter et de défier les étudiants de l'Université de Los Angeles, il s'abonnerait au *Los Angeles Free Press*, à l'*Avatar*, au *East Village Other*, au *Berkeley Barb*, au *Horseshit*, à l'*Open City* ainsi qu'à tous les autres journaux *underground* de façon à découvrir ce qui se passait *réellement*, et dans la semaine même il organiserait des cours quotidiens de danse folklorique, de musique sentimentale et de traitement pacifique à l'usage des divers services de police de l'Etat.

Il souriait comme un homme qui retrouve soudain l'innocence de l'enfance ou de la nature qu'il avait perdue sans savoir comment.

JOHNSON : JOHNSON CITY, TEXAS

Kris le trouva en train de manger des pommes de terre avec les doigts, assis à l'écart de la foule. Il avait une mine épouvantable. Il semblait épuisé. Une vache a demi mangée tournait lentement sur une broche au-dessus d'un feu de charbon de bois. Kris s'assit près de lui pour lui tenir compagnie. Il crut que Kris était de la fête. Il rota. Puis Kris lui décocha un coup d'index à la tempe droite et traîna son corps privé de connaissance dans le bois.

Quand Johnson revint à lui, il comprit que tout était fini. Le symbiote de S.P.I.D.E.R. rampa, explosa, souilla les feuilles mortes — on était à la mi-octobre — et Johnson déclara qu'il devait se hâter de mettre fin à la guerre. Kris ignorait de quelle guerre il s'agissait, mais cela lui parut une bonne idée.

Johnson lui révéla que son rôle dans le plan en six points consistait à fomenter la guerre. Mais, à présent, c'était fini. Il allait rappeler ses troupes. Il libérerait de prison tous les dissidents. Il se convertirait en vue de la paix. Il enverrait des céréales aux pays nécessiteux. Il prendrait des leçons d'élocution. Kris haussa les épaules et s'en alla.

HUMPHREY ET NIXON : WASHINGTON, D.C.

Une semaine après l'élection. L'un d'eux était président. Peu importait lequel. L'autre rassemblait les forces d'opposition et, à eux deux, ils avaient divisé le pays par le milieu. Nixon cherchait à se raser de près tandis qu'Humphrey s'essayait à porter des verres de contact qui lui agrandiraient les yeux.

— « Vous savez, Dick, la difficulté monumentale, c'est que j'ai de drôles de petits yeux, comme un oiseau. »

Nixon se détourna du miroir mural du bureau et dit : « Vous auriez tort de vous plaindre. J'ai une barbe de cinq heures du soir et il n'en est que trois et demie ! Hé là, qui êtes-vous ? »

Humphrey pivota dans son fauteuil et découvrit Kris.

— « Adieu, S.P.I.D.E.R., » dit Kris en leur expédiant à chacun une aiguille somnifère.

Avant même que les projectiles aient atteint leurs buts, les choses noires sortirent, éclatèrent et firent tache. « Bon sang ! » s'écria Kris, puis il sortit du bureau sans attendre que Nixon et Humphrey eussent repris connaissance. D'ailleurs, cela prendrait de une à deux semaines. L'armurier n'était pas encore très fixé quant à l'évaluation de la durée du sommeil que provoquaient ces aiguilles. Kris partit parce qu'il savait déjà que leur rôle dans le plan en six points était de brouiller les questions, de semer dans l'atmosphère la confusion et les dissensions. Johnson le lui avait dit. Maintenant ces deux-là deviendraient de chic types et le président se comporterait comme s'il avait un ange gardien à ses côtés pour l'observer en murmurant non-non.

Noël approchait vite. Kris avait la nostalgie de son chez-soi.
S.P.I.D.E.R. tenta de tuer Kris à Memphis, à Detroit, à Cleveland, à Great Falls et à Los Angeles. Ils le ratèrent.

WALLACE :
MONTGOMERY, ALABAMA

Le père Noël en costume rouge traversa la place devant le palais d'Etat de Montgomery, en agitant sa clochette de bronze. Le père Noël était gras, jovial, barbu, et peut-être en même temps était-ce l'homme le plus dangereux du monde.

Les bâtiments gouvernementaux étaient groupés autour de la place carrée, et le père Noël sentait des frissons lui parcourir l'échine dans les deux sens. Peut-être cela provenait-il de l'encombrement de son accoutrement avec tout le matériel, si hermétiquement clos qu'il en transpirait malgré la gelée blanche de ce 24 décembre. Ses bottes étaient trempées de sueur, son pas mesuré, tandis qu'il gravissait les degrés du perron, aux aguets.

Tout était fermé pour les vacances. Toutes les installations gouvernementales de l'Alabama. Il y avait pourtant du mouvement dans la ville... des clients de la dernière minute se hâtaient d'aller acheter leur quota d'heureux consommateurs... des enfants couraient de-ci de-là, donnant l'impression d'aller quelque part mais tournant sans doute en rond. Kris souriait toujours à la vue des enfants ; ils étaient vraiment le seul espoir ; il fallait les protéger — non pas les isoler de la réalité — simplement les en protéger. Et le cynisme croissant de la jeunesse commençait à l'inquiéter ; il semblait cependant que les jeunes activistes luttaient contre tout ce que représentait S.P.I.D.E.R. — inconsciemment — mais en accomplissant de bien meilleure besogne que leurs aînés.

Un homme qui dévalait les marches, engoncé jusqu'au menton dans un épais manteau, loucha de côté en évitant de voir la sébile charitable que tendait le père Noël. Kris poursuivit son ascension.

Les instruments de pistage dissimulés dans le bonnet orné de fourrure qu'il portait se mirent à cliqueter et les télémètres s'excitaient de plus en plus au fur et à mesure que Kris approchait de Wallace. Dire que, sans ces problèmes qui lui imposaient de trimbaler un tel excédent de bagage dans son costume, le père

Noël aurait eu la silhouette svelte et souple ! « Ho-ho-ho ! » murmura Kris en rejetant des bouffées d'air glacé.

En arrivant au premier niveau du palais, Kris commença l'exécution de son plan de pénétration. Manipulant du bout des doigts les commandes insérées dans la paume de sa mitaine droite, il dirigea les lances à haute pression sur une fenêtre munie de barreaux, dans l'aile gauche du bâtiment. Dès qu'elles furent réglées en pointage, Kris forma le code qui amenait dans les tuyaux de l'acide et du napalm, pressa les boutons de déclenchement et regarda les lances qui répandaient l'acide sur la fenêtre, dissolvant à la fois les barreaux et les vitres. Puis le napalm jaillit en une pulvérisation dévorante qui passa dans l'ouverture béante de la façade. En quelques instants, toute la partie frontale du palais était en flammes.

Kris activa son réacteur miniaturisé et partit droit en l'air. Quand il atteignit soixante mètres d'altitude, il déclencha les fusées et fila au-dessus du palais. Les fusées s'éteignirent et Kris s'immobilisa peu à peu, puis il coupa le réacteur. Il était sur le toit de la bâtisse... sans qu'on l'ait vu. L'incendie occuperait l'attention. A cette étape dans la démolition du plan en six points, ils devaient s'attendre à sa venue, mais ils ignoraient avec quelle formidable force de frappe Kris se présenterait.

Les compteurs Geiger indiquaient une radioactivité importante dans l'aile nord du palais gouvernemental. Ses bottes de sept lieues lui permirent d'y bondir en trois enjambées ; il posa des charges de plastique le long des bords de la toiture, les recouvrant d'une pulvérisation implosante de façon que la violence des déflagrations fût dirigée vers le bas. Puis il régla le système de retardement et bondit vers la section de toit où ses instruments de pistage donnaient l'indication la plus forte en ce qui concernait Wallace. Après avoir sorti les griffes de ses mitaines, il dessina un cercle sur le toit, puis le brûla à l'acide. Le panneau circulaire resta en place. Soudain les charges de plastique explosèrent sur le toit de l'aile nord et il profita du tumulte pour frapper. Il utilisa les crampons de ses bottes pour enfoncer le panneau circulaire. Il avait éliminé la couverture du toit ; il employa alors le lance-flammes pour se brûler passage à travers les diverses couches de lattes, de plâtre et de solives. Il ne restait plus pour lui barrer l'entrée que le plâtre du plafond. Il prit une grenade dans une poche intérieure de son vaste costume, la dégoupilla, lâcha la cuiller et lança l'engin dans l'ouverture. Il y eut un

éclatement, sec, bref, et quand la poussière se fut déposée, il avait toute liberté de sauter à pieds joints dans le palais gouvernemental d'Alabama.

Kris sauta, réglant ses bottes pour un léger rebond.

Il atterrit en plein dans un groupe de zombies en combinaisons vertes, tout prêts à l'accueillir. « Ho-ho-ho ! » chantonna de nouveau Kris en ouvrant le feu avec ses mitrailleuses. Des corps pivotèrent, se heurtèrent aux murs, s'affalèrent, et en quelques secondes l'escouade de réception était entassée dans le sang qu'elle avait perdu.

Ils avaient bouclé les portes de la pièce. Ce n'était pas le moment de jouer au cambrioleur conscient et organisé. Kris arracha son nez de caoutchouc rouge et le balança. Les portes crevèrent vers l'extérieur dans une cascade d'éclats de la dimension d'un cure-dents. Il plongea dans la fumée et les débris volants, parvint dans le couloir et suivit les indications sonores de ses instruments de guidage. Wallace se déplaçait. Cherchait-il à s'enfuir ? Peut-être.

Il s'arma de son couteau philippin, le bolo, et fonça de nouveau. Des zombies verts arrivaient vers lui par un corridor transversal ; il se hacha le passage à travers eux sans perdre un instant. Une balle ricocha sur le mur près de son oreille et il se tourna à demi, laissant glisser dans sa main un couteau à lancer dont l'étui était soigneusement huilé. Le tireur était pour moitié dans le couloir, moitié dans une pièce dont la porte était ouverte. Le couteau passa dans la paume de Kris, qui le saisit par la pointe et d'un mouvement de vif-argent le lança d'en bas. La lame effleura le jambage de la porte pour aller se planter dans la gorge du zombie, qui disparut à l'intérieur de la pièce.

Les pisteurs signalaient à présent un mur nu au fond d'un cul-de-sac. Kris se précipita dessus, de toute sa vitesse, l'armure de son costume bloquée en position de bélier de combat. Il heurta le mur et passa au travers. Derrière la paroi nue du cul-de-sac, s'amorçait un escalier de pierre qui descendait dans les ténèbres. Des zombies le guettaient dans cet escalier. Le calibre 30 suffisait pour ceux-là ; Kris dévala les degrés en mitraillant devant lui. Les zombies tombèrent en grappes dans le noir.

En bas, il découvrit la rivière souterraine et aperçut les nageoires dorsales triangulaires des requins.

Toujours murmurant ho-ho-ho, Kris plongea la tête la première

dans cette obscurité de Styx. Les eaux se refermèrent sur lui et on ne distingua plus rien que les requins qui s'ébattaient.

Moins d'une heure après, tout le palais gouvernemental d'Alabama et une bonne partie des bâtisses de la place sautaient en l'air dans une explosion si formidable que des fenêtres en furent défoncées jusque dans le quartier noir de Selma.

Elle frottait légèrement de ses ongles longs et vernis le dos nu de Kris. Il était étendu sur le lit, à plat ventre, tendant de temps à autre la main pour prendre son verre de whisky à l'eau sur la table de chevet. Les cicatrices livides qui battaient encore sur son dos paraissaient intéresser la fille. Elle humectait ses lèvres gonflées et ses seins se soulevaient tandis qu'elle contemplait le corps de l'homme.

— « Il a lutté jusqu'au bout. Ce fils de garce était le seul des six à *aimer* vraiment cette chose noire dans sa tête. Il était mauvais jusqu'au fond du cœur. Le pire de la bande ; pas étonnant que S.P.I.D.E.R. l'ait choisi comme homme de pointe pour le plan en six points. » Il s'enfonça le visage dans l'oreiller, comme pour s'efforcer de dissiper le souvenir de ce qui s'était passé.

— « J'ai attendu ton retour durant trois mois et demi, » dit la blonde en se caressant la poitrine. « Le moins que tu *puisses faire, c'est de me dire où tu étais passé* ! »

Il se retourna et la prit dans ses bras. Il la pressa contre lui, promenant les mains sur sa chair délectable. Elle paraissait brûler d'un feu tout particulier. Bien plus tard, quelque part vers la mi-janvier, il la lâcha et lui dit : « Chérie, c'est trop laid pour qu'on en parle. Tout ce que je te dirai, c'est que, s'il y avait eu l'ombre d'une chance de guérir cette saloperie de Wallace de sa propre vacherie, je l'aurais saisie. »

— « Il a été tué ? »

— « Quand les cavernes souterraines ont explosé. La moitié de l'Etat d'Alabama a été engloutie. Le plus curieux, c'est que ça a fait sauter surtout les propriétés des blancs. Tous les bourgs de noirs sont restés debout. Le nouveau gouverneur — Shabbaz X. Turner — a décrété pour tout l'Etat la situation de désastre et il a organisé la Croix-Noire pour venir en aide aux pauvres blancs dont l'explosion a fait des sans-abri. Ce salaud de Wallace avait dû miner tout l'Etat ! »

— « Cela semble terrible. »

— « Terrible ? Sais-tu quelle était la mission de ce dégoûtant dans le plan ? »

La fille écarquilla les yeux.

« Je vais te le dire. Son boulot consistait — grâce à un matériel très évolué — à figer les modes de pensée des jeunes, à les vieillir. Pour cimenter à jamais leurs concepts. Quand nous avons fait sauter toute cette machinerie du diable, tous les gens se sont mis soudain à réfléchir librement, à se donner des tapes amicales, à s'intéresser les uns aux autres et à se rendre compte que le monde était dans une triste posture. Et que leurs certitudes d'un instant auparavant pouvaient fort bien être remises en question. Bref, il transformait les jeunes en vieux. Il causait leur vieillissement. »

— « Tu veux dire qu'on ne vieillit pas continuellement ? »

— « Bien sûr, fichtre ! C'était S.P.I.D.E.R. qui nous faisait vieillir de plus en plus jusqu'à la décomposition. Désormais, nous resterons tous comme nous sommes après avoir atteint l'âge physiologique de trente-six ou trente-sept ans, et notre vie se prolongera encore sans heurt durant deux ou trois cents ans. Ah ! Et puis, il n'y aura plus de cancer ! »

— « En plus ? »

Kris acquiesça du menton.

La blonde était couchée sur le dos et Kris promenait ses mains abîmées sur son ventre. « Encore un détail ? » dit-elle.

— « Lequel ? »

— « A quoi visait ce plan de S.P.I.D.E.R. en six points ? Voyons, en dehors de leurs efforts pour les gens de s'entre-détester, quel était leur objectif ? »

Kris haussa les épaules. « Cela, ainsi que la signification du sigle S.P.I.D.E.R., il se peut que nous ne le sachions jamais, maintenant que leur organisation est dispersée. Dommage... J'aurais bien aimé le savoir. »

Et tu vas le savoir ! fit soudain une voix dans la tête de Kris. La blonde se leva et prit sous l'oreiller un épouvantable pistolet à rayons. *Nos agents sont partout,* ajouta-t-elle télépathiquement.

— Toi aussi ! » s'écria Kris.

Depuis le moment où tu es rentré, après Noël. Je t'ai suivi à la piste depuis l'Alabama — ce qui t'explique pourquoi tu n'as jamais eu la preuve que le symbiote de Wallace s'était lui-même détruit — et pendant que tu te remettais de tes plaies et bosses, je me suis glissé dans cette misérable enveloppe et m'en suis

emparé. Comment as-tu pu croire nous avoir vaincus, pauvre idiot ? Nous sommes partout. Il y a soixante ans que nous sommes venus sur cette planète... reprends un livre d'Histoire ; tu y trouveras la date exacte. Nous sommes ici et nous comptons bien y rester. Pour l'instant, nous ne visons qu'à déclencher une guerre de terrorisme, mais bientôt... nous accaparerons tout. Le plan en six points était le plus ambitieux que nous ayons dressé à ce jour.

— « Ambitieux ! » ricana Kris. « La haine, la folie, le cancer, les préjugés, la confusion, l'esclavage, le smog, la corruption, le vieillissement... à quelle espèce d'ordure appartiens-tu, en fait ? »

Nous sommes S.P.I.D.E.R., dit la voix, tandis que la blonde le menaçait toujours du pistolet. *Et une fois que tu sauras ce que signifie S.P.I.D.E.R., tu sauras aussi ce que notre plan devait faire de vous autres, pauvres et faibles Terrestres.*

Regarde ! fit la voix jubilante.

Et le symbiote de S.P.I.D.E.R. rampa hors de l'oreille de la fille pour foncer vers la gorge de Kris. La réaction de celui-ci fut instantanée ; il quitta le lit d'un bond. Le symbiote lui manqua le cou de quelques micromillimètres. Kris se repoussa du mur avec son pied nu pour replonger sur le lit, où il fit pivoter la blonde, lui saisissant la main et dirigeant l'arme sur le symbiote. Ce dernier détala pour se mettre à l'abri à l'instant où le rayon mortel brûlait les couvertures. Alors Kris prit l'abat-jour mortel sur la table de chevet et le déclencha.

Aussitôt toute la fabrique souterraine de jouets se trouva plongée dans les ténèbres.

Il sentit la blonde sursauter entre ses mains et comprit que le symbiote s'était réfugié en son seul asile sûr. En elle. Kris n'avait plus d'autre choix que de la tuer. Mais elle jeta au loin le pistolet et il se trouva enlacé avec elle sur le lit, à maintenir ce corps qui se débattait pour se libérer, et comme il était nu, il fut dans l'obligation de la supprimer en se servant de l'unique arme que Dieu lui eût donnée quand il était venu au monde.

C'était une arme assez spéciale et il lui fallut près d'une semaine pour tuer la fille.

Mais quand tout fut terminé et que les ténèbres se furent levées, il resta allongé à réfléchir. Epuisé, faible comme un chaton nouveau-né, mais pensant.

Maintenant il savait ce que signifiait S.P.I.D.E.R.

Le parasite était petit, noir, poilu, et trottait sur de nombreuses

petites pattes. Le plan en six points visait à donner aux gens de mauvais sentiments. C'était tout simple. Il devait les inciter à se sentir tout bonnement moches. Et les gens moches au moral s'entretuent. Et les gens qui s'entretuent laissent derrière eux un monde suffisamment intact pour S.P.I.D.E.R.

Il n'y avait qu'à ôter les points entre les caractères du sigle (1).

Les comptes rendus temps/mouvement arrivèrent dans la semaine qui suivit. Ils signalaient que, durant les dernières vacances, les livraisons avaient été les plus désordonnées qu'on eût jamais vues. Kris et PoPo feuilletaient les rapports en souriant. Eh bien, cela marcherait mieux l'année prochaine ! Pas étonnant que cela ait tellement cafouillé cette année... comment un père Noël qui n'était en réalité qu'un imposteur pouvait-il se montrer efficace ? Pouvait-on exiger adresse et agilité d'un père Noël qui n'était autre que PoPo grimpé sur les épaules de CorLo, tous deux enveloppés d'un costume rouge trois fois trop grand pour eux ? Mais, Kris étant au lit après avoir sauvé le monde, ils n'avaient pas eu le choix.

Il arrivait des réclamations de partout.

Même de Hilltop.

— « PoPo, » décida Kris, puisque les téléphones refusaient de cesser leur tintamarre, « je ne prends plus de communications. Si on me veut, on me trouvera à Antibes. Je vais me mettre en sommeil pour trois mois. On pourra me toucher vers avril. »

Il sortait du bureau quand CorLo accourut, le visage effaré. « Disent da pan pan vi,» dit CorLo. Kriss se laissa retomber dans son fauteuil.

Il se prit la tête entre les mains. Tout allait mal.

Dasher avait mise enceinte Vixen.

— « Ces embrennés ne me permettront donc jamais de vivre ? » murmura Kris, puis il se mit à pleurer.

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Santa Claus VS. S.P.I.D.E.R.

(1) Spider = araignée.

JEAN-PIERRE

ANDREVON

Le lointain voyage

*Après un roman d'*heroic fantasy : Les hommes machines contre Gandahar, *Denoël vient d'éditer un recueil de nouvelles de science-fiction d'Andrevon :* Aujourd'hui, demain et après. *Dans le même temps,* Fiction *continuait de publier ce jeune auteur français qui démarre en flèche (sa dernière nouvelle dans nos pages,* Impossible amour, *remonte au numéro 198). Voici un autre texte d'Andrevon, qui se situe un peu dans la même veine que* Impossible amour : *aventure intime, vertiges et séduction de l'incertitude, suggestion d'un autre monde à peine effleuré et demeurant hors d'atteinte. La présence d'Andrevon et de Walther au même sommaire symbolise la juxtaposition de deux pôles opposés. La prose d'Andrevon est naturelle et coule de source ; celle de Walther est grinçante et torturée. Tous deux, dans ce qui les oppose, nous semblent pourtant témoigner identiquement de l'actuel renouveau de la science-fiction française.*

A. D.

Au commencement régnait le néant. Puis des formes, des intensités lumineuses élémentaires se sont dégagées, se sont développées, ont pris une signification précise en tant que décor stable — bien que toujours en dehors du domaine de la compréhension pour Gunter Kaiser assis sur la chaise. Il y eut d'abord une masse vaguement ovale, pâle et floue, et rayonnant autour d'elle un amalgame confus d'une tonalité plus sombre. Cette masse n'a pas tardé à s'ordonner, organisant à sa surface une série de taches plus précises. « Visage... » formula le cerveau de Gunter, encore que le terme lui-même ne se fût pas présenté comme un ensemble de lettres ou comme un son, mais simplement comme une formule mnémotechnique qui englobait implicitement toutes les masses de même famille, préexistentes et prêtes à ressurgir des neurones du cerveau de Gunter.

A partir de là, tout revint beaucoup plus vite : la vision se stabilisa définitivement sur une débauche de structures très diversifiées par la taille, la couleur, la place qu'elles occupaient dans l'espace, et aussi la notion qu'il avait de leur stricte immobilité ou de leurs mouvements. Les sons furent une cataracte que les oreilles de Gunter classèrent rapidement suivant leur origine ; il y avait un grondement lointain qu'il essaya d'ignorer, conscient de son peu d'importance, et aussi des jappements beaucoup plus proches qui, eux, avaient une signification bien précise et dont il s'efforça de trouver le sens. Du visage qui occultait presque tout son champ de vision parvint une courte série de sons, modulés sur un mode aigu. *Il revient !...* semblait énoncer le bruyant visage. Puis il parut soudain être pris de folie, il s'agitait en tous sens, se recula, se tourna, il disait toujours *Il revient ! Il revient !* (Gunter avait enfin saisi l'idée qui correspondait au son — au « mot » — mais il lui semblait fort improbable qu'elle s'appliquât à lui : son corps, dont il reprenait lentement conscience, gardait dans ses muscles assourdis le souvenir d'une longue immobilité.) *Tu reviens !* disait la « voix ». *Gunter...* (ce mot aussi était répété, mais ne trouvait aucune résonance en lui, comme s'il s'appuyait sur une abstraction hors de portée de sa compréhension naissante.) *Gunter !...* et des mains se posèrent sur lui — non : sur son visage, et il sut ainsi qu'il avait un visage — et à peine cette constatation se fut-elle imposée à son cerveau qu'un grand sursaut le fit se rejeter en arrière. Quelque chose comme une vague de dégoût, une marée de répulsion à ce contact, le submergea. Il se retrouva debout, tremblant, alors que le motif de cette nausée subite s'était

déjà résorbé au plus profond des replis de sa mémoire, confondu avec la nuit d'où il émergeait, debout, tremblant, et aux prises avec les mille sollicitations de son corps qui reprenait substance, qui se regarnissait de chair pesante, avec le cœur qui battait dans la poitrine, les côtes qui se soulevaient dans la respiration, le fourmillement désagréable de sa jambe gauche restée trop longtemps inerte et où le sang revenait à flots... Il était là, à l'intérieur d'un parallélépipède creux, debout, tremblant, et fixant avec curiosité les quatre bipèdes qui lui faisaient face.

C'est ainsi que Gunter Kaiser sortit du brouillard.

Il ne garda qu'un souvenir assez imprécis des minutes qui suivirent. Les bipèdes, qu'il avait tout d'abord étiquetés comme un groupe se composant de deux mâles et deux femelles — il devait corriger plus tard et dire « deux garçons et deux filles » — commencèrent à parler, parler, parler, que c'en était étourdissant. De l'ensemble de mots qui jaillissaient en rafales et dans la plus grande confusion, Gunter ne put parvenir à dégager un sens ; ce flot l'étourdissait plutôt, et il avait envie de dire *Mais taisez-vous ! Taisez-vous !*, et puis, à sa propre surprise, il s'entendit articuler à haute voix cette injonction. Alors le débit s'ordonna, des phrases se dégagèrent, et il vint un moment où il ne se dit plus rien qu'il ne comprît pas.

La phase suivante de sa réintégration dans le monde fut plus longue et plus laborieuse pour Gunter Kaiser, car elle devait comporter des questions et des réponses sur un rythme accéléré, le tout ayant pour but de dégager une confuse explication au sujet des événements récents.

Son cerveau était soumis à une rude épreuve, et si certains termes lui étaient immédiatement assimilables, d'autres concepts au contraire, qui désignaient une action ou une situation d'ordre moral, spirituel, voire social, ne trouvaient pas de point de repère dans sa mémoire qui semblait bien n'être pas capable de remonter vers les régions situées antérieurement à son « réveil ». Ainsi, Gunter pouvait déterminer clairement l'usage de chacun des objets qui formaient son entourage, de même qu'il retrouvait sans peine les mots qui les désignaient, comme chaise, table, fenêtre, mur, lampe — mais il n'avait aucunement l'impression de s'en être servi auparavant ou même de les avoir vus. Aussi devait-il constamment répertorier. Il dut de la même manière assimiler l'aspect et la dénomination de ses compagnons humains, mais il lui fut beaucoup plus difficile de saisir les liens — ou intérêts ? ou sen-

timents ? — qui l'unissaient à eux. Le type blond à lunettes, le grand bonhomme costaud et flegmatique, la fille brune aux yeux noisette, ceux-là se présentaient comme étant ses « amis » et lui avaient dit leur prénom respectif : Walter, Karl, Sonja. Les contacts avec eux ne posaient pas a priori de gros problèmes. Mais la situation se compliqua lorsqu'il lui fallut subir les assauts de la quatrième créature, une blonde opulente aux yeux turquoise, au buste largement épanoui sous un pull noir et serré, et qui répondait au prénom chantant et un tantinet désuet de Walburga.

Son visage aux traits réguliers n'était pas de ceux qui attirent immanquablement l'attention, mais il s'en dégageait toutefois une aura de santé physique et morale qui aurait dû être rassurante — encore que les deux diamants liquides qui brillaient aux coins de ses yeux, de même que la ligne verticale qui creusait son front, avaient quelque peu altéré cette impression de solidité. C'était ce même visage qui s'était imposé par sa présence insistante, alors que Gunter émergeait tout juste des brumes, et le jeune homme le fixait maintenant avec une curiosité mêlée d'un vif sentiment de gêne. Cette Walburga disait sans arrêt : « Gunter, Gunter, je t'aime, tu ne te souviens pas ? Gunter, c'est moi, rappelle-toi, nous nous aimons, tu m'aimais, Gunter... » et d'autres balbutiements similaires. Walburga s'appuyait sur le fait qu'elle était sa « fiancée » — ou du moins le prétendait-elle — pour donner plus de force à ses affirmations. Mais Gunter, manifestement, ne se souvenait pas. Il avait pourtant fini par saisir ce qu'impliquaient les assertions de la fille, et cela avait réveillé au fond de ses fibres sensorielles le souvenir des contacts intimes qu'ils avaient eus ensemble ; il en avait ressenti sur le moment une horreur profonde autant qu'inexplicable, et des frissons glacés lui avaient parcouru le dos et les jambes. Mais, bien vite, le tremblement nerveux avait cessé, de même que s'était résorbée la répulsion qui l'avait envahi, et il pouvait envisager plus sereinement la situation. Ainsi, une heure environ après s'être libéré de sa nuit, Gunter cessa presque complètement d'être la proie des réactions émotionnelles et instinctives qui avaient été les premières manifestations de son être au sortir de l'inconscience, et il essaya de raisonner avec toute la lucidité dont il se sentait capable. Pour l'immédiat, il était bien ennuyé de ne trouver aucune réserve de tendresse à déverser en retour sur une personne qu'il voyait somme toute pour la première fois. Parfois même il se surprenait à regarder d'une façon intense le charmant minois de la brune Sonja,

et il se disait alors que ce passé inconnu avait peut-être été mal utilisé.

Mais ce menu problème n'était qu'une des facettes d'un kaléidoscope autrement plus complexe et aux implications imprévisibles : sa propre existence.

Gunter devait bien se résoudre à accepter sans réserve les explications détaillées par ses compagnons. Ainsi prenait forme devant lui, à part lui, un portrait — son portrait : Je suis un type de vingt-six ans, j'ai eu... ou plutôt le corps de Gunter, le cerveau de Gunter, ont eu vingt-six années déjà d'une vie bien délimitée, sans mystère, et alors que rien ne pouvait le laisser prévoir, hier il est arrivé quelque chose, amnésie subite et totale, et voilà, je me retrouve avec trois heures de souvenirs comme tout bagage...

Le fait d'avoir appris que tout son passé avait été en quelque sorte annihilé n'avait pas provoqué chez Gunter une réaction bien forte, puisque la notion même de passé lui était étrangère. Ce qui l'inquiéta le plus fut la certitude qu'il aurait désormais les mains liées pour tout ce qui concernait son avenir, qu'il lui faudrait se conformer à des préceptes, aux coutumes d'un milieu, à une certaine forme de vie minutieusement établie par Gunter lui-même pendant vingt-six années — c'est-à-dire par l'apparence physique dans laquelle son nouveau moi innocent avait émergé. Et il se demandait avec angoisse si le conditionnement imposé ne lui serait pas intolérable.

Il sentit que cette pensée allait s'incruster en lui, le plonger dans un gouffre de souffrance s'il persistait à la couver ; aussi se concentra-t-il sur les événements qui avaient présidé à son changement. A dire vrai, événement était un terme impropre, puisqu'il semblait bien, justement, que rien d'extraordinaire ne se fût passé. Nous allons à cette occasion donner la parole à Walter, qui est le plus capable d'une narration concise et objective. D'ailleurs nous n'aurons plus l'occasion de l'entendre par la suite et autant vaut profiter de son érudition, quoique en la circonstance les informations fussent parvenues à Gunter sous une forme très décousue, et dans un ensemble de plusieurs voix mêlées.

WALTER : C'est hier que « ça » s'est passé. Hier mardi. Nous étions partis faire un tour en voiture, tous les cinq, dans ma Volkswagen... Tu étais tout à fait normal. Et puis vers le milieu de l'après-midi, il pouvait être quatre heures ou quatre heures moins le quart, nous nous étions arrêtés dans un champ, Karl avait sorti sa machine à écrire et il commençait à taper un de

ses fameux poèmes — sur les oiseaux qui chantent et le calme de la nature en paix, je suppose...

KARL : Absolument pas ; c'était sur la guerre du Viet-Nam.

WALTER : Je parlais avec Sonja, et à ce moment-là, j'ai senti — comment dire ? — comme un frisson sur ma peau, non, un crépitement, une onde qui est passée, la même impression que l'électricité statique qui hérisse les poils et colle la chemise sur la peau, les soirs d'orage, tu sais ?

(Non, Gunter ne savait pas.)

Ce n'était presque rien, une caresse, je n'y ai pas pris garde sur le moment, les autres non plus, nous ne nous en sommes souvenu que plus tard, quand nous avons compris qu'il t'était arrivé quelque chose de grave. Parce que, dix secondes après, peut-être, Walburga a crié...

WALBURGA : J'ai crié : « Gunter ! Qu'est-ce que tu as ? Gunter ! Réponds-moi, Gunter !... » Il était effrayant ; nous étions allongés sur l'herbe chaude, il fermait les yeux, et juste au passage de cette espèce de vague électrique je l'ai vu sursauter violemment, il s'est contracté, il s'est levé, il est resté quelques secondes debout, les yeux toujours fermés, il tremblait de tous ses membres. Et puis il a ouvert les yeux. Je ne savais pas ce qui arrivait. C'est au moment où il a ouvert les yeux que j'ai commencé à crier.

WALTER : Et nous nous sommes précipités. Nous ne comprenions rien. Nous t'avons parlé, nous t'avons secoué, mais il n'y avait rien à faire. Tu étais parti, tu étais ailleurs, tes yeux étaient terriblement fixes, et morts. Il a fallu te pousser pour te ramener à la voiture. Tu es resté comme ça à peu près vingt-quatre heures, sans bouger, sans parler, sans manger, sans remuer même les yeux. Nous t'avons ramené ici, Walburga t'a veillé toute la nuit, et Karl et moi nous sommes revenus ce matin. Nous n'avons pas pu nous décider à appeler un docteur parce que cette histoire paraissait tellement impossible... Et puis nous espérions toujours que tu retrouverais ton état normal. Mais sans doute aujourd'hui nous aurions appelé quelqu'un si tu ne t'étais pas réveillé. Nous n'avons même pas prévenu tes parents, je savais que tu n'aimes pas qu'ils s'inquiètent pour toi...

(Au moment où fut abordée cette question de « parents », l'incompréhension que manifesta Gunter nécessita des explications détaillées. Le jeune homme ne comprenait pas, de toute évidence, que des liens d'une aussi grande force dussent le lier encore à un couple paternel et maternel si longtemps après sa naissance.

Ce sentiment lui échappait entièrement et une vive discussion s'éleva, qui laissa une impression pénible sur Walter, Walburga et les autres. Puis Gunter fut dompté, il assimila, comme le reste.)

WALTER : En fait nous étions très désemparés. Et, même maintenant, le problème n'est pas résolu. Il a seulement changé de direction !

Non, le problème n'était pas résolu... Et Gunter sentait confusément que seul le temps — un bien long espace de temps — pourrait effacer ce problème en reconstruisant autour de lui une existence qu'il lui fallait affronter dès cette minute, avec tout ce qu'elle contenait d'inconnu et de redoutable. Il fit quelques pas dans la pièce, s'approcha d'une fenêtre, l'ouvrit et se pencha sur la rue grondante. Sur la droite comme sur la gauche, il y avait une file interminable de maisons grises, et dans le puits de la rue, cinq étages plus bas, une foule de fourmis grises s'agitaient en tous sens, des véhicules se déplaçaient avec vivacité, et de toute cette masse confuse et grouillante montait un bruit assourdissant, une oppressante cacophonie de cris, de rauquements de moteurs, d'appels de klaxons, noyés dans une épaisse fumée d'essence brûlée qui piquait la gorge. Voilà quel était le monde de Gunter, désormais. Il se surprit à répéter : « Cologne, Cologne... » mais cela ne l'aida en rien à délimiter cette ville bruyante et puante, qu'il devinait énorme et désespérante, et où il lui faudrait vivre.

Il referma la fenêtre. Il lui fallait du calme. Il lui fallait réfléchir, longtemps. Il dit aux autres qu'il voulait se retrouver seul, qu'il fallait le laisser, laissez-moi, s'il vous plaît, revenez demain, demain, oui, ça ira mieux... Cette demande, cette prière, provoqua bien des réticences, mais force fut bien à ses amis de s'incliner. Ils passèrent enfin la porte ; Walburga était la dernière.

— « Tu ne veux vraiment pas que je reste ? » dit-elle. Elle avait de nouveau les larmes au bord des yeux, mais Gunter fit non de la tête. Walburga s'approcha, s'approcha tout près, Gunter sentit ses deux mains agripper ses épaules, il subit sur ses lèvres le contact tiède et humide des lèvres de la fille, il sentit sa langue s'insérer entre ses dents à lui, sa langue vibrante, et un peu râpeuse, contre sa langue à lui. Et puis cet embouchement cessa. Gunter fut seul. Il pensa : « J'ai embrassé cette fille, » tout étonné de n'en ressentir aucune émotion spéciale, ni dégoût ni plaisir. C'était simplement un des multiples rites auxquels il lui faudrait se conformer à présent, classant l'une après l'autre des expériences,

celles qui lui paraîtraient par la suite agréables, celles qui resteraient indifférentes, celles qui seraient éprouvantes.

Gunter, l'ombre de Gunter, fit lentement, consciencieusement, le tour de sa chambre, il fixait chaque objet nouveau avec curiosité et intérêt, jusqu'à ce qu'un déclic se produise et qu'il en comprenne l'utilité. Il y avait contre un mur de nombreux rayonnages remplis d'objets rectangulaires de couleurs vives. Il en prit un dans sa main, l'observa. « Livre, » prononça quelqu'un à l'intérieur de lui. L'objet s'ouvrit en deux sur une infinité de feuillets blancs recouverts de petits signes noirs et serrés qui dansaient, qui allaient et venaient dans un fourmillement incompréhensible et grotesque. Gunter écarquilla les yeux, fixa longuement cette cavalcade ; les signes s'ordonnèrent, se rangèrent peu à peu en groupes, s'immobilisèrent. Des lettres, des mots, des phrases apparurent, et l'objet que tenait Gunter prit un poids et une importance nouvelle. Il lut : « *... ne peut faire l'analyse d'un grain de blé sans démonter l'univers* », et referma aussitôt l'ouvrage. Les mots résonnaient bien dans sa tête selon un ensemble précis de sons, mais il y avait dans ce seul tronçon de phrase au moins trois terme qui étaient au-delà de son seuil de compréhension. Il en fut effrayé. Il rouvrit le livre à la dernière page, vit le chiffre 438. Il parcourut ensuite du regard les rayonnages et dénombra plus de cent cinquante volumes. Il essaya alors de faire un calcul qui aurait pour résultat la somme de son ignorance, mais il y renonça vite.

Plus tard, devant une « photo » qui représentait un homme et une femme âgés, il se sentit envahi par une curieuse impression de nostalgie et de tendresse. « Papa et maman, » murmura-t-il. Il se concentra sur cette idée, prenant appui sur cette image grise, mais l'impression demeura floue, en dehors, il ne parvenait pas à saisir l'essence de ses sentiments. Il se souvint simplement qu'on lui avait dit que ses parents demeuraient à Kassel, mais là encore ce ne fut qu'un mot vide de sens qui flotta un moment dans son esprit avant de couler dans les profondeurs vierges de sa conscience.

Et le temps coule, d'un bout à l'autre de la Terre. Le ciel est passé du bleu au gris, du gris au noir ; des lumières innombrables ont transformé le sale visage de la ville, la parant d'une somptueuse et clinquante toilette de nuit. Gunter a mangé machinalement des œufs au bacon, il a bu une petite bouteille de Dortmünder, il est maintenant penché sur sa table de travail, il

contemple sans oser encore les toucher ses crayons, ses encres dans de petites fioles sombres, ses pinceaux, sa palette où un paysage impressionniste tout en vallées rêches et en pics escarpés s'étale à la fantaisie des couleurs séchées, les tubes de peinture, le désordre gras et somptueux des huiles, les sages rangées d'aquarelles qui rêvent pastel dans leur boîte, la gouache, les ciseaux, la colle, tout un monde grouillant et secret.

Gunter s'est étonné devant une toile où fulgure un paysage urbain dont les couleurs et les formes lui paraissent curieusement distordues, il a regardé longuement plusieurs affiches publicitaires montrant des personnages empâtés qui vantent un rasoir électrique, une marque de réchaud à gaz. Les tableaux, les affiches, portent son nom. Décorateur, peintre... artiste. Je suis un « artiste », se disait Gunter Kaiser. J'ai étudié les Beaux-Arts ici, à l'Université de Cologne. Walter avait dit ça. Et Gunter se trouvait confronté à une nouvelle pièce du puzzle de son existence. Mais tout ce matériel, toutes ces œuvres ne lui rappelaient rien, ne l'inspiraient en aucune façon. Il finit pourtant par tirer une grande feuille blanche d'un carton à dessins, et il saisit un pinceau d'une main hésitante. Sans parvenir à délimiter une volonté consciente dans ce qu'il faisait, il commença à mélanger des couleurs, à étaler des nuances, et sur le papier, devant lui, sous sa main, il voyait des formes s'organiser des nuages colorés s'assembler en surfaces encore inidentifiables.

Il travailla longtemps, somnambulique, jusqu'à une heure très tardive de la nuit, jusqu'au moment où il lui fut impossible de garder ses yeux ouverts. Alors il alla se coucher, s'endormit.

Gunter Kaiser est étendu sur le dos. Son grand corps mince se tasse voluptueusement dans l'herbe moite, l'herbe dorée et craquante de l'été. Gunter ferme les yeux. Il se sent bien. Il n'a qu'un désir : voir doubler, centupler la surface de sa peau exposée aux rayons du soleil, cet aimable soleil d'août qui assomme en douceur, imprimant sur l'épiderme son poème de bronze. Mille petits bruits pénètrent dans ses oreilles à travers un engourdissement langoureux ; il y a les soupirs du vent dans le feuillage d'arbres lointains, le tapotement de la machine à écrire de Karl, les voix de Sonja et de Walter, la stridulation d'un insecte agacé. Et ce chatouillement baladeur, entre le front et le nez de Gunter, c'est la main légère de Walburga penchée sur lui, souriante, et

tendre, et amoureuse... Gunter s'étira, émit un grognement de dépit : la douce chaleur du soleil s'était brutalement évanouie.

— « Ote-toi de mon soleil ! » grommela-t-il en se retournant entre ses draps. Entre ses draps ? Il resta un moment le nez dans son oreiller, envahi peu à peu par l'impression insidieuse que quelque chose ne collait pas... Il s'assit avec brusquerie, le lit fit entendre sous lui un bruit de ressorts malmenés. Gunter promenait autour de lui un regard ahuri, ses yeux firent le tour de sa chambre, s'arrêtant sur ses meubles, ses livres, ses murs couverts de dessins, de peintures, d'affiches, sa chambre familière — mais où il n'aurait pas dû se trouver !

« Eh bien alors... » fit-il tout haut. Il se leva tout à fait, fit quelques pas incertains. Voyons, se disait-il : il y a une minute j'étais couché dans l'herbe, Walburga me caressait la joue, Karl, Sonja et Walter bavardaient à côté — et maintenant... ? Je n'étais pas saoul, pourtant ! acheva-t-il avec énergie. Les pensées se succédaient à toute allure dans sa tête, tandis que son cerveau essayait de trouver une base qui fût à l'origine de réflexions plus ordonnées. L'idée d'une blague énorme, que ses amis auraient pu lui faire, l'effleura un instant. Mais il abandonna vite cette pensée car il aurait fallu alors qu'on l'ait drogué, et il n'imaginait pas que Karl, Walter ou Sonja — et à plus forte raison Walburga — se soient livrés sur lui à une plaisanterie aussi douteuse.

« Voyons, » marmonnait-il, « ne nous affolons pas, ne nous affolons pas... » En fait, Gunter était bien loin de l'affolement : l'irrationnel complet en est rarement la cause, et le jeune homme commençait au contraire à s'amuser prodigieusement. Il était en pyjama, son lit gardait encore le creux et la chaleur de sa tangible présence ; il s'était donc couché tout à fait normalement. Il jeta un coup d'œil sur sa pendulette électrique. Dix heures vingt. Puis il regarda de plus près, fixant cette fois le petit calendrier incorporé. Non, il n'y avait pas de doute, il avait bien vu. Le calendrier indiquait :

Donnerstag
18
August

« Jeudi ! » s'exclama-t-il. Jeudi... Et ses derniers souvenirs remontaient au mardi, alors qu'il pouvait être environ trois heures et demie ou quatre heures dans l'après-midi. Il n'avait pourtant pas dormi pendant trente-six heures... Son cerveau tourna à vide pendant une demi-minute, et puis l'évidence s'imposa : il avait

tout simplement un trou de mémoire, ce sont des choses qui arrivent, et il avait perdu tout souvenir de ce qu'il avait fait depuis mardi quatre heures. Tout s'expliquait donc le plus communément du monde, et ce n'est qu'à ce moment-là qu'il commença à concevoir quelque inquiétude, car la réalité, bien plus que le mystère, est génératrice d'émois.

Il s'habilla à la hâte et courut au café d'en face, pour pouvoir téléphoner. Il ne se sentit à nouveau rassuré qu'en entendant la voix de Walburga.

— « Ça va tout à fait bien, oui, oui : estomac plein, cerveau lucide, pieds agiles ! Ne vous en faites surtout pas pour moi... Bon, eh bien, à demain. Au revoir, Karl... Walter... » (poignées de main) « hejdo, Sonja... » (un baiser sur le haut de sa joue brune) « viens, Walburga... » Gunter la prit par le bras, ils s'éloignèrent à grandes enjambées en direction de chez lui. Il se sentait l'âme légère, il était un tout petit peu ivre, il était délivré et heureux. Le soleil y était peut-être pour quelque chose, qui brillait avec une conscience admirable au-dessus des toits de Cologne, et même en plein mois d'août ce n'était pas si fréquent. Et puis il y avait eu ce bon repas chez Strauss et la longue explication avec ses trois amis, qui lui avait permis de faire le point. L'aventure lui apparaissait définitivement comme un intermède amusant ; il garderait un trou de trente-six heures dans sa vie, ça n'était pas une affaire, il fallait seulement espérer que ça ne se reproduirait pas. Mais il n'allait pas consulter un docteur pour si peu. Quant au fameux frisson électrique qu'avaient cru ressentir ses amis, bah !... on le mettait sur le compte de la chaleur ambiante — ou de n'importe quoi.

Ils rentrèrent, bavardèrent, ils firent l'amour, et puis ils se retrouvèrent près du coin de travail où Gunter avait barbouillé cinq ou six feuilles lors de cette fameuse soirée dont il ne gardait aucun souvenir. Ils regardèrent les dessins, Walburga fit remarquer à Gunter que ce n'était pas son style habituel.

Gunter contemplait fixement les quelques gouaches. Il avait ressenti dès le premier coup d'œil comme un choc étrange, et il essayait maintenant de préciser ses impressions. Il sentait venir, de l'intérieur de lui, du plus profond de son être, une grande vague émotionnelle, une houle puissante qui battait à travers ses artères, tout un monde de pensées, d'images, qui se pressait à

l'extrême bord de sa conscience mais restait encore immergé dans les flots noirs de l'oubli, encore au-dehors, encore de « l'autre côté ». Gunter lutta, lutta, pour forcer la porte et se précipiter dans le torrent. Enfin une brèche s'ouvrit, ce fut comme un trait de feu dans son cerveau, une lumière très pure, un son très clair, Gunter se leva d'un bond de sa chaise, il pressa son crâne entre ses mains pour ne pas laisser échapper la lumière et le son, Walburga hurla son prénom, Gunter s'entendit répondre : « Tais-toi », mais c'était déjà trop tard, le charme était rompu, la brèche s'était colmatée, Gunter avait eu une seconde le pied dans le vide mais il n'avait pu sauter, il était trop tard, trop tard, il en éprouva un regret infini. Il ferma les paupières, il se boucha les oreilles, il aurait voulu retrouver le son, la lumière, mais bien vains étaient ses efforts... Une porte était close qui ne se rouvrirait plus, Gunter sentait mourir ce souvenir informulé le long de ses nerfs, dans sa tête l'ombre de vision s'était dissoute, comme lorsqu'un vent violent dénoue l'écharpe de brume qui habille un pic rocheux, et seule la montagne inébranlable de la réalité se dressait dans sa monolithique solidité. Il ne pouvait même plus retrouver la tonalité de la lumière ni le cristal du son, il ressentait la même impression que lorsqu'on se réveille le matin tout imprégné encore d'un rêve qui reste accroché à vous par d'immatérielles fibrilles, mais dont le souvenir visuel a fui sans laisser de trace.

Gunter se rassit lourdement, il éprouvait une sensation de grande tristesse et de grande solitude, il ne savait pas pourquoi.

Plus tard, quand les émotions se furent taries, quand le sable envahissant du quotidien eut bu jusqu'à la lie ces instants de trouble et de démence, Gunter acquit la certitude qu'il avait été « visité », qu'il avait été habité. Pendant vingt-quatre heures, ou peut-être trente-six heures, quelque chose, ou quelqu'un, qui venait de très loin, qui venait « d'ailleurs » (d'un autre univers, d'une autre dimension, d'un autre temps ?), quelqu'un avait projeté son esprit dans le cerveau de Gunter et y avait vécu en parasite, dans le but probable d'observer le monde où vivait Gunter. Peut-être s'agissait-il d'un échange, et dans ce cas l'esprit de Gunter serait allé dans le cerveau de « l'autre », quelque part dans l'infini des possibles. Mais alors l'expérience aurait échoué en partie, puisqu'il ne se souvenait de rien. Il souhaita ardemment, dans cette expectative, que l'autre ait pu bénéficier de plus de chance, et que lui au moins ait gardé le souvenir du lointain voyage.

Gunter se maria, il n'eut plus jamais de trouble de mémoire, et jamais non plus il ne fit part de sa théorie fantastique à quiconque, pas même à Walburga. Comme preuve secrète, pour lui-même, il garda toujours, précieusement, les dessins que sa main avait tracés un soir à l'insu de son cerveau, ces visages, ces formes vivantes étranges qu'on aurait pu croire issus de l'imagination d'un Jérôme Bosch, ou d'une Léonor Fini, ces paysages que Tanguy eût très bien pu créer (et ceux-là mêmes, peut-être, avaient-ils été visités ?), toute une création inachevée, ébauchée, esquisse d'un monde qui n'était pas le sien et où il ne retournerait jamais.

Jack Vance ou le faiseur d'univers (1)

par Jacques Chambon et Jean-Pierre Fontana

Il était une fois, il y aura bien longtemps... Tels sont les mots qui viennent immédiatement à l'esprit dès qu'il s'agit d'évoquer l'univers de Jack Vance, monde coloré de poètes et de magiciens, de paladins et de bouffons, monde de mythes et de miracles où le Merveilleux constitue le menu quotidien et les Sortilèges l'indispensable piment. Il sera une fois, il y avait bien longtemps... Ainsi pourrait-on situer un univers bipolaire où le Temps ne se voit plus imposer cette solution de continuité qui fait distinguer le passé de l'avenir, où les extrêmes sont appelés à se rencontrer et à se fondre, où les parallèles se rejoignent et s'entrelacent. Préposée à la relation d'une Histoire non-euclidienne, une œuvre s'élabore actuellement qui n'est pas loin de se situer en marge de la science-fiction car elle en est la démesure. Recréant la chanson de geste pour nos lointains descendants, il y a de nos jours un écrivain nommé Jack Vance...

En octobre 1955, paraissait pour la première fois en France la signature de Jack Vance. C'était avec **Une conquête abandonnée** et dans une revue appelée **Galaxie** qui méprisait à ce point ses lecteurs qu'elle les accablait des plus incroyables coquilles. Pour gagner la célébrité dans un tel bêtisier, il fallait une personnalité exceptionnelle et un passé glorieux. Malheureusement, Vance n'avait encore à l'époque ni l'un ni l'autre. Guère représentative de l'auteur que l'on connait maintenant, amusette sur le thème déjà passablement éculé du contact entre humains et créature cosmique énergétique, cette nouvelle manquait singulièrement d'envergure et fut bel et bien abandonnée à un oubli où la revue tout entière aurait mérité d'être entraînée. Quelques perles extraites de ce premier texte permettront au profane de se faire une idée du sort qui était réservé aux textes exploités. Ainsi pouvait-on lire : **« Il rejoigny... le géologiste... du quarts... »**. Quant au personnage principal, il se nommait tour à tour « le capitaine Badt » ou « le capitaine Bobt ». Toutes les conditions étaient donc réunies pour que Vance manquât la conquête des amateurs français. Il réapparaissait cependant au

sommaire de la revue en avril 1959 avec **La retraite d'Ullward.** A ranger parmi les textes de l'ancien **Galaxie** qui mériteraient une retraduction, cette nouvelle était de taille à susciter le plus grand intérêt. Elle ne pouvait pas pour autant servir de nouveau tremplin à son auteur : **Galaxie** se décidait dans le même temps à sombrer enfin dans l'abîme de son incompétence.

Occultée pour quelques années sitôt ses premiers feux lancés, l'étoile vancéenne se remit à briller en mars 1964 lorsque **Fiction,** consciente de son existence, publia **Magie verte.** Fantaisie fantasmagorique, rationalisation du merveilleux dans le contexte des sciences occultes, ce récit ne pouvait prendre tout son sens que par rapport à des textes encore non traduits et risquait d'avoir d'autant plus de difficulté à rester dans les mémoires qu'il voisinait au sommaire avec **La Vierge de Fer** de Bram Stoker. Mais il suffit d'en relire la présentation pour se rendre compte que le vent avait tourné en faveur de Vance. Il ne restait qu'à attendre quelques mois pour assister à son avènement dans la nouvelle édition de **Galaxie.** Dans la même année 1965 paraissaient **Le Prince des Etoiles** et **Les Maîtres des Dragons** tandis que « Présence du Futur » publiait **Les langages de Pao. Fiction** ouvrait un peu plus tard ses pages au cycle de **Cugel l'Astucieux.** Vance avait gagné la partie. De 1964 jusqu'à la parution, récente, d'**Un monde d'azur** dans la collection « Ailleurs et Demain » et des **Faiseurs de miracles** dans le présent numéro, il ne s'est guère passé d'année sans que nous ayons au moins un texte de Vance à nous mettre sous la dent. Vivifiantes sources de rêves, creusets bouillonnants où se composent des héros de rechange pour les nostalgiques du Northwest Smith de Catherine L. Moore, ils forment maintenant pour nous une œuvre qui a assez de consistance pour mériter une étude.

Sans doute serait-il utile de préciser à quel courant de la science-fiction se rattache Jack Vance avant d'entrer dans le détail de ses œuvres. N'en déplaise aux puristes et aux amateurs d'étiquettes, il faut y renoncer. S'il est clair qu'**Une conquête abandonnée** situe d'emblée son auteur parmi les faiseurs de space-opera, que dire par exemple du cycle de Kirth Gersen où se mêlent science-fiction policière et sociologique, space-opera et « heroïc fantasy » ? En fait, Vance n'appartient à aucune des catégories communément admises car il les recouvre toutes, soulevant du même coup un problème de méthode pour qui se propose d'analyser son œuvre. Une approche générique constitue en effet le plus sûr moyen de ne pas s'égarer dans son foisonnement mais risque d'en offrir une image figée. Une approche chronologique respectant l'ordre de parution aux Etats-Unis semble plus apte à en faire ressortir la dynamique, mais il y a des chances pour qu'il en résulte une carte aussi complexe que le territoire. Comme les nouvelles et les romans de Vance tendent à accueillir de plus en plus harmonieusement les différentes tendances de la science-fiction au lieu d'obéir tour à tour à l'une d'entre elles, mieux vaut toutefois adopter le second procédé en s'attachant précisément à montrer comment l'auteur a épaissi ses récits, élaboré sa technique narrative, enrichi et ordonné sa thématique.

Si **Une conquête abandonnée,** le plus ancien texte dont nous disposions, ne révèle pas grand-chose du Jack Vance actuel, on y constate néanmoins une recherche systématique du dépaysement. C'est là une des préoccupations essentielles de Vance et nous la retrouverons tout au long de son œuvre, à commencer par **Les langages de Pao.** Comme dans le texte précédemment cité, la Terre est loin, si loin qu'elle devient

légendaire. Soit que ses décors réels ou possibles ne l'inspirent guère, soit qu'il ne porte qu'un intérêt médiocre aux problèmes qui s'y posent ou sont susceptibles de s'y poser, Vance ne fera d'ailleurs jamais mention de notre Terre du XXe siècle ou d'un proche avenir, ne situera qu'exceptionnellement ses récits sur une Terre d'un futur éloigné et ne l'évoquera qu'en l'embellissant d'une aura de mystère. C'est donc un écrivain de science-fiction et non d'anticipation qu'annonce **Les langages de Pao**. Les noms barbares qui lui seront toujours chers y font sonner leurs syllabes rocailleuses. Les plus étranges paysages s'y déploient. Tout contribue à désorienter le lecteur, y compris la composition du récit. Renonçant à suivre un héros d'un bout à l'autre du livre, Vance multiplie les personnages et consacre de nombreux chapitres à plusieurs d'entre eux au point qu'on peut se demander si le protagoniste est Palafox ou Pérasper.

Autre clé permettant d'accéder à une meilleure compréhension de l'ensemble de l'œuvre : l'apparition de la « religion de la science ». Vance a-t-il été influencé par le Fritz Leiber de **A l'aube des ténèbres ?** Toujours est-il que le thème exerce sur lui une fascination particulière et qu'à partir des **Langages de Pao** il fera la différence entre deux catégories d'individus : ceux qui **savent**... et les autres. Les premiers sont ici les gens de Breakness. Ils se présent comme une sorte de super-savants et d'incroyables surhommes, du moins pour le commun des mortels. Représentant de cette deuxième catégorie à qui la science de Breakness reste totalement inaccessible, Bustamonte s'exclame : **« Vous, un sorcier de l'Institut de Breakness ! Où sont vos appareils, vos trucs infaillibles ?... »**. Et d'ailleurs Béran Pérasper constatera que **« ce Palafox-là était grand comme un démon de feu, magnifique d'énergie contenue. Un Sorcier, un Sorcier de Breakness ! »**. L'abîme étant creusé entre les savants et les non-savants, la connaissance va en effet s'entourer de mystère au point de devenir magie. On respectera le « sorcier » dans la crainte de représailles. Une religion sera née. Ses prêtres auront pour évangiles les techniques nouvelles et, moines itinérants, iront porter au loin le message de leur grandeur en officiant à coups de flamboyantes démonstrations et d'imparables exorcismes. Type de ces privilégiés à la fois super-savants et super-mages : Palafox. Personnage splendide et quasi divin, il est tellement puissant qu'il en devient fou. C'est un nouveau Lucifer à l'école duquel semblent s'être mis les faiseurs de miracles qui donnent leur nom à la novelette parue aux U.S.A. la même année que **Pao** dans **Astounding ;** il préfigure aussi les Princes-Démons du cycle de Gersen comme le Iucounu de celui de Cugel et pourrait bien être un des ancêtres du **Dernier château.** Si la science de Breakness est devenue tellement effrayante qu'elle rejoint la magie, la magie dont usent les personnages de certains de ces récits sera une science inconcevable et oubliée. Science magique, magie scientifique... Dans l'univers non-euclidien de Jack Vance, les domaines antinomiques se réconcilient aussi implacablement que le passé et l'avenir.

Les langages de Pao révèle aussi l'intérêt que porte Vance à la description sociologique, et en particulier son souci d'accorder les structures sociales à la nature du sol et du climat. Mais, comme il ne se veut pas le Montesquieu de la science-fiction, cette harmonisation obéit à des impératifs où la poésie a autant de part que la raison. Ainsi la société ultra-intellectuelle de Breakness vit à haute altitude dans ce qui semble une sévère cité monacale : **La croûte devint une petite cité accrochée au flanc de la montagne. Les bâtiments étaient bas, faits de roche coulée, avec des toits d'un brun roussâtre ; certains,**

reliés les uns aux autres, surplombaient l'abîme comme une chaîne. L'effet était sinistre, mais pas imposant le moins du monde. » Cette austérité se retrouve dans les écoles des cogitants qui occupent Nonamand, **« l'île sauvage de l'hémisphère sud »**. Quant aux cantonnements de ceux que l'on pourrait appeler les Myrmidons de Pao, ils sont implantés en Shraimand, région **«inondée de soleil »** et par conséquent favorable aux exercices sportifs.

Enfin **Pao** nous fait faire connaissance avec les « transformés », ébauche des fameux Dragons. Ils nous permettront d'effleurer les problèmes linguistiques qui constituent le point de départ du livre — et en même temps une autre préoccupation de Vance — puisque la métamorphose se situe ici non seulement sur le plan physique mais aussi sur celui de l'esprit par le biais du langage. Certes Vance n'innove pas en utilisant cette idée de la linguistique moderne que les signes composant un langage entretiennent des rapports étroits avec un certain nombre de structures sociales, intellectuelles, psychologiques, morales, et qu'il suffit d'agir sur un système pour influer sur l'autre. Orwell, van Vogt et Heinlein l'ont précédé sur cette voie. Mais rares sont ceux qui ont poussé l'extrapolation au point de nous faire assister concrètement à la transformation de sociétés entières par un remaniement méthodique de la langue. Ainsi obtiendra-t-on un peuple guerrier en lui forgeant une langue dure, gutturale, ne contenant presque aucun terme abstrait. D'autre part et encore une fois, Vance exploite les conséquences de la linguistique saussurienne en poète plutôt qu'en philosophe. Les langages et les moyens de communication qu'il invente ne débouchent qu'accessoirement sur une problématique ; comme le montrera bien **Un monde d'azur,** ils contribuent surtout à la cohérence et au pittoresque des milieux décrits. S'il donne l'impression d'avoir assimilé quelques-unes de leurs idées, Vance ne se prétend pas plus le Levi-Strauss ou le Michel Foucault de la science-fiction qu'il ne s'en est prétendu le Montesquieu.

Pao représente donc une étape essentielle. Vance commence à y pratiquer une création totale qui le conduira à rompre de plus en plus avec la science-fiction traditionnelle pour nous entraîner vers l'épopée atemporelle et la fantasy. Les mirages et l'artifice remplaceront progressivement le réel. Tel est le message des **Faiseurs de miracles** et des neutraloïdes de Pao, si fiers de leur nouvelle forme que l'un d'eux répond à la proposition de Palafox de lui rendre son apparence humaine : **« Je suis supérieur à un homme, supérieur à quatre hommes... pourquoi souhaiterais-je devenir faible ? »** Tel est le thème de base de **La retraite d'Ullward.** L'histoire qui nous y est contée ne se situe sur la Terre que pour confirmer ce que nous disions plus haut de la « terraphobie » de Vance. Elle nous présente une planète surpeuplée. Il n'y a de place pour l'homme que dans de formidables constructions de béton, loin de la lumière et de la nature. On songe un instant aux **Cavernes d'acier** d'Isaac Asimov et à la Trantor de sa trilogie **Fondation,** mais la ressemblance s'arrête dès que Vance nous entraîne vers le problème que soulève la perte de tout contact avec la faune et la flore. Pour le résoudre, chaque individu essaie de recréer chez lui l'espace dont il manque et dont il rêve : prairies, montagnes, étangs, couchers de soleil sur l'océan... Et il s'extasie comme un enfant devant ses dérisoires réalisations : **« Quelle illusion de distance ! s'émerveilla Raveline. On se croirait presque... — J'ai pas mal d'espace, dit fièrement Ullward. Presque trois cents mètres carrés. »** Peu à peu, le factice se révèle plus sé-

duisant que le vrai. Ullward, devenu propriétaire d'une moitié de planète vierge, finit par trouver le paysage banal, conventionnel. Il lui faut revenir aux décors d'illusion. Bien sûr, il ne faudrait pas aller jusqu'à confondre Ullward et Vance. En reprochant à la légendaire planète où elle est née de n'être **« qu'un mythe animé, un diorama aux tableaux archaïques »**, la belle Alusz Iphigenia de **La Machine à Tuer** aura une attitude exactement inverse. Vance partage cependant avec son personnage le besoin du rêve et se fera le chantre des mirages d'une façon qui lui est personnelle. Car jamais cette orientation ne le mènera à une méditation à la Dick sur les frontières et la spécificité de l'illusion et de la réalité. L'illusion est cultivée pour elle-même. Seuls comptent ses chatoiements. Si, comme nous le verrons, il en esquissera une problématique, ce ne sera que de façon sous-jacente. Vance s'apparente à un prestidigitateur et, comme Ullward, s'émerveille trop de ses artifices pour élaborer leur métaphysique.

De l'illusion au déguisement et au masque, il n'y a qu'un pas. Vance le franchit avec **Le Papillon de Lune.** Suite logique des recherches amorcées dans **Ullward** et **Pao,** cette nouvelle est prétexte à l'étude d'une civilisation où l'expression figurée tend à constituer l'essentiel du langage. Inutile désormais de décliner ses nom, prénoms, titres et qualités. Le visage s'abrite sous un masque qui symbolise ce qu'un individu est censé représenter et donne lieu, du même coup, à bien des hypocrisies. Le courant suivi reste donc celui du planet-opera et confirme les goûts de Vance pour une science-fiction sociologique fondée sur les problèmes du langage, mais il s'enrichit de nouveaux affluents. Dans la mesure où la société imaginée ici multiplie la difficulté d'une identification authentique, elle va exiger une étude psychologique plus fouillée et offrir un contexte piquant à un petit roman policier. De fait, **Le Papillon de Lune** pourrait passer pour une « detective story » digne d'Agatha Christie ou de John Dickson Carr. En dehors du cadre et des ingrédients qui font cataloguer ce texte dans la science-fiction, l'histoire se résume dans la découverte d'un coupable par un enquêteur. Elle met en scène quatre personnages : le héros et trois suspects, le premier devant déterminer parmi les seconds celui qu'il lui faut arrêter. Y a-t-il là une influence des textes où Asimov mêle science-fiction et policier ? Sans doute Vance les a-t-il lus, mais cette nouvelle tendance de son œuvre s'y intègre avec trop de naturel pour qu'il n'ait pas essentiellement obéi à une démarche personnelle. Comme nous allons le voir dans les romans du cycle de Kirth Gersen, la situation du **Papillon de Lune** se retrouvera à plusieurs reprises et toujours dans un milieu où il sera de mode de se maquiller et d'avoir plusieurs identités.

Entrepris au moment où on a l'impression que Vance se cherche encore un peu, le cycle de Gersen contient bon nombre d'éléments propres au space-opera. La Terre a essaimé depuis longtemps dans les étoiles. L'univers habité se sépare en deux parties : l'Œcumène, empire galactique contrôlé par les autorités humaines, et l'Au-Delà, domaine quasi inexploré où sévissent crapules et pirates. La protection de l'Œcumène est assurée par la Compagnie de Coordination de Police Intermondiale qui est officiellement **« un organisme indépendant chargé de fournir aux différentes polices de l'Œcumène les services de ses agents spécialisés, de son fichier central et de ses laboratoires de criminologie »**, mais en pratique **« une agence supragouvernementale capable, le cas échéant, de se substituer au pouvoir légal »**. Et, bien sûr, le héros appartient à cette compagnie. Cepen-

dant, comme le montre précisément ce personnage, Vance développe une technique de l'amalgame entreprise avec des textes comme **Les faiseurs de miracles** ou **Les Maîtres des Dragons**. Kirth Gersen possède la panoplie habituelle des super-James Bond à la Dominic Flandry et connaît parfaitement les techniques du combat singulier. Son art de la déduction est digne d'Hercule Poirot et, joint à un solide esprit de décision, il sera son plus sûr atout pour mettre en échec ces avatars de Palafox que sont les Princes-Démons. Enfin, il n'exerce pas son métier en fonctionnaire ou en mercenaire. Seul rescapé avec son grand-père d'un massacre perpétré par la coalition des cinq Princes-Démons alors qu'il avait neuf ans, Kirth Gersen est animé par l'irréductible volonté de venger des centaines de victimes. C'est donc aussi un justicier, et il aura de plus en plus tendance à incarner tout simplement le Bien affrontant le Mal. Un chevalier d'« heroïc fantasy » s'installe en filigrane, que viendront profiler des problèmes psychologiques assez caractéristiques. Sans atteindre à la tragique majesté d'Elric le Nécromancien, Kirth Gersen souffrira en particulier d'une mélancolie assez proche de celle du personnage de Moorcock. On lit en effet dans **La Machine à Tuer** : **« Il se prit à méditer sur les caprices du destin qui avait fait de lui — lugubrement, il choisit son terme — un monomaniaque. Qu'arriverait-il si, par un exceptionnel et fantastique concours de circonstances, il réussissait à faire payer de leur vie le massacre de Mount Pleasant aux cinq Princes-Démons... que se passerait-il alors ?... Le rôle de justicier serait-il à ce point ancré dans sa nature que plus jamais il ne pourrait renoncer, plus jamais il ne pourrait rencontrer un méchant sans vouloir l'exécuter à tout prix ? La chose n'était que trop possible. Et malheureusement, une telle réaction ne découlerait pas de l'indignation légitime d'un sens moral outragé, mais d'un réflexe automatique, sans passion. Et l'unique satisfaction qu'il en retirerait équivaudrait à l'accomplissement d'un besoin physique mineur, tel que l'acte d'éructer ou de se gratter. »**

Dans **Le Prince des Etoiles,** premier volet de ce qui est pour l'instant une trilogie, Kirth Gersen entre en lutte contre Grendel le Monstre. Comme nul ne connaît ce triste sire, Gersen doit d abord en combattre les représentants. Après avoir éliminé Hildemar Dasce, le plus pittoresque d'entre eux, il a à résoudre un problème qui rappelle celui du **Papillon de Lune.** Trois individus sont susceptibles d'être Grendel, et ce n'est que dans les dernières pages que Gersen dénouera l'énigme. La trame du récit est donc très simple et, à dire vrai, manque un peu d'épaisseur. Peut-être Vance l'a-t-il composé trop vite. Peut-être ne discernait-il pas encore toutes les implications de son sujet. Associés au solide métier qu'il a désormais acquis, ses dons de visionnaire lui permettent néanmoins de pallier cette faiblesse. Chaque chapitre est précédé de notes, d'articles et d'extraits de pseudo-ouvrages qui ont pour but de composer un tableau sociologique des planètes où se déroule l'action et d'expliquer la psychologie des Princes-Démons. Sans s'alourdir pour autant dans son développement, l'histoire s'en trouve étoffée et se complique au point d'obliger le lecteur à une gymnastique cérébrale qui ne le rend que plus sensible à la démonstration finale. Il faudrait encore souligner avec quelle précision Vance campe ses paysages et ses personnages, mais le but de cette étude n'est pas tant de disséquer le produit d'une écriture que d'en découvrir les motivations. Le monde de Vance est une fresque dont il importe surtout de voir comment s'assemblent les éléments.

La Machine à Tuer, deuxième volet

des aventures de Gersen, a été assez récemment publié en volume dans la collection « Galaxie-Bis ». Comme la plupart des titres de cette collection, il n'a pas eu l'honneur d'une critique et c'est bien dommage. Chaque chapitre s'ouvre encore sur des notes destinées à préciser la toile de fond, mais l'histoire est beaucoup plus buissonnante que dans **Le Prince des Etoiles.** Elle se découpe en trois parties. Dans la première, la route de Gersen croise celle de Kokor Hekkus, le Prince-Démon **« le plus énigmatique, le plus fantastique et inaccessible de tous »,** et notre détective galactique doit déterminer quel fil conducteur le mènera à son ennemi juré. La piste se révèle particulièrement difficile à suivre. Gersen doit en particulier s'interroger sur le sens d'une tractation effectuée pour le compte de Kokor Hekkus, découvrir le motif qui pousse celui-ci à kidnapper certaines personnalités de l'Œcumène et comprendre le rôle que peut jouer dans tout cela la légendaire planète Thamber et ses kourgarous. La seconde partie commence avec le kidnapping de Gersen. Le voici prisonnier d'Interéchanges, organisation privée qui sert d'intermédiaire entre kidnappeurs et partie adverse et dont le caractère scandaleux ne l'empêche pas d'être **« tolérée comme un moindre mal ».** Utilisant des éléments présentés incidemment au début du récit, Gersen réussit à se tirer d'une situation apparemment inextricable tout en réalisant une opération financière digne d'un finale — car Vance est assez fécond en idées pour les gaspiller. La dernière partie nous plonge en pleine « heroïc fantasy ». L'action se transporte sur Thamber, planète d'aspect médiéval occupée par des seigneurs et des barbares comme les Tadousko-Oï. Toute la hiérarchie de la féodalité y est représentée. On y assiste à quelques bagarres épiques où les monstres ne sont pas absents. Et c'est la mise à mort de Kokor Hekkus après bien des difficultés d'identification.

Le progrès est net par rapport au roman précédent. Les nombreux éléments de l'exposition sont noués avec un art qu'on ne saurait mettre en défaut. Vance y multiplie les trouvailles et les détails pittoresques sans perdre de vue le fil de son histoire. Le reste de l'action échappe à toute linéarité. Si le but de la quête de Gersen reste la mort du Prince-Démon, elle se trouve sans cesse déviée par quelque intrigue secondaire ou quelque événement, que ce soit la libération des enfants d'une haute personnalité à Interéchanges, la fabrication d'un dragon mécanique ou le différend qui s'élève entre Gersen et le chef d'une armée de Tadousko-Oï. D'autre part, Kokor Hekkus est le Prince-Démon le mieux imaginé. C'est aussi le plus retors en raison des motifs puissants qui le déterminent ici : la conquête de l'immortalité et celle de la douce Alusz Iphigenia Eperje-Tokay de Draszane — grands dieux, quel nom ! —, personnage d'autant plus attachant que l'œuvre de Vance présente cet autre point commun avec nos vieilles chansons de geste que l'élément féminin y est rare ou accessoire. Kirth Gersen — et Vance avec lui — doit donc déployer le meilleur de son imagination pour contrecarrer les projets du Prince-Démon, et nous le croyons souvent pris à ses propres pièges. Enfin, l' « heroïc fantasy » vient ajouter une autre dimension à un ouvrage déjà haut en couleur.

Voilà donc un roman tout à la fois sociologique, psychologique, bâti autour d'une trame policière, se déroulant comme un space-opera et s'achevant à la façon d'une épopée du Moyen Age. Nous y voyons clairement définie la formule qui a toujours tenté Vance. Comme le Hugo de la préface de **Cromwell,** il pratique le mélange de genres jusque-là différents sinon contradictoires. Et, pour reprendre l'expression du

même Hugo à propos du drame romantique, la science-fiction devient avec lui **« la poésie complète »**. Avec **La Machine à Tuer**, la combinaison manque encore d'homogénéité. Un chimiste comparerait ce livre à un alliage dont il serait facile de calculer le pourcentage des divers corps constitutifs. Nous devinons cependant que se préparent des composés nouveaux dont les éléments auront parfaitement fusionné.

Nous insisterons moins sur **Le Palais de l'Amour** (paru dans **Galaxie**) qui met Kirth Gersen aux prises avec Viole Falushe, le Prince-Démon aux **« raffinements sybarites »**. Comme les romans précédents, celui-ci se découpe en trois parties. L'action se passe sur plusieurs planètes dont la Terre — une Terre au demeurant fort étrange et qui semble se ressentir d'une sorte de rancœur de la part de Vance, puisqu'il en fait un monde assez pervers. Enfin, après avoir eu affaire à un comparse, Kirth Gersen doit encore identifier son adversaire entre trois suspects — car il serait aussi décevant que les choses se passent autrement qu'il serait impensable de voir Hercule Poirot poursuivre des gangsters en Chevrolet ou Sherlock Holmes se passer de son rituel **« elementary »**. On remarque cependant que les chapitres ne s'ouvrent plus sur des documents imaginaires comme dans **Le Prince des Etoiles** et **La Machine à Tuer**. Nous tenons de Michel Demuth que la faute en incombe à l'éditeur américain de **Galaxie**, qui les avait supprimés pour la version parue en magazine. Cette lacune est un peu regrettable pour l'unité de la série mais non point dramatique. De toute façon, l'orientalisme baroque auquel Vance se livre ici se passe fort bien du procédé. L'intérêt essentiel du **Palais de l'Amour** réside en effet dans l'orchestration du thème cher à Vance de la préférence de l'artificiel sur le naturel. Pour les Princes-Démons et leurs complices, le réel semble n'être qu'une pâte à modeler selon leur bon plaisir. Sur la planète Grabhorne, Grendel le Monstre crée **« une société correspondant à sa propre définition »** ; le Beau Dasce doit son surnom à son **« nez coupé pour former un double bec cartilagineux »** et à ses **« paupières sectionnées et retirées »** : Kokor Hekkus se fait construire de monstrueux jouets pour mettre en pratique sa théorie de la terreur ; le génie créateur de Viole Falushe trouve son accomplissement dans cette société du « faux » temple de la « fausse » béatitude que constitue son Palais de l'Amour. Conçus vers la même époque qu'eux, les Princes-Démons de Vance font songer aux quasi-dieux mis en scène par Farmer dans la trilogie dont « Galaxie-Bis » a entrepris la publication. S'ils n'ont pas la puissance des héros de Farmer, ils partagent avec eux une mégalomanie qui fait à la fois leur grandeur et leur misère. Leur grandeur parce que rien ne semble pouvoir s'opposer à leur fantaisie. Leur misère parce que leurs créations ne les renvoient qu'à leurs obsessions, comme le prouve Kokor Hekkus qui n'est passé maître dans l'art de la terreur et de la tuerie que pour avoir toujours été lui-même en butte à la peur de la mort. Par ailleurs, le propre de l'illusion est de se dégonfler à plus ou moins longue échéance. D'où la nécessité pour les Princes-Démons de les multiplier sans cesse et, par conséquent, leur aliénation.

La réflexion d'ordre psychologique à laquelle conduit la situation des Princes-Démons, on peut se demander si Vance ne l'a pas faite pour lui-même. Il faut reconnaître en effet que le cas de ces personnages est assez proche de celui de l'auteur de science-fiction moderne. Comme eux, celui-ci se meut dans l'inventé, l'artificiel et l'illusoire. Il ne s'agit plus d'extrapoler plus ou moins aridement à partir de

techniques acquises. Il ne s'agit même pas de développer les conséquences de principes scientifiques ou pseudo-scientifiques. Exploitant tout au plus les données de certaines sciences humaines parce qu'elles ont la particularité d'être moins rigides dans leurs méthodes et leurs conclusions, l'auteur de science-fiction qui a profité des brèches créées dans les limites du genre par un Leiber, un Smith ou un Farmer subordonne désormais ses postulats à ses délires, n'obéit qu'aux impératifs des lieux et des temps où il situe ses histoires et, comme nous le voyons, peut se livrer à une interrogation latente sur cette démarche, selon une attitude assez caractéristique de la littérature contemporaine. Quant au lecteur, le destin des Princes-Démons pourrait pareillement l'inciter à une méditation féconde sur le sens de son goût pour les mondes rêvés. Dans l'un et l'autre cas, cette évasion dans le mythe pur est-elle un bien ou un mal ? Au moment du cycle de Gersen, Vance donne une réponse ambiguë. Après l'avoir séduite, l'impensable planète Thamber oppresse Alusz Iphigenia et, inversement, l'extravagance cruelle dont font preuve les Princes-Démons et qui les vouent à l'exécration n'entame en rien l'admiration universellement portée à leur génie créateur. De cette incertitude provisoire, deux passages de **La Machine à Tuer** — décidément ce livre est très riche — sont signicatifs. Il s'agit pour le premier d'un extrait d'un ouvrage supposé défendant les droits de la création et les émotions qu'elle met en jeu contre « **les goûts de l'élite intellectuelle, artificiellement inculqués... spécieux, doctrinaires, fallacieux, perfides, superficiels, stériles, éclectiques et creux** » : cet extrait est suivi d'une série d'opinions supposées extrêmement défavorables à l'ouvrage. Il s'agit pour le second de l'oraison funèbre que Gersen accorde à Kokor Hekkus : « **Son imagination fut à la fois un don et une malédiction. Une vie ne lui suffisait pas. Il lui fallait boire à chaque source, connaître de multiples expériences, vivre aux extrêmes. Dans Thamber, il avait trouvé un monde à sa mesure. Sous ses différentes incarnations, il avait créé sa propre épopée. Lorsqu'il en avait assez de Thamber, il retournait dans l'univers des hommes, moins malléable peut-être mais aussi passionnant. A la fin, il a péri.** » Quoi qu'il en soit, et comme nous avons eu déjà l'occasion de le constater, Vance jouit d'un tempérament moins spéculatif que poétique. Comme si la réponse au problème posé plus ou moins implicitement par l'œuvre appartenait à l'œuvre elle-même, il va continuer de créer. Et c'est l'achèvement du cycle de Cugel l'Astucieux, une de ses productions les plus attachantes.

Reprenant le cadre de **The dying Earth**, roman plus ancien non traduit en français, ce cycle a été mené parallèlement à celui de Gersen à partir de **La Machine à Tuer** et bouclé en cinq nouvelles dont les titres « magiques » ne sont sans doute pas sortis de la mémoire des lecteurs de **Fiction** : **Le monde supérieur, Les montagnes de Magnatz, Pharesme le sorcier, Les pèlerins, Le castel d'Iucounu.** En donner une idée revient à résumer l'« heroïc fantasy ». Comme le dit incidemment Gérard Klein dans une belle chronique consacrée à Philip José Farmer (1) — qui a, nous nous en sommes rendu compte, quelques points communs avec Vance —, « **l'action se déroule dans un avenir si lointain que la science n'a plus aucun rapport avec la nôtre et présente toutes les apparences de la magie** ». Vance se laisse d'ailleurs à ce point « enfermer dans son système d'allusions à la sorcellerie » que les aventures de Cugel pourraient tout aussi bien appartenir au passé ou à un de

(1) Voir **Fiction** n°s 174-175.

ces moyen-âges parallèles familiers à l'« heroïc fantasy ». Il n'importe que de jongler avec les éléments traditionnels du genre, et Vance s'en donne à cœur joie. Il multiplie les paysages inattendus. Il fait rebondir son récit à coups de dieux et de démons baroques. Il invente des créatures aussi curieuses que le Firx d'Achernar enraciné dans le foie de Cugel ou le géant Magnatz qui garde la cité de Vull. Quant au héros, il est accablé par un sort qui le pousse à accomplir certaine tâche, à l'exemple de l'Héraklès de la mythologie grecque. Car l'« heroïc fantasy » semble vouloir pour règle que son paladin soit le jouet de puissances suprêmes. A côté de celui d'Héraklès, les mythes d'Œdipe ou de Thésée se voient curieusement renouvelés ; Ulysse reprend du service pour découvrir d'autres mystérieux rivages peuplés par d'autres terrifiantes Circé. Il n'est donc pas besoin d'être grand clerc pour voir d'où surgissent ces décors, ces montres, ces personnages. Spécialiste des syncrétismes littéraires, Vance appelle à la rescousse Homère et Rabelais, et Perrault, et C.L. Moore, et Robert Howard... Et dans la cuisine de son imagination, tout cela a pris des couleurs et un fumet qui n'appartiennent qu'à lui.

Quoique le thème général emprunte au tragique, celui-ci est perpétuellement gommé par le sourire. S'inscrivant dans une conception de type plutôt oriental, la magie donne lieu à des enchantements où l'humour tient autant de place que la méchanceté, et de toute façon la personnalité du héros empêche le ton d'atteindre à une quelconque gravité. Cugel est proche de Till Eulenspiegel dont il semble avoir hérité l'habileté, la perversité, mais aussi la témérité. Vance ne lui épargne guère de vicissitude qui ne soit assez cocasse. Ce Cugel outrancier, voleur, menteur, bagarreur, mais au fond bien sympathique doit recueillir un juste prix de ses innombrables incartades. Car, s'il est assez astucieux pour se sortir des farces dont il est l'objet, il ne l'est guère pour les éviter. Vance a donc su trouver sa place entre un Sprague de Camp et un Michael Moorcock. Aussi éloigné de la grosse paillardise du Jorian du **Coffre d'Avlen** — récemment sorti dans la collection « Présence du Futur » — que du bain d'épouvante et de ténèbres où nous entraîne Elric le Nécromancien, Cugel illustre une sorte de fatalisme bonhomme à la Figaro.

A ce point d'une carrière qui a su trouver sa pleine mesure à l'intérieur de ses limites, il apparaît que l'œuvre de Vance obéit à un double mouvement. Le premier est d'affranchissement à l'égard de toutes les contraintes d'une science-fiction mécaniste et mécanisée. Vance est de ceux qui ne s'embarrassent plus d'aventuriers en scaphandre et de techniques sans doute pittoresques mais terriblement obtuses sinon apoétiques. Plus n'est besoin de chercher frénétiquement à concevoir quelque créature extra-terrestre à la psychologie douteuse. En libérant ses visions les plus folles et en les légitimant par le biais de magies inconcevables, Vance instaure d'incroyables systèmes tout en les rendant parfaitement cohérents. Son tempérament épique veut des châteaux, des chevaliers, des dragons. Qu'à cela ne tienne. Ses sociétés décadentes d'un avenir si lointain qu'il rejoint le passé dans le même abîme les lui permettront. Et en ce qui concerne le lieu des affrontements qu'il se plaît à imaginer, ce pourra être une Terre d'Autrefois, de Plus Tard ou de Jamais, d'autres mondes de Nulle Part et de N'importe Où. Le deuxième mouvement est d'annexion. Vance fait son miel de tous les surgeons de la science-fiction. Il n'est guère de texte, fût-il aussi dérisoirement mineur que **La planète de Sulwen,**

qui ne le montre. La différence provient de l'importance des dosages. Si Vance est attiré par la sociologie, il produira **Les langages de Pao**. Si l'« heroïc fantasy » prend le dessus, nous aurons droit aux **Maîtres des Dragons** et à leurs époustouflantes batailles. Si une ouverture est pratiquée à l'inspiration policière, ce sera **Le Papillon de Lune** ou même **Le dernier château**, dont la chute est le résultat d'une habile mise en scène offrant une seule et inattendue solution. Ainsi pourrait-on définir Vance comme un authentique baroque, mais déjouant encore toute tentative de classification, le cycle de Cugel et surtout **Un monde d'azur** semblent manifester une tendance vers l'autonomie des genres. Sans renoncer pour autant à ce qui fait le charme de l'œuvre vancéenne, ce dernier roman témoigne même d'un assagissement et d'une rigueur tout classiques. Vance cherche à y exprimer autre chose que des rêves colorés. Il passe de la Légende à la Fable.

(La fin de cet article au prochain numéro.)

Revue des livres

OSE par Philip José Farmer

Dans la science-fiction actuelle, Philip José Farmer est une sorte de Janus créant d'un côté des récits d'aventures dont la verve et la couleur ont rarement été surpassées, tandis qu'il médite, de l'autre, sur divers tabous du domaine littéraire qui nous occupe. Il y a, d'un côté, *Le faiseur d'univers* et, de l'autre, *Les amants étrangers*. Dans le présent roman, c'est surtout le narrateur d'épopées qui est au travail, mais Farmer ne peut s'empêcher de laisser au passage quelques sujets de méditation pour le lecteur qui aime lire entre les lignes.

Celui qui lit d'abord les lignes elles-mêmes découvre la planète Ose sur laquelle vivent des humains dont la civilisation n'a manifestement jamais atteint le niveau de l'exploration spatiale. En plus ou moins bonne intelligence avec ces humains, diverses autres espèces peuplent ce monde, lequel gravite autour de l'étoile Tau Ceti : les loups-garous, les horstels, les mandragores et les licornes. Les horstels (de *horse-tail*, queue de cheval) ressemblent absolument aux humains, à un détail près : leur longue crinière qui se termine en une queue opulente, laquelle leur a valu leur nom. Malgré l'évidente ressemblance avec leur propre espèce, les humains considèrent les horstels comme des animaux inférieurs, et quelques-uns d'entre eux préconisent même leur totale extermination. Pourtant, les horstels possèdent une culture et une civilisation.

Le mot de l'énigme — ou tout au moins une partie de ce mot — est révélé par Farmer aux premières lignes du livre déjà. Les ancêtres des humains vivant sur Ose y furent amenés bien des siècles plus tôt par des extra-terrestres qui les avaient enlevés vers la fin du XVIe siècle. Dans son prologue, Farmer chatouille les mânes de Charles Fort et de ses émules en évoquant complaisamment certaines disparitions inexpliquées dont parlent quelques chroniqueurs, et ainsi le lecteur sait tout de suite d'où vient Jack Cage, le jeune protagoniste du roman. Les aventures de Jack Cage se rattachent, dans l'ensemble, au thème classique de la découverte progressive de la réalité sous des apparences et des traditions trompeuses, et l'intérêt majeur du roman ne doit pas être cherché là.

L'intérêt majeur de *Ose* tient, avant tout, à la narration elle-même. Contrairement à tant de romanciers — qu'ils soient de science-fiction ou non — Farmer écrit ses descriptions en se rappelant qu'il possède cinq sens, et non point la vue seulement. On voit ses décors, mais on entend les bruits de ses forêts, on sent l'odeur de son herbe ou de ses souterrains, on a l'impression de toucher ses arbres et on sait à quoi ressemblent les boissons que consomment ses personnages. Tout cela est évoqué sans ralentissement du rythme de narration, au moment même où les personnages le perçoivent. Et il convient de remarquer que ces descriptions de Farmer sont essentiellement objectives, et non point subjectives : le romancier ne cherche pas à suggérer un climat psychologique, mais il parvient au contraire à faire partager à son lecteur le mélange de sensations tel que ses héros le reçoivent.

Ce récit a eu une histoire assez complexe. En 1953, Farmer avait écrit pour la revue *Startling Stories* un feuil-

leton intitulé *A beast of the fields.* Pour des questions de rythme de parution liées à la publication de la revue, le feuilleton n'avait jamais été publié. En 1965, *Ballantine Books* fit paraître en un volume une version remaniée du même récit, et c'est ce dernier que « Ailleurs et Demain » présente au lecteur français. Il n'est pas inutile de connaître ces détails, car *Ose* laisse apparaître une curieuse inhomogénéité. Les trois premiers quarts du récit sont présentés à un rythme parfaitement satisfaisant, comparable en sûreté à celui dont Farmer a usé en écrivant *Le faiseur d'univers*. Mais la fin est étrangement bâclée, à tel point que le lecteur se demande par moments si ce n'est pas un simple résumé qu'on lui offre. Cela est-il dû à la refonte de l'ouvrage, refonte destinée à permettre la publication dans les limites des volumes de Ballantine ? On est tenté de répondre par l'affirmative ; les données précises font cependant défaut.

Quoi qu'il en soit, l'intérêt du lecteur reste éveillé, alors même que son sens de l'équilibre est déçu. Car Farmer a placé, souvent bien en vue, certains traits de son symbolisme de prédilection. Voici par exemple ce Chuckswilly, homme à la personnalité vigoureuse, qui n'hésite pas à considérer la trahison comme un chemin parfaitement utilisable pour aboutir à certains résultats politiques, et qui se réfère à un ancêtre circassien nommé Djugashvili : contrairement à l'auteur et au lecteur, il ne peut évidemment pas savoir qu'un autre Djugashvili a fait parler de lui, dans l'histoire terrestre, sous le nom de Staline... Voici tout le peuple des horstels, qui vivent nus, qui manifestent envers les questions sexuelles une absence d'hypocrisie très différente des complexes humains, qui sont pourvus d'une longue queue, et qui habitent dans les profondeurs de la planète. Partant du rapprochement entre ces profondeurs et celles de l'inconscient, le lecteur est libre de reconstituer ce que l'auteur a voulu suggérer. Il peut aussi méditer sur le tabou adopté par les humains de Ose, qui considèrent comme un crime toute relation sexuelle avec les horstels. Et il peut également réfléchir sur la manière dont Jack Cage élargit progressivement son horizon, intellectuel et émotif.

Dans certains cas, Farmer ne fait que suggérer la réponse. Dans d'autres, il est très explicite. Dans d'autres encore, il paraît dissimuler volontairement quelques données (mais cela ne résulterait-il pas du raccourcissement — sans symbolisme ! — du roman, envisagé plus haut ?). Quelle que soit l'attention que le lecteur accorde à ces questions, et même s'il ne leur accorde pas d'attention, il se trouve, pendant les trois quarts du livre, en présence d'un conteur de très grande classe qui sait véritablement faire vivre le monde qu'il a créé. Ce volume confirme la très bonne impression produite par les débuts de la collection dans laquelle il paraît.

Demètre IOAKIMIDIS

Ose (Dare) par Philip José Farmer : Robert Laffont, « Ailleurs et Demain ».

Revue des films

LE SECRET DE LA PLANETE DES SINGES de Ted Post

Appendice commercial à *La planète des singes*. Visiblement les auteurs (Ted Post, réalisateur ; Paul Dehn, Mort Abrahams, scenaristes) n'ont rien à ajouter aux propos du film précédent. Cette vacuité même va susciter un développement qu'il peut être intéressant de signaler.

Le récit démarre très lentement par une série d'épisodes sans vigueur : arrivée sur la planète d'un autre astronaute (James Franciscus) chargé de retrouver Charlton Heston, héros du film précédent ; mort du coéquipier de J.F., blessé à la suite de l'atterrissage en catastrophe, non vu dans le film, de l'engin spatial (le moribond venait de découvrir qu'il se trouve en 3955) ; rencontre de J.F. avec la compagne, solitaire, de Charlton Heston, Nora ; flashback mental de celle-ci nous permettant de comprendre — car elle ne parle toujours pas — qu'Heston s'est volatilisé (au sens propre) au bord d'un précipice dans la Zone Interdite ; départ de J.F. avec Nora au cou de laquelle il a découvert la plaque d'identification d'Heston. Les premières expériences du nouveau cosmonaute sont identiques à celles de son prédécesseur. Il ne tarde pas à comprendre, grâce à des ruines de bâtiments célèbres new yorkais, que la Planète des Singes n'est autre que cette bonne vieille Terre, rasée et blackboulée par l'imbécillité des humains ; quant à son voyage dans l'espace, il se réduit à un voyage, involontaire, dans le temps. Sa surprise devant ce paradoxe temporel n'a d'égale que son horreur de constater le racisme, l'esprit de conquête, la haine guerrière d'un général gorille exhortant ses singes à aller envahir la Zone Interdite à l'écart de laquelle le Dr Zaius, l'un des dirigeants de la planète (il en connaît l'origine et les secrets) avait su les tenir...

Jusqu'ici les rebondissements ou effets de surprise et le ton général du film sont calqués sur ceux du premier épisode. Un libéralisme ironique et critique, teinté de pessimisme, satirise, à travers les propos racistes et bellicistes du général *(« The only good human is a dead human »)* et la satisfaction des gorilles excités, des comportements humains d'aujourd'hui ou plutôt de toujours. Il fait allusion également à l'impuissance des intellectuels de gauche (les chimpanzés), organisant par exemple une manifestation pacifiste sans conséquence, ou à celle, plus grave, d'un couple de savants libéraux (Zira et Cornelius) contraints de s'incliner devant la force et d'ajouter leurs cris aux cris de haine des gorilles s'apprêtant à la guerre. Rien de nouveau dans tout cela. J.F. et Nora sont capturés et s'échapperont grâce à Zira. Ils repartent, toujours à la recherche d'Heston, vers la Zone Interdite. Derrière eux, les gorilles commencent leur invasion. J.F. et Nora tombent alors entre les mains de la secte des Adorateurs de la Bombe, humains dégénérés vivant dans la terreur de l'invasion gorille et dépourvus de moyens réels de défense. Leur seule puissance est mentale et s'appuie sur les illusions qu'ils créent dans le cerveau de leurs adversaires. Ainsi peuvent-ils, pour le faire parler, contraindre J.F. à commencer d'étrangler Nora. Ce sont eux qui avaient fait croire à celle-ci, à la faveur d'un mirage, qu'Heston

s'était volatilisé. En fait, il est leur prisonnier. Un moment, ils retardent l'avancée des envahisseurs en faisant naître devant eux une barrière de feu et se dresser la statue, saignante, de leur dieu (1).

Mais l'imagination des gorilles est si faible et leur crâne si épais que ces fragiles sortilèges s'estompent rapidement. La progression continue. Les Adorateurs se réunissent dans leur temple. La liturgie de leur vénération pour la Bombe (leur ultime recours) s'exprime en prières adressées notamment aux « saintes retombées ». Les officiants révèlent alors au dieu « leur moi intime » : ils enlèvent leur masque de peau humaine (car ce n'était justement qu'un masque) sous lequel apparaît leur vrai visage — une vaste plaie rouge et bleue, héritage, suppose-t-on, d'antiques destructions atomiques. Ils vénèrent pour sa puissance la bombe, dont ils connaissent le mécanisme, mais on ne sait s'ils ont clairement conscience de ce qu'elle a détruit leurs ancêtres et que, lancée contre leurs ennemis, elle les détruira eux-mêmes. Sans doute la profondeur de leur foi ne s'arrête-elle pas à d'aussi minuscules détails. Les gorilles, pour l'heure, se pressent aux portes du temple. Zaius leur fait détruire les bustes humains, jugés obscènes. Combat confus, sanglant. J.F., qui entre-temps a retrouvé Heston, meurt avec lui et avec Nora. Mais Heston a le temps de presser le mécanisme du déclenchement de la bombe. Cataclysme final. On présume qu'il n'y aura pas de troisième épisode.

Le pessimisme a donc fait tache d'huile et recouvre maintenant totalement le ton de satire narquoise dont il ne constituait, auparavant, qu'une des composantes. Le symbolisme transparent et ironique des attitudes des différentes races de singes rapportées aux idéologies et aux comportements humains s'efface ici au profit d'une création plus autonome et plus mystérieuse : les Adorateurs de la Bombe. Leur folie destructrice apparaît d'une autre texture que celle des singes ; elle inspire un mélange d'effroi et de compassion qui n'a plus rien de commun avec de l'ironie ; elle a abandonné le domaine de l'allégorie et de l'avertissement satirique pour entrer dans celui du nihilisme et de la prophétie désespérée. Les survivants de la Planète des Singes, semblables à cette secte des Adorateurs, sont donc condamnés à périr — et là ils ne peuvent rien contre : c'est une malédiction — dans le cycle infernal de l'autodestruction. Des avatars de plus en plus monstrueux, de plus en plus dégénérés, de l'humain brûlent ainsi leurs dernières cartouches à s'entredéchirer ; à la fin, ils *aiment* leur mort et — consciemment ou non, peu importe — ils lui vouent un culte. Suicide, représentation onanistique de sa propre fin, narcissisme funèbre, ces diverses notions contenues à l'état virtuel dans la description de la secte maudite et dans le dénouement disent assez que la satire allégorique a voulu se hisser au niveau du poème métaphysique.

Un tel développement, qui suscite les rares images insolites du film, naquit sans doute autant de la paresse des auteurs que de leur absence d'invention (2) et de leur volonté de renchérissement. Et ce nihilisme ne correspond au fond à rien d'autre qu'à une clause de style, une facilité. Bref une façon d'en finir. Ce qu'il est curieux et intéressant de noter, c'est qu'on en finit aussi avec les singes. Ceux-ci, tout au long de cette séquelle, font figure de pâles figurants incapables de retenir l'attention ; si les Adorateurs de la Bombe nous retiennent un peu plus, c'est en tant que dégénérescence *humaine* de l'humain, et les singes n'ont plus rien à y voir. Par là le film, au bout de son rouleau, avoue sa stérilité.

Jacques LOURCELLES

(1) L'exposé de leurs facultés n'est pas des plus clairs. Il semble qu'ils puissent agir sur le mental d'un individu isolé (Cf. leur action sur J.F.) et le contraindre à certains actes. Face à une foule, ils n'ont plus que la solution du mirage. Leur puissance mentale n'est pas suffisante pour amener les gorilles à s'entretuer.

(2) J'entends par invention : capacité de relancer le dynamisme interne d'une idée de base (celle des singes), non la licence, à la portée de tous, de lui ajouter n'importe quelle péripétie annexe, hétérogène, comme c'est finalement le cas ici.

LA MORT TROUBLE de Claude d'Anna et Ferid Boughdir

Malgré son titre original, gros de résonances, *La mort trouble* appartient à une catégorie d'œuvres apparentées, non seulement par leur inspiration, mais surtout, de manière très étroite, par leurs défauts.

Pourquoi choisir un thème aussi littéraire et rebattu que celui des rapports du maître et de l'esclave ? Trois jeunes filles, ou jeunes femmes, viennent, pour des raisons inconnues, d'empoisonner leur oncle qui vivait seul, sur une île, en compagnie de son domestique. Pendant les préparatifs de l'enterrement, elles tyrannisent ce domestique de la façon la plus odieuse et la plus raciste (elles sont visiblement européennes, il est arabe). Mais une révolution survenue sur le continent provoque l'isolement complet de l'île. Le domestique, après s'être débarrassé du seul bateau disponible, se venge en réduisant les trois femmes à l'état d'esclaves.

En lavant ses humiliations par une humiliation complète, l'ancien esclave accède au rang d'homme et même d'artiste. Mais bientôt, pris par le jeu qu'il a organisé, ayant exacerbé les désirs de ses esclaves au point que la plus hautaine tente de le violer, il préfère disparaître et abandonne l'île et ses habitants à la folie, au mystère, à la mort.

Le film pèche par sa double ambition ; à l'heure actuelle, la mise en images de ce sujet fondamentalement érotique est impossible. La dégradation par la soumission aux perversions sexuelles est presque continuellement transposée sur le plan symbolique des obsessions anales et surtout orales ; principe qui n'est pas faux mais qui devient vite lassant.

Certains détails laissent supposer que *La mort trouble* veut être une allégorie (sur la libération et l'accession à l'existence du colonisé ?). On voit tout au plus un brouillon aux trois quarts indéchiffrable. Une multitude d'éléments se juxtaposent d'une manière d'autant plus obscure et irritante qu'ils sont d'origines extrêmement diverses et qu'ils tiraillent le film dans des directions très différentes. Résultat : un amalgame insolite et gratuit où l'on discerne avant tout souvenirs et références : de Ionesco, d'Arrabal, de Mandiargues, de Robbe-Grillet, de Resnais, de Bunuel, de Godard (surtout).

Incapables de privilégier une ligne de force, les auteurs ne peuvent non plus soutenir un certain parti pris stylistique. Le film se divise en deux parties : intérieur (la maison de l'oncle), extérieur (l'île). Le premier épisode possède une cohérence sensible : les plans sont composés de façon rigoureusement symétrique, les mouvements de caméra agencés de même. La photo joue sur l'opposition du blanc des murs et du noir des robes. De cet univers géométrique et mécanique (les trois actrices — Ursule Pauly, Sophie Vaillant, Sylvia Céline — jouent faux et gesticulent comme des marionnettes), naît un climat étrange que rend encore plus troublant un seul élément humain : le regard empreint d'une douloureuse surprise d'Ali Ben Ayed.

Le passage à l'extérieur marque une rupture voulue. A la libération des gestes et des instincts correspond malheureusement une dispersion complète. Le climat se désagrège, la situation s'étire, les procédés (la photo surexposée légèrement) fatiguent, l'ennui grandit.

L'insolite ne naît pas de n'importe quel bric-à-brac ; le fantastique, croit-on, permet de tout dire ; c'est là une vue de l'esprit qui engendre la confusion. Ces deux genres ne se laissent pas aussi aisément maîtriser que le croient certains jeunes auteurs.

Alain GARSAULT

ALADIN ET LA LAMPE MERVEILLEUSE de Jean Image

Plus qu'un compromis, ce film reflète une timidité profonde, et très française, devant un genre — le dessin animé — peu développé en France et une ma-

tière — le merveilleux — depuis longtemps abandonnée. De telle sorte que le film se définit mieux et plus par les refus et les limitations que les auteurs, France et Jean Image, se sont imposés.

Le choix du sujet, le plus connu, avec l'histoire d'Ali Baba, de tous les épisodes des *Mille et une nuits*, est déjà significatif ; le récit, conduit simplement, n'apporte pas la moindre nouveauté à ce thème éculé. Les éléments exotiques ne provoquent aucun dépaysement réel. Le merveilleux est maigrement exploité : rien n'est fait pour étonner et surprendre, tout pour rassurer et assoupir. Malgré quelques chansons, *Aladin* n'est pas une comédie musicale, malgré quelques esquisses de gags, ce n'est pas non plus un dessin animé comique. On reste dans un juste milieu bien terne.

Les personnages, les décors et l'animation soulignent durement ce manque d'audace. Les styles s'entremêlent, quoique l'ensemble sente son avant-guerre. Quelques personnages sont insignifiants, d'autres gentiment caricaturaux ; aucun ne se fixe dans la mémoire. Il existe entre les décors et les personnages des différences de style qui, pour n'avoir pas été utilisées à des fins esthétiques, deviennent gênantes. Une abondance d'étoiles et de scintillements confine le film dans une joliesse qui empêche que l'on puisse passer, même avec la meilleure volonté, dans le domaine de l'imaginaire. L'animation, très saccadée pour les personnages principaux, réduite pour les ensembles, hésite entre le schématisme et le réalisme. Le seul morceau de bravoure, le défilé des éléphants portant les richesses d'Aladin, en pâtit gravement.

Au moment où le livre pour enfants évolue au point de rejoindre certaines recherches de l'art moderne, Jean Image a choisi, comme source d'inspiration, la mentalité fausse et le style suranné des dernières productions Walt Disney. On ne saurait prendre de plus mauvais modèles.

Alain GARSAULT

Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan

Dépôt légal : 3ᵉ trimestre 1970 — Le gérant : D. DOMANGE

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX
Conseiller scientifique : Jacques BERGIER

Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96 rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).

Vente et abonnements :
24 rue de Mogador, Paris-9e (874 40-56).

La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous,

EDITION FRANÇAISE
DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U.S.A.)

Le no : France 4 F ; Suisse 4,90 FS ; Belgique 48 FB ;
Algérie 4 DA ; Maroc 4,20 DH.

TARIF DES ABONNEMENTS

	Pays destinataire		6 mois	1 an
FRANCE	Ordinaire	F.	**21,80**	**43,20**
	Recommandé	F.	**29,60**	**58,80**
Pays Etrangers				
	Ordinaire	F.	**23,60**	**46,80**
	Recommandé	F.	**39,20**	**78**
BELGIQUE	Ordinaire	F.B.	**210**	**418**
	Recommandé..........	F.B.	**350**	**696**
SUISSE	Ordinaire..............	F.S.	**18,30**	**36,30**
	Recommandé..........	F.S.	**30,40**	**60,50**

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 196 av. de Messidor, BRUXELLES 18 - C.C.P. 3.500.41.

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56 bd de Saint-Georges, GENEVE - C.C.P. 12.6112.

Adressez vos règlements aux Editions OPTA
24 rue de Mogador, PARIS-9e (C.C.P. 31.529.23 La Source)